


DOMUS PARISIENSIS
IHS
AD S. GERMANI


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

54-6

NOUVEAU THÉATRE ALLEMAND,

OU

RECUEIL DES PIECES

Qui ont paru avec succès sur les Théatres des Capitales de l'Allemagne.

ONZIEME VOLUME.

AVIS.

Le douzième & dernier Volume de cet Ouvrage, paroîtra dans le cours de cette année.

Le prix des onze Volumes du nouveau Théatre Allemand, est de 44 livres, port franc par la Poste. On les trouve

A Paris, au Cabinet de Littérature Allemande, rue Saint-Honoré, au coin de la rue de Richelieu.

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

Chez COUTURIER fils, Imprimeur-Libraire, Quai des Augustins, au Coq.

Chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, place de la Comédie Italienne.

Chez NYON l'aîné, Imprimeur-Libraire, rue du Jardinet.

Chez BARROIS le jeune, Libraire, Quai des Augustins.

A Versailles, chez BLAIZOT, Libraire, rue Satori.

A Dessau. Au Bureau de la Librairie des Savans.

A Leipsick, chez M. DYCK.

EN FRANCE.

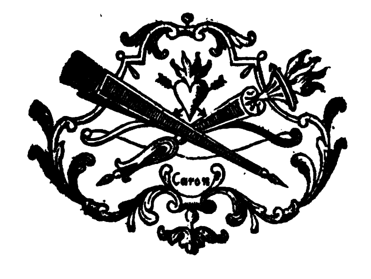
Pour recevoir les Volumes, franc de port par la Poste, on s'adressera directement à Paris, au Cabinet de Littérature Allemande, à M. FRIEDEL, Professeur des Pages du Roi.

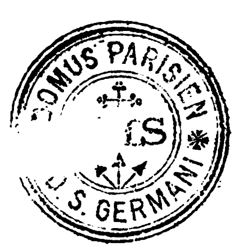
Il faut affranchir la lettre de demande & le port de l'argent.

NOUVEAU THÉATRE ALLEMAND.

PAR MM. FRIEDEL ET DE BONNEVILLE.

ONZIEME VOLUME.





A PARIS.

M. DCC. LXXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.



OTTO

DE

WITTELSBACH,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES

ET EN PROSE.

Publiée en 1781, par M. Babo, Professeur à Munick, & arrangée pour le théatre en 1783.

PAR

Le Chevalier DE STEINSBERG.

(1)

M. Babo est aussi l'Auteur d'un Drame Allemand, qui a pour titre : *Les Romains en Allemagne*.

Le Chevalier de Steinsberg, qui habite actuellement Berlin, a donné en 1781, un Volume de Drames, & Miss Nelly Randolph, Tragédie en trois actes.

En 1782, des Critiques de Sermons.



EXTRAIT d'une Lettre de l'Auteur de la Tragédie d'Otto de Wittelsbach, à M. DE CALANDRINI, *Général d'Artillerie, à Genève.*

C'EST d'après plusieurs Historiens Allemands, que j'ai donné le nom de Kallheim au vengeur de l'Empereur Philippe de Souabe, en 1208; je suis cependant d'autant plus porté à croire que c'est la même personne que cet *Arrigo de Calandinus*, dont parle Muratori, que le savant Aventin, dans ses *Annales Boiorum*, l'appelle *Henricus Calantinus Comes*, & que la lettre *D*, employée par les Italiens, est ordinairement changée en *T* dans la Langue Allemande, que je ne connois point en Allemagne de *Comitatus Calantinus*, ou de Grafschaft. Ainsi, de ce qu'il est nommé Comte, il est vraisemblable que c'étoit un étranger, tel que votre ancêtre *Henricus de Calandrinus*, nommé *il Tedesco;* Général de l'Empereur Henri VI, dans les guerres de Naples, en 1195. Puisqu'il possédoit, de même que Philippe, des domaines considérables en Étrurie & Lunegiane, où ils avoient tous les deux été élevés, votre *Henricus* doit avoir été compagnon d'armes de Philippe, l'avoir accompagné en Allemagne, y avoir été reçu avec distinction; & son empressement à tirer vengeance du meurtre de son bienfaiteur, m'affermit dans cette opinion. S'il est vrai, comme on me l'assure, que ma Tragédie sera traduite en François, on pourroit y joindre cette explication, persuadé que des recherches dans cette matière importante, pourront donner une solution plus positive, je serois charmé, Monsieur, d'y pouvoir contribuer.



PERSONNAGES.

PHILIPPE DE SUABE, Empereur.

CUNÉGONDE, } Filles de l'Empereur.
BÉATRIX, }

LOUIS, Duc de Baviere.

LUDMILLA, ſon Epouſe.

OTTO DE WITTELSBACH, Comte Palatin de Baviere.

HENRI D'ANDECHS, } Freres d'Otto.
ECKBERT, }

LE COMTE HENRI DE KALLHEIM.

LE CHEVALIER FRÉDRIC DE REUSS.

WOLF, Ecuyer d'Otto.

LE COMTE WENZEL, Ambaſſadeur de Bohême.

HENRI TROUCHSESS DE WALDBOURG.

JEAN WALLRICH, Héros d'armes de l'Empire.

UN INTENDANT de Frédric de Reuſſ.

CONRADE & un autre Habitant d'Aicha.

DES FEMMES DE CHAMBRE.

CHEVALIERS, SOLDATS, GARDES-DU-CORPS, DOMESTIQUES.



OTTO DE WITTELSBACH, TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(*A BRAUNAW.*)

WOLF, *Ecuyer d'Otto*, *seul.*

Hm! hm! Que ne voit-on pas dans la vie! Un Duc Louis épouser Ludmilla! La veuve de son ennemi, de *Bogen*, par qui la Baviere a été si malheureuse! Parente d'Ottokar, ennemi déclaré de l'Empereur Philippe! Et de quel œil Otto verra-

t-il ce mariage à ſon arrivée? —Il en ſavoit quelque choſe, ſans doute. Cela doit être! En ſept jours d'Aix-la-Chapelle à Wittelsbach! ſans dormir, & preſque ſans s'arrêter! Toujours l'éperon dans le flanc de ſon cheval, comme ſi le pauvre animal qu'il avoit ſous lui n'eut pas été une créature du bon Dieu! C'étoit donc pour cela qu'il ſe hâtoit? pour ce mariage! (*Regardant de tous côtés pour connoître le bruit qu'il entend.*) Mais le voilà, je crois? Déja? A peine ſuis-je arrivé?



SCENE II.

OTTO & WOLF.

WOLF.

SOYEZ le bien venu à Braunaw, M. le Comte. J'ai porté votre ſalut au Comte d'Andechs, votre frere, & l'on vous a préparé un logement dans le Château. Le Duc a été bien content d'apprendre votre arrivée; il ne s'attendoit pas à vous voir.

OTTO.

Mon frere ſavait-il que j'allois venir?

WOLF.

Il m'a paru s'en étonner.

OTTO.

Où eſt-il ?

WOLF.

A l'Egliſe, où l'on célebre le mariage. Arrivé un moment plutôt, vous auriez vu paſſer les deux époux, & toute la nobleſſe de la Baviere. Cette fête valoit bien la peine du voyage, M. le Comte, & votre nouvelle Tante eſt ſi belle, & ſi l'on en croît la renommée, ſi bonne & d'un génie ſi heureux, que le Duc a bien raiſon d'en vouloir faire la mere d'un Wittelsbach.

OTTO.

Le crois-tu, Wolf ? (*On entend un bruit de trompette & de tymbales.*)

WOLF.

Tenez, Ludmilla eſt Ducheſſe. C'eſt fini, ces trompettes annoncent la bénédiction nuptiale.

OTTO.

Oui ? — (*A part.*) Ludmilla *Ducheſſe !* Un bel ouvrage ! — Que l'on eſt habile dans ce monde ! — Eh bien, ſonnez de la trompette, ſonnez donc, pour rendre les hommes ſourds, & qu'ils n'entendent rien de ce nouveau chef-d'œuvre ! — Ludmilla *Ducheſſe !*

WOLF.

Hm! hm! Que veut dire cela?

OTTO.

Wolf, nous avons mal couru. C'étoit huit jours plutôt qu'il falloit arriver.

WOLF.

Juste Ciel! Il auroit donc fallu courir sur les vents. Et pourquoi plutôt, puisque vous arrivez pour la noce?

OTTO.

Et voilà ce que je ne voulois pas, voilà pourquoi je me pressois tant. Je donnerois la moitié de tout ce que je possede, pour n'être pas venu pour la noce. — Wolf, arrange-toi toujours, comme si nous étions en route, dans une auberge.

WOLF.

Oui, M. le Comte. Oserois-je parler comme je pense?

OTTO.

Pour tout au monde, ne me parle jamais autrement.

WOLF.

C'est qu'il me semble, à moi, que nous sommes ici dans une auberge, où nous devons encore le dernier passage.

OTTO.

Tu-as quelque raison pour cela ?

WOLF.

Ah ! Autrefois quand vous arriviez, tout ce qui avoit des jambes courroit au-devant de vous ; grands & petits, vieillards, enfans tout accouroit vers vous pour vous voir, pour vous saluer. Aujourd'hui, on ne voit presque pas un chien, de tout ce qui est au service du Duc.

OTTO.

Ha ! ha ! Tant mieux, Wolf ! Les chiens du Duc sont des chiens engraissés, qui depuis long-temps mangent le pain sans le gagner. — Qu'y-a-il par-là ?

WOLF.

Je crois qu'ils reviennent de l'Eglise. — Oui, regardez. (*Le long d'une galerie qui donne sur le salon arrivent cinquante Gardes-du-Corps, suivis de plusieurs Chevaliers & des Etats, tous dans leur armure. Au milieu d'eux, le Duc Louis, conduit par Eckbert & un autre Seigneur. Henry d'Andechs se joint à eux. Arrive ensuite la Duchesse, conduite par deux Dames, & accompagnée de plusieurs autres Dames que suivent encore plusieurs Chevaliers & grands Seigneurs. Henry d'Andechs*

& Eckbert sortent de leurs rangs, & s'approchent d'Otto. La Cour s'arrête. (Wolf sort.)

LE DUC.

Soyez le bien venu, cher cousin. Je suis ravi que vous enrichissiez de votre présence mon jour d'honneur.

H. D'ANDECHS, ECKBERT. } Dieu te garde, frere Otto.

OTTO.

Ha! Je sens une fête à cent lieues. Je suis pourtant bien aise que vous ayez assez de confiance dans ce don heureux que j'ai reçu de sentir de loin, pour croire qu'il eut été fort inutile de m'en avertir, & de m'y inviter. (*Le Duc paroît embarrassé.*) M'est-il bien permis, dans mon armure couverte de poussière, de saluer Madame la Duchesse? (*La Duchesse entre dans ce moment avec sa suite.*) Madame, tous mes vœux les plus doux pour votre bonheur, doivent m'annoncer près de vous comme un serviteur dévoué.

LA DUCHESSE.

Je vous remercie, M. le Comte.

LE DUC.

Cousin Otto, venez avec nous.

OTTO.

Excuſez-moi, je ne voudrois pas ternir votre éclat par cet accoutrement groſſier. Je vous porterai dans votre appartement le ſalut de l'Empereur.

LE DUC.

Tout ce qui peut vous plaire, Otto, me fera plaiſir. (*A quelqu'un de ſa ſuite.*) As-tu déja fait préparer l'appartement du Comte ? (*L'autre hauſſe les épaules.*) Va voir ſur le champ. — Eh bien, Couſin, je vous attendrai. (*Le cortége paſſe. Le Comte d'Andechs reſte avec Otto.*)



SCENE III.

OTTO, HENRY D'ANDECHS.

OTTO.

AH mon frere ! ſi tout ce que je penſe, je pouvois l'entaſſer dans un ſeul mot, & l'enfoncer dans ton cœur ! — Dis, que penſes-tu de ce mariage ? — Je t'en prie, Andechs, ne hauſſe pas les épaules, réponds, & ne regarde pas de tous côtés ſi l'on écoute. Parle librement, libre, en homme.

H. D'ANDECHS.

Je voudrois que le Duc ne l'eut pas fait.

OTTO.

Oh! par tout ce qui eſt bon & ſacré, ſi j'euſſe été ici, il n'eut pas fait ce mariage! Mais je ſuis le dernier qui l'ai ſu. Le mariage de Louis étoit déja l'entretien de toute la Cour de l'Empereur, que je l'ignorois encore. Eſt-ce ainſi qu'on me traite!

H. D'ANDECHS.

Je n'y conçois rien.

OTTO.

Non? Et ſi je te diſois, que depuis long-temps j'ai demandé à l'Empereur ſa fille cadette pour mon couſin Louis, & que ma demande ne fut pas rejettée? Le conçois-tu à préſent?

H. D'ANDECKS.

Il ſeroit poſſible!

OTTO.

Oui, mon frere, très-poſſible, très-véritable. L'Empereur m'envoie à la noce. Pouvoit-il avoir d'autres vues que d'empêcher cette folie? Il ne me l'as pas dit préciſément; mais ſi alors j'étois capable

capable de penſer & de ſentir; le ſon de ſa voix, & tous ſes traits me l'ont dit auſſi clairement que mon cœur le ſent en ce moment.— Qu'on m'eut dit: Le ciel croule! Qu'il croule, aurois-je répondu; mais perſonne ne m'auroit oſé dire que le Duc de Baviere, l'ami de l'Empereur, prendroit pour femme la couſine d'Ottokar de Bohême, qui eſt attaché au Duc de Brunſwick, comme le glouteron à l'habit.

H. D'ANDECHS.

Mon frere, j'ai entendu, je ne ſais quel diſcours, qui m'ont déja fait ſoupçonner que l'Empereur pourroit fort bien approuver le mariage de notre couſin; qu'il l'a même porté à ce mariage. Ludmilla peut-être a réconcilié ſon oncle, le Roi Ottokar, avec l'Empereur.

OTTO.

Ludmilla, Réconciliatrice? Elle, qui jadis s'eſt tant de fois réjouie des malheurs de la Baviere? Il n'y a qu'elle cependant qui ait excité Albert à la guerre, & à s'allier avec le Roi de Bohême.

H. D'ANDECHS.

Peut-être me ſuis-je trompé; cependant mon ſoupçon n'eſt pas ſans fondement.

OTTO.

Parle donc, que j'entende !

H. D'ANDECHS.

Pas ici, mon frere. Cherchons un lieu plus favorable, où nous puissions nous entretenir sans être dérangés.

OTTO.

Pour que personne ne trouble notre entretien, je veux bien te suivre ; mais non pour soulager mon cœur à voix basse dans le secret. Je parle haut ; car je ne pense rien qu'un homme ne doive pas dire. (*Ils sortent.*)

SCENE IV.

LA DUCHESSE, LE COMTE WENZEL, *arrivent de l'autre côté.*

LA DUCHESSE.

Je t'assure, cher cousin, que sa haine & son amitié ne peuvent m'être si indifférentes, & je sais qu'il me haït. Son arrivée a certainement quelque autre cause : il n'est pas homme à quitter le camp de l'Empereur, pour une simple poli-

teſſe. Mon époux vient de me dire qu'il paroiſſoit très-mécontent de n'avoir point été prévenu de notre mariage. Sans doute, il imagine que c'eſt moi qui ne l'ai pas voulu. La prudence me l'a conſeillé. S'il avait ſu plutôt notre deſſein, il auroit détruit toutes mes eſpérances.

LE C. WENZEL.

Vous avez agi très-prudemment. Mais aujourd'hui vous n'avez plus rien à craindre. L'amour de votre époux & vos droits vous mettent au-deſſus de ſon pouvoir. Sa haine contre vous ne peut nuire qu'à lui ſeul.

LA DUCHESSE.

Ce que je ſuis, Wenzel, je le ſuis par l'amour; & par l'amour, je puis n'être plus rien. Aucune Puiſſance n'eſt moins affermie que celle qui dépend de l'humeur d'un époux. Mon Louis eſt jeune : je ne ſuis pas ſi vaine que de répondre de la durée de ſa paſſion. Ce moment même pourroit montrer combien je me ſerois abuſée. Il y a des hommes, qui ſans paroles emmiellées, ſans phraſes élégantes, ont un empire irréſiſtible ſur nos volontés. Otto eſt de ce nombre. Ses grands exploits lui donnent d'ailleurs un crédit reſpecté dans toute l'Allemagne. J'ai déja remarqué pluſieurs fois, que mon époux lui porte un reſpect

mêlé de crainte. Tout cela — tu le ſens bien —eſt fait pour me donner de cruelles inquiétudes: voilà pourquoi je te conjure de préparer une occaſion heureuſe de ſonder ſon cœur, &, s'il étoit poſſible, de changer ſa haine en amitié, ou du moins en indifférence.

LE C. WENZEL.

Je ferai tous mes efforts; moi-même.... je le hais! — Mais — pour vous —

LA DUCHESSE.

Je t'entends! Je te donnerai des preuves de ma reconnoiſſance. Diſſimule cependant, voici mon époux.



SCENE V.

LE DUC, LA DUCHESSE, LE COMTE WENZEL.

LA DUCHESSE.

J'AURAI encore à te parler de cette affaire, qui me tient fort à cœur. *(Le Comte Wenzel ſort.)*

LE DUC.

Ma tendre amie, comment peux-tu me priver

ſi long-temps de ta préſence ? Ne ſais-tu pas que mon cœur ſe reproche, comme perdu, tous les inſtans où je ſuis loin de toi ? — Pourquoi ton œil n'a-t-il plus ce même éclat, cette même bonté qu'il avoit ce matin ? — Qui pèſe aſſez cruellement ſur ton cœur pour le flétrir dans ce jour de bonheur ? — Ne ſeroit-il pas un jour de bonheur pour toi ?

LA DUCHESSE.

Mon Duc, mon Epoux, mon Louis ! — Qui ſent plus que moi la volupté de ces paroles, qui enivrent mon cœur ? Mon.... mon...

LE DUC *l'embraſſant.*

Mon épouſe ! — Eh bien, mon amie, ce qui pèſe tant ſur ton cœur, mets-le donc auſſi dans le mien.

LA DUCHESSE.

Laiſſe à moi ſeule cette petite inquiétude. Ton amour pourroit trouver dans cette affaire, qui n'eſt rien par elle-même, quelque importance, &...

LE DUC.

Mon amour la verra ce qu'elle eſt. Parle. Une confiance ſans bornes eſt le devoir le plus ſacré de l'amour ; je t'en conjure, ne me cache pas une de tes penſées.

LA DUCHESSE.

Eh bien, mon Louis ! — Mais je t'en conjure, ne prends pas mes inquiétudes pour des idées ſingulières, qui troublent quelquefois la tête d'une femme timide ! — Faut-il que l'homme ne goûte jamais une joie pure ! — Vois mon Louis, je n'avois qu'un deſir, un ſeul ! (*Lui prenant la main.*) Celui-ci ! — Il eſt rempli — entierement ; — (*l'embraſſant*) mais —

LE DUC.

Parle, parle.

LA DUCHESSE.

Ce qui m'allarme, — c'eſt ton couſin Otto. Il me hait.

LE DUC.

Toi ? l'amour ? la beauté ? Le fiel au lieu de ſang, couleroit donc dans ſes veines. Tu te trompes.

LA DUCHESSE.

Je ſuis sûre d'être l'objet de ſa haine. Il me prend pour la cauſe des fureurs du Comte Albert, Cette invaſion des Bohêmes, & leurs cruautés, il les croit mon ouvrage, Ç'en eſt aſſez, je penſe, pour m'allarmer.

LE DUC.

Calme tes inquiétudes. Quand il connoîtra ton ame généreuse, qu'un repentir amer le punisse de son erreur, & te venge de son injustice.

LA DUCHESSE.

Crois-moi, l'on ne chasse point aussi aisément de son cœur une haine profonde; pour se convaincre de ses torts, il faudroit les voir sans préjugés. Un objet, odieux par habitude, paroît laid de tous côtés; & si, malgré soi, l'on découvre un côté avantageux, on ne veut pas y croire.

LE DUC.

Pour méchant, Otto ne l'est pas; non, sur mon ame, il n'est pas méchant.

LA DUCHESSE.

Je me tais. (*Elle soupire.*)

LE DUC.

Chere épouse! ce regard chargé de tristesse, déchire mon cœur. Parle : que faut-il que je fasse pour calmer tes allarmes? je veux parler à Otto. Son cœur est ouvert, & sa pensée est sur sa langue; je saurai tout de suite si tes inquiétudes sont fondées. Compte sur moi.

LA DUCHESSE.

Voilà de quoi je m'entretenois avec le Comte Wenzel, lorſque tu es entré. Je le priois de parler au Comte en ma faveur.

LE DUC.

Parler en ta faveur? Non, mon épouſe n'en a pas beſoin: c'eſt un coupable que l'on défend devant ſon juge. Qui es-tu? Qui ſuis-je? — Je ſerois charmé, je l'avoue, que mon couſin Otto approuvât mon choix; mais je n'en veux avoir l'obligation qu'à ton mérite, & à nul autre motif. Si je voulois, je lui dirois: c'eſt par elle que l'Empereur obtint l'amitié d'Ottokar, & il feroit ton meilleur ami.

LA DUCHESSE.

Je ſerois vraiment fort aiſe qu'il le fût.

LE DUC.

Il le ſaura. — Je veux qu'il rougiſſe d'avoir pu te méconnoître.

LA DUCHESSE.

Ne jugerois-tu pas à propos que le Comte Wenzel lui parlât?

LE DUC.

Je le veux bien. — Mais ce n'eſt plus cela qui m'inquiete. — Je ne ſais —

LA DUCHESSE.

Quoi ?

LE DUC.

Mon cousin ne sauroit-il pas que l'Empereur donne une de ses filles au Duc Ottokar ?

LA DUCHESSE.

Wenzel peut le sonder. — Voici le Comte Palatin.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, OTTO.

LE DUC.

Soyez encore une fois le bien-venu, cher Cousin. Je voudrois vous dire autant de fois soyez le bien venu, que nous avons desiré votre arrivée.

OTTO.

Je vous cherchois dans votre appartement. — L'Empereur vous salue.

LA DUCHESSE.

Ha ! du mépris ! Si, par hazard, M. le Comte s'est apperçu de ma présence, je le prie de vouloir

bien s'appercevoir que je me retire. (*Elle sort avec un souris amer.*)

OTTO.

L'Empereur vous salue, & vous félicite sur votre hymen. Il m'a de plus ordonné de vous dire qu'il attend de vous les secours que vous lui avez promis, d'hommes & de chevaux, conformément à votre alliance.

LE DUC.

J'espere que vous avez assuré l'Empereur de mon zele.

OTTO.

Je l'en ai assuré. Voilà ma commission finie.

LE DUC.

J'ai aussi une commission pour vous, Cousin. — Que vous a fait ma femme, pour la regarder d'un œil dédaigneux?

OTTO.

Que vous ont fait vos ancêtres & votre patrie, pour choisir Ludmilla?

LE DUC.

Que reprocher à sa vertu? Je défie l'univers. Elle a mérité d'être Duchesse de Baviere. Vous

n'êtes point un homme injuſte, Couſin, je le ſais. Votre cœur eſt franc. Dites-moi donc, ſans détours, pourquoi vous êtes-vous irrité contre mon épouſe ?

OTTO.

Dois-je aimer la vipere, dont la morſure a fait périr mon frere ou mon fils ? La plaie que l'armée des Bohémiens a fait à ma patrie, ſaigne encore.

LE DUC.

Et quelle part y a ma femme ?

OTTO.

Elle a aiguiſé le fer.

LE DUC.

Non, ſur ma foi ! Non, elle n'a pas aiguiſé le fer. Sur ma parole, elle ne l'a pas fait. Que de larmes ont jailli de ſon bon cœur, pour les calamités que la femme de ſon époux portoit ſur la Baviere. Croyez-moi, Couſin.

OTTO.

Soit. Il ſuffit qu'elle ſoit l'ennemie de mon Empereur, puiſqu'elle eſt l'amie de ſon ennemi.

LE DUC.

Cela vous paroît-il donc ſi vrai que vous y

fondiez votre haine? — Otto, vous m'êtes cher, je ne voudrois pas mériter vos reproches; je vous respecte encore. On pourroit cependant sourire, si l'on me voyoit défendre une épouse que j'aime, devant un homme qui n'est ni mon maître, ni mon Pere.

OTTO.

Pourquoi le faites-vous?

LE DUC.

Je voudrois ne pas vous trouver injuste.

OTTO.

J'aime ma patrie, ma race, & Philippe.

LE DUC.

Je les aime, Otto.

OTTO.

Et vous formez des nœuds qui vous attachent aux Ducs de Bohême & de Brunswick, ennemis de l'Empereur. La patrie, la gloire, vos ancêtres, les droits de Philippe, ce n'est plus rien pour vous.

LE DUC.

Je ne mériterois pas de vivre. Par cet hymen, Otto, le Duc de Bohême s'attache à nous.

OTTO.

A vous. Et vous entraîne avec lui.

LE DUC.

Avec lui? Ottokar est ami de Philippe.

OTTO.

Ami de l'Empereur Philippe?

LE DUC.

Vous l'ignoriez?

OTTO.

Et je l'ignore encore. Ottokar, Duc de Bohême, l'allié du Duc de Brunswick, est ami de Philippe?

LE DUC.

Voilà ce que m'apporte mon épouse pour dot: je lui ai demandé pour l'Empereur l'amitié de son cousin.

OTTO.

Elle a promis?

LE DUC.

Et tenu sa promesse. Déja depuis long-temps Ottokar a reconnu Philippe Empereur, & s'est allié avec lui, vous le savez; mais vous paroissez ignorer que c'est mon épouse qui a formé cette alliance.

OTTO.

Suis-je là devant vous, comme un enfant que l'on amuse par des avantures merveilleuses. Songez, donc, je vous prie, que vous parlez à un homme, qui n'aime pas ces discours puérils.

LE DUC.

Votre étonnement me paroît étrange. L'alliance d'Ottokar avec Philippe vous seroit inconnue?

OTTO.

Vous voulez m'en imposer.

LE DUC.

Foi d'un Wittelsbach, ils sont amis. Amis par mon épouse.

OTTO.

Ha! Oui, j'entends! — Par le ciel! — Cela n'est pas juste! — Eh bien, qu'ils s'unissent! — Où il n'y a pas danger de mort, on n'a pas besoin d'Otto. — Mais me tromper!

LE DUC.

Qui l'a osé?

OTTO.

Oh! je ne voudrois pas espérer qu'on l'eut osé! — C'est de loin seulement que cela ressemble à quelque noirceur.

LE DUC.

De quoi parlez-vous?

OTTO.

Penſez donc! — Ne pas m'en dire un mot, pas un mot. Philippe, pas un mot à Otto!

LE DUC.

A vous, qui avez tant mérité ſa confiance? Je croyois que vous ſaviez tout cela mieux que moi. Déja les négociations entre Ottokar & Philippe, durent depuis trois mois.

OTTO.

Déja? — trois mois! — Oui, il n'y a que trois mois que je lui ai demandé pour vous ſa fille cadette.

LE DUC.

Vous? & quelle fut alors ſa réponſe?

OTTO.

Cela pourroit bien ſe faire, me dit-il, en ſouriant. — Ce n'eſt qu'à préſent que je comprends ce *pourroit*. — Grand Dieu! Qu'eſt-ce donc que cela? — Mon Couſin, Duc, je vous prie de m'excuſer auprès de votre épouſe. Si l'amitié du pauvre Otto l'intéreſſe, vous pouvez l'en aſſurer

LE DUC.

Je ſuis ravi que mon épouſe vous paroiſſe digne de votre amitié.

OTTO.

Et portez-vous bien ; juſqu'au revoir. Que Dieu vous prenne ſous ſa garde !

LE DUC.

Déja partir ?

OTTO.

Il me ſemble que mon Ange protecteur me tire en arriere pour me preſſer de partir. — *Que Dieu vous prenne ſous ſa garde !*

LE DUC.

Après le dîner.

OTTO, *la main ſur ſon cœur.*

Oh j'en ai déja trop là. — Adieu.

LE DUC.

Je vais joindre mon épouſe ; mais je vous reverrai.



SCENE VII.

LE DUC, LE COMTE WENZEL, OTTO.

LE DUC.

TENEZ, voilà le Comte Wenzel, Cousin, & Ambassadeur d'Ottokar.

LE C. WENZEL.

Je compterai ce jour parmi mes jours heureux, je puis saluer le Comte Palatin, Otto de Wittelsbach.

OTTO.

Point de cérémonial; Dieu vous salue, Comte Wenzel.

LE DUC.

Vous étiez-vous déja vus ?

LE C. WENZEL.

Jamais. Mais la gloire d'Otto a l'éclat d'un beau jour. Aux pays les plus reculés, si l'on parle des guerriers de l'Allemagne, on nomme Otto de Wittelsbach.

OTTO.

Pourquoi dites-vous cela ? Nous nous sommes déja vus.

LE DUC.

Comme je vous l'ai dit, Cousin, après le dîner. (*Il sort.*)



SCENE VIII.

OTTO, LE C. WENZEL.

LE C. WENZEL.

Nous nous sommes déja vus, dites-vous, cela est singulier. Je ne le croyois pas.

OTTO.

Il est bien plus singulier que vous me demandiez des preuves pour si peu de chose ! — Qui commandoit les Bohémiens lors de leur derniere invasion en Baviere, & dans la derniere bataille ?

LE C. WENZEL.

Où vous nous avez battus ? C'étoit moi ; mais je ne vous y ai pas vu.

OTTO.

Il faisoit grand jour ! — Par Dieu, aucun de mes ennemis ne peut dire : Je ne l'ai pas vu au champ de bataille. Je me montre assez à qui cherche son homme.

LE C. WENZEL.

Je ne fus point assez froid sur le champ de bataille, pour distinguer entr'eux tous les combattans : ce n'est qu'à ma défaite que je me suis apperçu qu'Otto les commandoit.

OTTO.

Ne me parlez pas de cette victoire, je ne saurois en jouir. Il y avoit un lâche parmi les premiers de vos guerriers.

LE C. WENZEL.

Le connoissez-vous?

OTTO.

Son armure étoit bleue; un panache noir couvroit son casque. Plus orgueilleux que brave, il précipitoit çà & là dans la plaine un coursier superbe; mais dès qu'il s'agissoit de combattre homme contre homme, il étoit disparu. Enfin moi, dans la foule, je l'apperçois au loin. Je cours vers lui, ma lance en arrêt, & le Chevalier bleu prend la fuite : Halte-là, Chevalier bleu, brise une lance. — Mes cris précipitoient la fuite du lâche Chevalier.

LE C. WENZEL *pâlit.* (*A part.*)

Ah maudit....! (*Haut.*) C'est bien lâche. — Vous

ſavez, Otto, que dans toutes les armées il ſe trouve toujours de ces êtres vils. Il ſuffit. Vous nous avez battus. — Qui auroit imaginé que nous nous reverrions plutôt à une noce qu'à une bataille ?

OTTO.

Oui, voilà comme les choſes tournent plaiſamment dans ce bas monde.

LE C. WENZEL.

A préſent je ne livrerai plus bataille contre vous. Vaincre avec Otto, voilà mes eſpérances.

OTTO.

Mais je vous demande en grace de ne point nous amener le Chevalier Bleu; les Bavarrois le connoiſſent.

LE C. WENZEL *confondu.*

Ils le connoiſſent ?

OTTO.

Briſons là-deſſus. — Il y a-t-il déjà longtemps que vous êtes à cette Cour ?

LE C. WENZEL.

Mon couſin Ottokar m'a envoyé pour apprendre au Duc Louis ſon alliance avec l'Empereur. Jamais commiſſion ne pouvoit m'être plus agréable. C'eſt récompenſer toutes mes peines.

OTTO.

Quelles peines !

LE C. WENZEL.

Cueillir des lauriers aux champs de bataille, n'eſt ſouvent pas ſi difficile que d'enter l'amitié ſur l'arbre de la diſcorde. — L'Empereur n'ignore pas qui lui a donné l'amitié d'Ottokar.

OTTO.

Qui ?

LE C. WENZEL.

L'épouſe de votre Couſin, & moi.

OTTO.

Oſeriez-vous répondre de la durée de cette alliance ?

LE C. WENZEL.

Vous avez raiſon, M. le Comte. C'eſt-là le point principal. Tous les jours j'attends des ordres pour me rendre au camp de l'Empereur : & là j'y veux ſerrer un nœud que jamais hommes ne pourront dénouer.

OTTO.

Ce ſeroit un chef-d'œuvre de votre art.

LE C. WENZEL.

Cela n'eſt pas difficile à imaginer. — Philippe a deux filles.

OTTO.

Tout à l'heure vous parliez d'un nœud indiſſoluble, & vous m'apprenez à préſent que Philippe a deux filles.

LE C. WENZEL.

Je voulois tout de ſuite vous montrer les liens, dont ce nœud ſera formé.

OTTO.

Voyons donc !

LE C. WENZEL.

Il y a long-temps ſans doute que vous êtes éloigné de la Cour de l'Empereur, puiſque vous, ſon protecteur & ſon ami, ne ſavez rien de cette négociation ? — C'eſt la fille aînée de l'Empereur, c'eſt Cunégonde, qui ſera l'épouſe d'Ottokar.

OTTO *ſurpris, le regarde.*

Sera ? .....

LE C. WENZEL.

Vous avez raiſon, je devois dire *eſt* l'épouſe d'Ottokar ; car il n'y manque plus que la bénédiction du Prêtre. Les articles ſont ſignés.

OTTO.

Ha, ha! Est-ce-là aussi un de vos tours?

LE C. WENZEL.

Interrogez l'Empereur, ou croyez moi sur ma parole. J'étois présent.

OTTO.

Sur ma parole? Votre parole est un mensonge.

LE C. WENZEL.

M. le Comte!

OTTO.

Pah! Voilà comme il falloit me regarder quand je te criois: Chevalier bleu, une lance!

LE C. WENZEL.

Mort & damnation!

OTTO.

Ce que vous voudrez. — Ha, ha! Epouse d'Ottokar! Je vous en prie, répetez-le moi encore, avant de vous mettre en colere.

LE C. WENZEL.

Que mon ame soit damnée, si cette insulte reste sans vengeance.

OTTO.

Que parlez-vous d'insulte & de vengeance ? Je vous conseille de ne pas vous servir de semblables expressions. — Voyez ! C'est votre emportement qui m'a rendu assez froid, pour m'appercevoir que vous cherchiez à vous amuser avec ce prétendu mariage d'Ottokar. — Comte Wenzel, si dans votre cœur, vous pouvez penser que je vous en aie trop dit, pardonnez-le moi. C'est que dans ma tête il se passoit quelque chose, qui ne pouvoit guere goûter la plaisanterie.

LE C. WENZEL.

Aussi vrai qu'il y a un Dieu, je n'ai pas un instant plaisanté avec vous, & je n'y plaisanterai jamais. Pourquoi m'insulter pour des choses qui ne regardent ni vous, ni moi ; & pourquoi nommez-vous la vérité un mensonge ? Votre orgueil se trouve peut-être offensé que Philippe, sans votre aveu, marie sa fille, & qu'Ottokar l'épouse !

OTTO *furieux*.

Ha, par le ciel ! Dieu du ciel ! Le Chevalier bleu me porte un coup qui ébranle la moëlle de mes os ! — Il faut que je parte ! — Non, je n'y croirai pas. — Philippe ! — C'est un mensonge.

— Mais il faut que je parte ! — Chevalier bleu, je vous conseille de laisser chez vous votre lance, & d'aller combattre avec votre langue. Si toujours vous frappez avec autant d'adresse, votre lance de femme abattra la force & le courage.

(*Il sort.*)



SCENE IX.

WENZEL *seul.*

J'AUROIS vraiment frappé juste sans le vouloir? Quand je tendrai tous mes nerfs, alors tu sentiras la lance du Chevalier bleu. A moi, pareille insulte ! Pour supporter ces affronts sans me venger, il faudroit qu'au lieu de sang, je n'eusse dans mes veines qu'une eau fangeuse & corrompue !



SCENE X.

LA DUCHESSE, LE C. WENZEL.

LA DUCHESSE.

Eh bien, Comte? Il ſort d'avec vous.

LE C. WENZEL.

Oh, de grace, ne m'en reparlez plus! — Ciel & terre! Quel affront!

LA DUCHESSE.

Comment?

LE C. WENZEL.

Plus infâme que jamais vous puiſſiez l'imaginer.

LA DUCHESSE.

Qu'a-t-il dit? Parlez.

LE C. WENZEL.

Non, permettez qu'un éternel ſilence l'enſeveliſſe, je vous en prie.

LA DUCHESSE.

Si vous deſirez que je reſte votre amie, parlez.

LE C. WENZEL.

Puiſqu'il faut que je parle, laiſſez-moi du moins chercher un voile pour en cacher toute l'horreur.

LA DUCHESSE.

Quoi que ce puiſſe être, je veux tout ſavoir.

LE C. WENZEL.

— « C'eſt une Courtiſanne vénale, qui a » tourné la tête de ce jeune homme par ſes car- » reſſes voluptueuſes, ou peut-être même par des » potions préparées par la débauche. »

LA DUCHESSE.

Moi?

LE C. WENZEL.

Le méchant!

LA DUCHESSE.

Infâme Otto, tes lâches menſonges vont te perdre.

LE C. WENZEL.

Et comme alors il....

LA DUCHESSE.

Ç'en eſt aſſez! — Mon cœur ſe briſeroit. (*Les ſanglots étouffent ſa voix.*)

LE C. WENZEL.

Et je ne penſerois pas à la venger!

LA DUCHESSE.

Oh oui, vengeance, vengeance!

LE C. WENZEL.

Rentrons, & nous allons réfléchir.

LA DUCHESSE.

Réfléchir? Si j'étois homme, & que j'eusse en main comme toi une lance!

LE C. WENZEL.

Vous avez raison. Je veux, avec mes gens, l'attaquer; — mais je compte sur votre protection.

LA DUCHESSE.

Que tout retombe sur moi. Tu n'auras rien fait; moi seule, j'aurois porté les coups.

LE C. WENZEL.

Bien. — La seule grace que je vous demande, est de n'en rien dire à votre époux avant mon retour.

LA DUCHESSE.

Quai-je fait à ce méchant pour me couvrir d'opprobre? S'il eut percé mon cœur, Dieu le sait, mon dernier regard lui auroit jetté son pardon. — Mais cette insulte — Oh venge-moi!

(Ils sortent.

SCENE IX.

OTTO, *ensuite* WOLF.

OTTO.

C'EST dommage que le Chevalier bleu ſoit déja parti. Je voudrois bien l'entendre encore! — Il y en a des exemples; une nouvelle couronne a dérangé quelquefois la tête & deſſéché le cœur. — Oh que j'aurois à ſouffrir ſi j'avois droit de dire à la reſpectable barbe de Philippe de Souabe: *Tu as manqué à ta parole!* J'étoufferois de honte & de rage, ſi jamais homme pouvoit me dire: *Tu as manqué à ta parole.* — Je l'entends encore ce nom ſi doux qu'il donnoit à Cunégonde, & aujourd'hui il veut la vendre au Bohémien. — Il offre une amitié douteuſe, & moi j'ai payé du ſang! — Pourquoi donc ſuis-je encore ici attaché? Je ne ſuis pas encore à la Cour de Philippe? (*Il appelle.*) Wolf, où es-tu? — Béatrix eſt auſſi une bonne enfant, peut-être même convient-elle mieux à mon caractere. — Mais pourquoi ſe cacher d'Otto? (*Wolf entre.*) Allons donc, Wolf, je t'ai déja dit de remuer tes vieux os. Allons, partons. Où ſont mes chevaux?

WOLF

Ils ſont prêts.

H. D'ANDECHS *en dehors.*

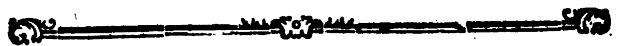
Frere Otto.

OTTO.

Qui appelle ?

WOLF.

Voici vos deux freres qui viennent, je vais vous attendre. (*Il ſort.*)



SCENE XII.

OTTO, HENRY D'ANDECHS, ECKBERT.

H. D'ANDECHS.

Où vas-tu, mon frere ?

OTTO.

Verriez-vous à une diſtance de quatre-vingt mille, ſi l'on trame contre vous quelque noirceur ?

ECKBERT.

Non, pourquoi dis-tu cela ?

OTTO.

C'eſt pour cela qu'il faut que je parte. Adieu.

H. D'ANDECHS.

Que veux-tu faire ?

OTTO.

Auſſitôt que je le ſaurai, je vous enverrai un Courier. A préſent je ne ſais rien encore, ſinon qu'il faut que je parte. Adieu mes freres.—Que vous êtes heureux de pouvoir paſſer tranquillement vos jours avec des Bavarois, dans la Baviere, votre patrie.

H. D'ANDECHS.

Reſte avec nous, parmi tes Bavarois. Quitte la Cour.

OTTO.

Mon devoir & ma parole m'enchaînent à cette Cour où les traîtres fourmillent. Là, ils ſourient & prient Dieu ; on le prie ſouvent, & l'on eſt méchant. Là, on s'embraſſe, on ſe careſſe, (1) & le cœur ne s'échauffe que pour préparer le poiſon.

---

(1) *Und im herzen gift gekocht*, & *dans le cœur on cuit du poiſon*. Il nous arrive rarement de périphraſer l'original.

ECKBERT.

Tu as rempli ta parole. Reste avec nous. Je ne sais, mais je crois pressentir que de grands événemens te menacent.

OTTO.

Crois-tu? — De grands événemens trouveront un homme en moi. Pense à moi dans tes prieres, je t'en prie. Henry, fais donc un jour le voyage de Wittelsbach, va voir mes enfans, je prendrai cette fois-ci le plus court chemin. A mon arrivée, j'ai trouvé mon Otto malade.

H. D'ANDECHS.

Ne leur ameneras-tu pas bien-tôt une mère?

OTTO.

Oh! — Il faut que je parte! — Portez mon salut au Duc, & assurez la Duchesse de mon dévouement. Adieu Eckbert, adieu Henry. Dieu veuille que bien tôt nous nous revoyons ici, ou plutôt à Wittelsbach; j'y crois voir, par-tout, devant moi, les Ombres des grands Princes de notre race, dans tous ces lieux où ils pensoient à de grandes actions, & jouissoient du souvenir d'en avoir fait.

(*Henry & Eckbert l'accompagnent.*)

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

A Aix-la-Chapelle, dans le Bourg de l'Empereur.

CUNÉGONDE, BÉATRIX, *arrivent par la porte du milieu, & s'arrêtent, prêtant l'oreille.*

CUNÉGONDE.

ECOUTE! La porte de fer crie! — Ha! comme mon cœur palpite! — C'est Kallheim qui reconduit le Courier.

BÉATRIX.

Mais réellement tu trembles, tu pâlis!

CUNÉGONDE.

J'ai le cœur ému, oppressé quand un Courier étranger arrive chez mon Pere, comme si on prononçoit ma sentence de mort.

BÉATRIX.

Je crains que ce Courier ne vienne d'Ottokar.

Tu vas bientôt t'éloigner ! Je ſuis bien à plaindre : penſe donc, quand je ſerai ſeule, ſans amie, qui m'aidera à ſupporter la vie. Oh, laiſſe-moi partir avec toi !

CUNÉGONDE.

Oh, ma bonne enfant ! avec moi ?

BÉATRIX.

Pour la Bohême, près de ton Ottokar.

CUNÉGONDE.

Ah ſon nom ! — C'eſt toujours un coup de poignard ! — Qui ſait ma deſtinée ? Je ne connois pas l'homme qui doit être le compagnon de ma vie ; & mon Père qui lui donne ſa fille, ne le connoît pas. Peut-être qu'il eſt barbare, comme les mœurs de ſon pays.

BÉATRIX.

Tu vois bien qu'il faut que je parte avec toi ; bonheur & malheur, nous partagerons tout enſemble.

CUNÉGONDE.

Crois-tu que mon Pere y conſente ?

BÉATRIX.

Demande-lui ſeulement, j'eſpere qu'il y conſentira.

CUNÉGONDE.

Quelle humeur ſombre obſcurcit toujours ſon viſage ! Et pourquoi ? Dieu ſeul peut le ſavoir. Le crédit du Brunſwickois eſt affoibli, Ottokar eſt à lui, preſque toute l'Allemagne lui eſt attachée, & cependant.....

BÉATRIX.

Je voudrois que nous fuſſions encore en Souabe, Là, notre Pere étoit bien plus affable envers nous. Depuis qu'il eſt Empereur.....

CUNÉGONDE.

J'entends quelqu'un venir.

BÉATRIX.

Qui ? —



SCENE II.

PHILIPPE, LES PRÉCÉDENS.

PHILIPPE.

Vous êtes là mes enfans? — Bien; venez donc m'embrasser.

CUNÉGONDE.

Depuis long-temps, cette joie ne nous étoit plus permise.

PHILIPPE *à Béatrix.*

Qui te surprend en moi? Tu me regardes comme si j'étois une curiosité.

BÉATRIX.

Ce regard de bonté que vous jettez sur moi, & cet air de bonheur qui ne vous est pas ordinaire....

PHILIPPE.

Te surprend, ma fille? — Oui, les inquiétudes répandent leurs nuages dans mon cœur & sur mon front. C'est la fortune qui sembloit ne vouloir pas me sourire; mais cette nuit, dans un songe heureux, je l'ai vue riante. — (*A*

Béatrix.) Sois donc aussi heureuse, mon enfant, j'aurai bientôt de bonnes nouvelles à t'annoncer. Laisse-moi seul un instant avec ta sœur, & tu reviendras bientôt.

SCENE III.

PHILIPPE, CUNÉGONDE.

PHILIPPE.

Elle ne se doute pas de ce qui va lui arriver. — Cunégonde, le Duc Ottokar m'annonce dans une lettre combien il desire de posséder sa Prétendue. J'en suis bien content, car je craignois toujours qu'il ne changeât de sentiment; & me voilà délivré des troubles de l'espérance. Nous voulons hâter ton départ. Tiens-toi prête. — Qu'as-tu?

CUNÉGONDE.

Mon Pere, cette nouvelle inattendue....

PHILIPPE.

Inattendue? Ne t'en avois-je pas déja parlé? Ou sentirois-tu quelque répugnance? C'est impossible! Je t'ai déja....

CUNÉGONDE.

Mon Pere, je connois mon devoir.

PHILIPPE.

Tu es raisonnable, voilà pourquoi tu m'es si chere. Puisque ce mariage n'a plus d'obstacles, je te dirai tout ce que tu dois savoir. Tu vas être l'épouse d'Ottokar, qui étoit mon plus terrible ennemi. Il en a coûté, pour le ranger du parti de Philippe; enfin ta main fut le gage de notre réconciliation. Quand tu seras dans sa patrie, n'oublie pas le Pere près de l'Epoux. Arrête ton attention sur tout ce qui se passe, & que j'en sois toujours instruit. Si tu ne peux conserver la confiance de ton époux, cherche à sonder son ame par ses flatteurs & ses Ministres, ou par d'autres moyens que je t'indiquerai. Après ton mariage, j'enverrai à la Cour d'Ottokar un homme sûr, qui a de l'expérience, qui te conseillera, te prêtera des secours; il entretiendra notre intelligence. Prends garde, éloigne les soupçons de ton époux; & si tu as quelque amitié pour ton Pere, & aussi pour toi, ne t'en laisses pas imposer par des carresses.

CUNÉGONDE.

Au nom de Dieu, mon Pere, je ne puis me servir de ces armes.

PHILIPPE.

Comment ?

CUNÉGONDE.

Ottokar feroit-il encore votre ennemi, pour gliffer la trahifon jufques dans fa couche nuptiale ?

PHILIPPE.

Tes fots difcours trompent mon attente. Cela fuffit. Nous en reparlerons dans un autre inftant. A préfent, ne t'occupes que de ta parure, parois devant ton époux comme la fille d'un Empereur. Ne crains pas les dépenfes. — Que je te dife, Cunégonde, quelque chofe qui te fera grand plaifir : Ottokar m'écrit que le Duc de Brunfwick m'enverra un Ambaffadeur, & que penfes-tu qu'il vienne me demander ?

CUNÉGONDE.

La paix ? — Une trève, peut-être ?

PHILIPPE.

Ma Béatrix pour femme.

CUNÉGONDE.

Ma fœur ?

PHILIPPE.

Elle lui apportera pour dot mon amitié; il renonce à toute prétention à la couronne Impériale.

CUNÉGONDE.

Ah Dieu!

PHILIPPE.

Tu pleures? — Non, je n'y conçois rien. Pourquoi ces larmes?

CUNÉGONDE.

Ne vous fâchez pas, mon Pere. — Quelle différence entre le ſort de ma ſœur & le mien! mon cœur eſt oppreſſé. Elle reſte en Allemagne, près d'un Allemand. Il faut me ſéparer pour jamais de tout ce qui m'eſt cher. — Hélas, quand on enleve une fleur au ſol maternel, & qu'elle eſt tranſplantée dans un climat étranger, ſauvage. . . . .

PHILIPPE.

Taiſez-vous!



SCENE IV.

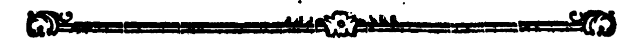
H. DE KALLHEIM, LES PRÉCÉDENS.

H. DE KALLHEIM.

SEIGNEUR, un Chevalier du camp du Duc de Brunſwick eſt arrivé, & demande une audience ſecrette.

PHILIPPE.

Qu'on l'introduise. (*Kallheim sort.*) Tu vois que ton Ottokar est un homme sur lequel on peut compter. Sa parole est suivie du fait. Aussi aura-t-il ma plus chere enfant, ma Cunégonde. Va mon enfant, je t'aime, sois donc toujours raisonnable, va. (*Cunégonde sort.*)



SCENE V.

HENRY DE KALLHEIM, FRÉDÉRIC DE REUSS, PHILIPPE.

H. DE KALLHEIM.

VOICI le Chevalier Frédéric de Reuss, que le Duc Otto vous envoie.

PHILIPPE.

Frédéric de Reuss, parle.

F. DE REUSS.

Otto de Brunswick, élu Empereur des Romains, vous salue.

PHILIPPE.

Empereur! — C'en est assez. — Es-tu chargé de parler ainsi à Philippe?

F. DE REUSS.

Je vous supplie.....

PHILIPPE.

Rien. L'Empire n'est pas un monstre à deux têtes; un corps sain & bien formé n'a qu'une tête. En vérité, l'on ne croiroit pas qu'un homme puisse avoir tant d'audace. — Lui, Empereur! Empereur! Il n'est *qu'un* Empereur! — Comte de Kallheim, je te donne la puissance, de recevoir, en mon nom, son ambassade. A la premiere parole qui offensera ma dignité, tu rompras l'entretien, & tu lui donneras un sauf-conduit, avec ordre de sortir de mes Etats.



SCENE VI.

LE C. DE KALLHEIM, F. DE REUSS.

F. DE REUSS.

DONNEZ-moi donc sur l'heure un sauf-conduit, que je sorte de vos Etats.

H. DE KALLHEIM.

Vous le voulez, sans avoir rempli votre ambassade?

F. DE REUSS.

Je suis un vieux guerrier, qui connois les mœurs & les droits des Princes & des Chevaliers. J'ai déja rempli mainte ambassade auprès des Rois & des Ducs ; jamais je ne fus ainsi traité. — Comme une lettre, dont le contenu déplaît, & qu'on jette par terre, qu'on foule aux pieds, ou qu'on déchire entre ses dents. — Donnez-moi mon sauf-conduit.

H. DE KALLHEIM.

N'y songez plus, je vous en prie, & trouvez bon.....

F. DE REUSS.

Je ne trouverai jamais bon, ce qui n'est pas bon.

H. DE KALLHEIM.

Dites-moi du moins ce qui vous amene à la Cour. Votre ambassade pourroit vous attirer les bonnes graces de l'Empereur, & changer son humeur sombre en la plus douce affabilité.

F. DE REUSS.

Mon ambassade est fort agréable. En deux mots, Otto de Brunswick consentiroit à échanger ses droits bien fondés à la couronne impériale, contre un bien qu'il desire, & dont Philippe doit lui donner la jouissance.

H. DE KALLHEIM.

Dieu le veuille !

F. DE REUSS.

Paix & union, dit le Duc de Brunſwick, valent mieux que ſceptre & puiſſance. L'Empire verra que je ne ſuis pas indigne d'être ſon Chef, puiſque je renonce à cette dignité pour ſon bonheur.

H. DE KALLHEIM.

C'eſt noble !

F. DE REUSS.

Et c'eſt penſer en Empereur, ne fût-ce que la penſée d'un Citoyen obſcur !

H. DE KALLHEIM.

Que demande-t-il à Philippe ?

F. DE REUSS.

Béatrix, ſa jeune fille. Otto ne veut céder qu'à ſon beau-pere. Voilà mon ambaſſade.

H. DE KALLHEIM.

Je cours en informer l'Empereur.

F. DE REUSS.

Allez ! —— Otto de Wittelsbach demeure dans ce Bourg ?

H. DE KALLHEIM.

Il eſt en Baviere.

F. DE REUSS.

Nous ſommes entrés enſemble dans la Ville, il n'y a pas une heure.

H. DE KALLHEIM.

Il eſt de retour ?

F. DE REUSS.

Je l'ai rencontré près de Cologne, & de-là nous ſommes venus enſemble. Il lui eſt arrivé dans ſon voyage quelque choſe d'affreux. En avez-vous entendu parler ?

H. DE KALLHEIM.

Non.

F. DE REUSS.

A quelques mille de Braunaw, il a été attaqué par une troupe de Cavaliers armés. Il y faiſoit chaud; mais il y a payé les traîtres en bonne monnoïe. Un Chevalier maſqué regardoit le combat, & ſe tenoit à l'écart; Otto le remarque, le ſoupçonne l'auteur de cette lâcheté, court ſur lui, & du haut de ſon cheval, le pouſſe hors du monde. Ce lâche ne méritoit pas de mourir par l'épée de ce brave guerrier. C'étoit le Comte

Wenzel, Cousin d'Ottokar, & son Envoyé à la Cour de Louis. Ce misérable, comblé d'honneurs, étoit l'irréconciliable ennemi de tous les hommes de bien. Cela fait bien voir que les Princes ne sont pas exempts de la plus vile passion, la jalousie. — Ah Dieu! Que de lâcheté!

H. DE KALLHEIM.

C'est une aventure singuliere. — Vous n'avez rien laissé soupçonner de votre commission au Comte Palatin?

F. DE REUSS.

Ma commission est un secret qui ne m'appartient pas. Je suis une lettre cachetée.

H. DE KALLHEIM.

Bien! — Si j'étois sûr que vous ne méprisiez pas un conseil donné à bonnes intentions....

F. DE REUSS.

Vous me prendriez pour un vieillard en enfance, si vous pouviez le croire.

H. DE KALLHEIM.

Dieu m'en garde; mais avec les meilleures intentions, on peut faire naître des soupçons sur-tout si l'on n'ose pas clairement s'expliquer.

F. DE REUSS.

Dites ſeulement, & je ſaurai me conduire.

H. DE KALLHEIM.

N'ayez pas grande intimité avec le Comte Palatin, ſi les bonnes graces de l'Empereur vous intéreſſent.

F. DE REUSS *ſurpris, mais ſe remettant tout-à-coup.*

Fort bien. Je vous remercie. (*Kallheim ſort.*) Sans ſon conſeil, *donné à bonnes intentions*, j'aurois pris Kallheim pour un aſſez brave homme! — Comment? — Philippe de Souabe pourroit haïr Otto de Wittelsbach? Ver impur, vil & jaloux inſecte de Cour; tu l'oſes dire devant un honnête homme! Que ſerois-tu ſans ton Maître? Et que ſeroit ton Maître ſans Otto? Je veux retenir cela; je veux, à force de le redire, l'imprimer dans ma mémoire. Un coupable de haute trahiſon n'eſt pas ſi dangereux à un Roi, que le Courtiſan qui baiſe la pouſſiere de ſes pieds. Le meurtrier n'en veut qu'à ſa vie, le flatteur obſcurcit ſa gloire, peut faire, du meilleur des Princes, l'horreur du genre humain, & il le fera, pour qu'un ſeul de ſes projets réuſſiſſe.

❋

SCENE VII.

OTTO, FRÉDÉRIC DE REUSS.

OTTO.

Que fais-tu là? des Almanachs? — Eh bien, mon vieux compagnon de voyage, comment trouves-tu l'air ici?

F. DE REUSS.

Il sent un peu les scélérats qui se cachent, & l'honnête homme doit être sur ses gardes.

OTTO.

Ne remarques-tu pas qu'un vieux renard a ici son terrier? — Vieux ami, as-tu parlé à l'Empereur? L'as-tu regardé en face? Est-ce la figure d'un homme ou d'une femme?

F. DE REUSS.

D'un homme.

OTTO.

Bon. Un homme n'a qu'une parole. — Je voudrois avoir ton âge, & pouvoir dire: Il y a trente ans que je fis maintes folies!

FRÉDÉRIC.

F. DE REUSS.

On ne désapprend pas à en faire, M. le Comte. La vieillesse, à la vérité, fait sortir de notre sang de grands défauts; mais quels essaims d'autres défauts remplissent la tête des vieillards, & c'est pis encore. Qu'il en naît de sottises funestes au genre humain!

SCENE VIII.

CUNÉGONDE, LES PRÉCEDENS.

CUNÉGONDE.

AH! notre Otto de retour! Soyez le bien venu, Otto!

OTTO.

Me voilà; je cours d'une noce à une autre, comme un Ménestrier. Les noces de mon Cousin sont faites, c'est-là que j'ai entendu parler de la vôtre, & j'ai volé pour vous réjoüir un peu de ma gaieté, si vous voulez.

CUNÉGONDE.

Toujours d'une humeur franche & riante. Contez-moi donc quelque chose de votre Baviere & de notre chere Souabe.

OTTO.

Il y a là des hommes qui tiennent parole. Mais pour ce voyage, je n'ai rien à vous en raconter, j'ai traversé la Baviere comme un nuage qu'emporte le vent. Le desir de vous voir préparer votre hymen pressoit mon cœur, & moi je pressois mon cheval.

SCENE IX.

DE KALLHEIM, LES PRÉCÉDENS.

H. DE KALLHEIM.

CHEVALIER Frédéric de Reuss, l'Empereur veut vous entretenir. — Ha ! soyez le bien venu, M. le Comte.

OTTO.

Je vous salue, Kallheim.

H. DE KALLHEIM.

Votre voyage a été rapide.

OTTO.

Mais pas autant que je l'ai souhaité.

H. DE KALLHEIM *à Frédéric de Reuss.*

L'Empereur vous attend. (*Ils sortent.*)

SCENE X.

CUNÉGONDE, OTTO.

OTTO.

Il est donc vrai ! — Vous vous mariez, Mademoiselle ?

CUNÉGONDE.

Ne parlons pas de cela.

OTTO.

Oh oui, je vous prie, que nous en parlions un peu, c'est-là ce qui ravit mon cœur attendri ; autrefois vous étiez si bonne, que vous écoutiez toujours avec indulgence mes paroles sauvages. Vous rappellez-vous quand j'étois plus jeune, & que je venois si souvent, avec mon Pere, vous voir en Souabe ? Je vous portois toujours sur mes bras, à mon Pere, vous lui donniez un baiser, & à moi aussi.

CUNÉGONDE.

J'étois bien petite.

OTTO.

Est-ce donc *réellement* vrai ? Vous a-t-on donnée à Ottokar ?

CUNÉGONDE *triste.*

Oui.

OTTO.

Oui? — Par le ciel, plus on y réfléchit, & plus c'eſt horrible. Eſt-ce agir en homme? Je ne veux pas dire en Prince; car un homme ſenſible, qui n'eſt pas Prince, agit toujours plus noblement qu'un Prince qui n'eſt pas homme.

CUNÉGONDE.

De quoi parlez-vous?

OTTO.

Oſerois-je vous demander, Mademoiſelle, quand ſe fera ce mariage?

CUNÉGONDE.

Hélas! bientôt!

OTTO.

Hélas! — Vous n'êtes donc pas contente?

CUNÉGONDE *le regarde long-temps avec attendriſſement.*

Noble & bon Otto, voudriez-vous ne pas ſourire aux confidences d'une jeune fille déſolée?

OTTO.

Que Dieu ſourie à ma douleur!

CUNÉGONDE.

Il faut que je dise mes chagrins à quelque ami compatissant. Je sais que mon fardeau ne diminuera pas, si un autre en mesure le poids; cependant il pourra soutenir ma force par des conseils amis. Dites, n'est-il pas douloureux de quitter ma patrie, pour vivre avec un étranger qui me regardera peut-être comme un otage? Pourquoi ne permet-on pas à une fille Allemande d'être à un Allemand!

OTTO.

Céleste créature, adorée! — Malheur à qui mouille un œil d'homme d'une larme de douleur. — Je vous conjure, ne pleurez pas. — « *Pour-» quoi ne permet-on pas à une fille Allemande » d'être à un Allemand?* » Oui, c'est noble, par le ciel, c'est très-noble. Que l'Allemagne assemblée n'a-t-elle entendu cette plainte! Dites-moi, qui d'entr'eux auroit peut-être osé se dire à soi-même: « Que je suis heureux, c'est moi. »

CUNÉGONDE.

Personne, je ne pensois à personne.

OTTO.

Vous avez raison. — Et moi aussi, je veux vous

confier quelque chose. Serez-vous encore assez bonne pour m'entendre ?

CUNÉGONDE.

Je vous en prie.

OTTO.

Vous savez que j'ai toujours été l'ami de votre Pere.

CUNÉGONDE.

Oh oui, Otto, vous l'avez été. L'univers le sait. C'est en vous exposant chaque jour aux plus affreux dangers que vous lui avez frayé un chemin au trône.

OTTO.

Cela n'est rien. J'étois son ami avant qu'on ne pensât au trône. Il me dit un jour, il étoit alors Duc de Souabe, & il y a aujourd'hui près de trois ans : Otto, je vous ai de grandes obligations ; si j'avois des sceptres à donner, vous verriez si vous avez perdu votre amitié pour un ingrat. Alors je lui répondis : Philippe, des Duchés & des Royaumes ne payent point l'amitié, qui n'est point vénale. Amour ne se paye que par amour.

CUNÉGONDE.

Cela est beau Otto, cela est très-beau.

OTTO.

Ecoutez votre Pere : Eh bien Otto, je vous donnerai donc une partie de mon cœur. Ma Cunégonde ſera bonne, vous êtes veuf. — Et me ſerrant la main, il ajouta : Reſtez mon ami, & vous pourrez devenir mon fils. — Cela n'eſt-il pas beau auſſi ?

CUNÉGONDE.

Mon Pere....

OTTO.

'A dit cela, oui, ces paroles ſolennelles qui ont enflammé mon courage.

CUNÉGONDE.

Et à préſent....

OTTO.

'A préſent, je vois ces eſpérances brillantes comme ces feux trompeurs, qui dans les ténebres attirent au loin vos pas, & s'évanouiſſent. — Ce n'eſt pas à vous que je demanderai ce que vous en penſez; car il faudroit que votre bouche offensât un devoir, ou la vérité, ou la piété filiale. Mais ce que penſe votre Pere, c'eſt-là ce que je voudrois bien ſavoir. — Chevalier bleu, tu ne m'as pas trompé; & cependant tu étois un lâche !

— Auriez-vous été bien fâchée, Mademoiselle si votre Pere avoit tenu sa promesse?

CUNÉGONDE.

Non.

OTTO.

Non? Oh Dieu, bénis ce cœur sans fausseté, — Je suis homme! Je ne veux pas pleurer de douleur. — Tenez, il n'y a plus de remede. Je veux imaginer que votre Pere s'est trompé dans les noms. Votre sœur Béatrix a aussi une belle ame.

CUNÉGONDE.

Ma sœur?

OTTO.

Tenez, la voici.



SCENE XI.

BÉATRIX, LES PRÉCÉDENS.

BÉATRIX.

QUE Dieu vous salue, M. le Comte. Soyez le bien venu. Il faut que vous ayez couru comme pour un pari; vous pouvez à peine avoir vu la Baviere.

OTTO.

Je me ſuis arrêté en Baviere, préciſément le temps qu'il m'a fallu, pour y obſerver que le mariage eſt une excellente choſe. Je ſuis allé à Wittelsbach, & j'ai trouvé que mes fils avoient beſoin d'une mere. Et moi-même je voudrois bien revoir le feu brûler ſur mon propre foyer. Vous ne connoiſſez pas mes enfans, je crois? L'un eſt grand comme cela; l'autre, comme cela. Ce ſont, je vous aſſure, de bons enfans.

BÉATRIX.

Ils ſont fils de leur Pere.

OTTO.

Et qui voudra bien être leur mere, n'aura pas de chagrins à craindre. Le croyez-vous?

BÉATRIX.

Avec plaiſir. Si je ſuis mere, je ne deſire pas de meilleurs enfans.

OTTO.

Mais un meilleur mari pour Pere?

BÉATRIX.

Meilleur que vous? Otto a le cœur noble; il eſt digne de la meilleure femme.

OTTO.

Prenez garde, Mademoiſelle, qu'on ne vous prenne au mot.—Je vais maintenant trouver votre Pere. Si les oreilles vous tintent, penſez à moi. Adieu. (*Il ſort, & regarde Béatrix, en ſouriant.*)



SCENE XII.

CUNÉGONDE, BÉATRIX.

BÉATRIX.

Qu'a-t-il donc? As-tu vu de quel œil il m'a regardée.

CUNÉGONDE.

Je crains, je crains ce qui doit arriver entre lui & mon Pere. Croirois-tu, ma ſœur, qu'il y a trois ans, mon Pere a promis au Comte une de ſes filles?

BÉATRIX.

Mon Pere?

CUNÉGONDE.

Otto vient de me le dire. Ce ne peut être moi, puiſque Ottokar a fait encore aujourd'hui preſſer notre mariage par un de ſes Ambaſſadeurs.

BÉATRIX.

Eh bien, ma sœur, eh bien.

CUNÉGONDE.

Ni toi non plus, tu ne ſeras pas ſon épouſe.

BÉATRIX.

Pourquoi? Qui remplira donc la parole de mon Pere?

CUNÉGONDE.

Le Duc Otto de Brunſwick fait demander ta main. Peut-être, en ce moment, mon Pere la promet à ſon Envoyé.

BÉATRIX.

Eſt-ce un ſonge qui cette nuit t'auroit abuſée?

CUNÉGONDE.

Notre Pere me l'a dit. Il en étoit heureux, comme s'il eut depuis long-temps attendu cet hymen.

BÉATRIX.

Je vois qu'il faut t'en croire, quoiqu'au fond cela ne puiſſe reſſembler à la vérité. Mais n'eſt-il pas triſte, que l'on diſpoſe de notre main, ſans que jamais on nous ait conſultées?

CUNÉGONDE.

Oui, c'eſt triſte. —

BÉATRIX.

Et tu penſes qu'Otto dégageroit ainſi notre Pere de ſa parole? Je n'en crois rien.

CUNÉGONDE.

Tu ſouhaites qu'il inſiſte fortement, n'eſt-il pas vrai? Avoue-le moi, ma ſœur.

BÉATRIX.

Et ſi parmi les hommes que tu connoîs tu avois à choiſir, ſur qui tomberoit ton choix?

CUNÉGONDE.

Sur lui.

BÉATRIX.

Va, tu es ma ſœur de corps & d'ame. Cependant, ma ſœur, je ne t'envierois point cet homme ſincere, brave, vraiment généreux, & tout mon cœur ſe réjouiroit de ton bonheur.

CUNÉGONDE.

Ah ma ſœur, ne cherchons pas à nous abuſer plus long-temps. Les filles de ſimples Chevaliers ſont bien plus heureuſes que nous. Il leur eſt

permis de consulter leur cœur; & pour nous, le seul désir est un crime. — Descendons dans nos jardins, pour donner de l'air à notre cœur oppressé.

BÉATRIX.

Oh oui, rêvons-nous heureuses, heureuses! — (*En soupirant*) comme nous ne le serons jamais. (*Elles sortent.*)



SCENE XIII.

L'Appartement de l'Empereur.

PHILIPPE, F. DE REUSS, DE KALLHEIM.

PHILIPPE.

Ainsi donç que Dieu t'accompagne dans ton voyage. Quand ma fille arrivera comme épouse à la Cour de ton Duc, elle t'apportera des présens dignes d'elle.

F. DE REUSS.

Sire, je vous remercie.



SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS. OTTO.

OTTO.

SEIGNEUR, ne vous offenſez pas de mon impatience. J'avois un trop grand deſir de vous voir, pour attendre dans un antichambre.

PHILIPPE.

Soyez le bien venu, Comte. (*A Fr. de Reuſſ.*) Encore une fois, aſſurez le Duc de mon amitié, & portez vous bien.

F. DE REÜSS.

Que Dieu conſerve votre Majeſté.

(*Il ſort avec Kallheim.*)



SCENE VIII.

PHILIPPE, OTTO.

OTTO.

Tout feroit-il changé dans ce monde? Eft-ce moi feul qui fuis changé? Le Duc de Brunfwick a-t-il fait inviter Votre Majefté pour nommer un de fes enfans? *Affurez le Duc de Brunfwick de mon amitié!* — Dites-moi, je vous prie, Seigneur, fi je fuis fourd?

PHILIPPE.

Vous n'êtes pas fourd, M. le Comte, vous avez très-bien entendu.

OTTO.

La paix va donc régner entre vous & lui.

PHILIPPE.

Paix & amitié.

OTTO.

Tant mieux, je vous en félicite. Cependant vous auriez dû, ce me femble, m'en prévenir; j'aurois fait de grandes économies dans mes équipages pour la nouvelle campagne.

PHILIPPE.

Comment l'aurois-je pu? Je n'ai reçu qu'aujourd'hui ſa premiere ambaſſade. — Comment ſe porte votre couſin le Duc, & ſon épouſe?

OTTO.

Louis ſe recommande à ſon auguſte & bienfaiſant Empereur. C'eſt un jeune homme actif! Il a fondé à Munick un Hôpital où l'on prend ſoin des pauvres infirmes, & il a auſſi fondé d'autres bons établiſſemens que l'Allemagne ne connoît point encore.

PHILIPPE.

Ce ſont les doux fruits de la paix. Je veux auſſi ſonger à des établiſſemens utiles.

OTTO.

Et moi, Sire, je veux changer mes armes en batteries de cuiſine. Voyez-vous, ce caſque me fera une belle caſſerole. — Ah, ah, je ne penſois pas à ces trous-là; un, deux, trois, quatre! — On a bien pu raccommoder ma tête! — Ma petite maiſon ne ſera pas mal fournie; car votre Majeſté a déja pris ſoin de la piece la plus intéreſſante.

PHILIPPE.

Moi?

OTTO.

OTTO.

Oui, vous. Si vous voulez que je vous le rappelle, permettez qu'Otto de Wittelsbach parle au Duc Philippe. Le voulez-vous?

PHILIPPE.

Oui.

OTTO.

Vous n'avez plus beſoin de mes ſervices. Votre couronne eſt affermie, vos ennemis ſont humiliés. Un autre devoir m'appelle à préſent dans ma patrie auprès de mes enfans. J'ai deux enfans, c'eſt une dette que j'ai contractée avec la Baviere; je lui dois *deux hommes.* Je veux vivre dans mon Wittelsbach pour remplir ce devoir; mais je n'y vivrai pas ſeul. Depuis ma dix-huitieme année, je ſuis accoutumé à cette vie errante, il me faut une compagne qui m'attache. — Vous m'avez promis pour femme votre Cunégonde, donnez-la moi.

PHILIPPE.

Parleriez-vous ſérieuſement?

OTTO.

Certainement. Philippe veut plaiſanter? Faut-il vous appeller votre bouffon?

PHILIPPE.

Eh bien, Otto, je ne puis vous donner ma Cunégonde.

OTTO.

Pourquoi pas?

PHILIPPE.

C'eſt la Future d'Ottokar.

OTTO.

Eſt-ce là bien agir? Où eſt votre parole? N'ai-je pas rempli les conditions? Ne ſuis-je pas reſté votre ami?

PHILIPPE.

Oui; mais toutes les victoires que vous avez remportées ne ſont pas ſi utiles au bien public, que cette union de ma fille avec Ottokar. Vous avez tant de fois expoſé pour moi vos jours, & aujourd'hui vous ne feriez pas ce foible ſacrifice au repos de l'Allemagne & à mon bonheur? Pour Otto de Wittelsbach, le repos de l'Allemagne & le bonheur de Philippe, quelque prix qu'il en coûte, ne ſont jamais trop cher!

OTTO.

Je ne ſuis pas un ſoupirant amoureux. Quoique mon cœur ſouffre, je veux cacher ma douleur; je la veux mettre au rang de mes autres bleſſures,

que le temps & les secours de l'art ont guéri. Bon, c'est une chose faite. Mais pourquoi cet inexplicable silence? Qui pourra donner à cet air mystérieux, de bonnes & franches intentions, je le tiens pour un Maître passé dans la magie. Je hais les paroles emmiellées. Des intentions bonnes, honnêtes, n'ont pas besoin d'ornement. Ce n'est qu'aux vils métaux que l'art cherche à donner l'éclat de l'or; on laisse à l'or sa propre couleur. — N'en parlons plus, je vous prie, n'en reparlons plus. Je veux l'effacer de ma mémoire.

PHILIPPE.

Mon ami, mon brave Otto, je ne puis vous récompenser; mais je veux être reconnoissant, je veux l'être.

OTTO.

Ne différez donc pas à combler mes vœux ardens. Point de récompense, point de reconnoissance, je demande une preuve de votre bienfaisance & de votre amitié.

PHILIPPE.

Que desirez-vous?

OTTO.

D'être votre gendre. Votre promesse justifie mes vœux: donnez-moi votre autre fille.

PHILIPPE.

Comment?

OTTO.

Béatrix, votre fille cadette, donnez-la moi.

PHILIPPE.

Oh! il est trop tard, mon cher Comte. La main de Béatrix est destinée au Duc de Brunswick, pour l'attacher à moi.

OTTO.

Ho! par le ciel! Philippe! Ah Dieu! Je ne voudrois pas me trouver devant un homme, comme vous êtes là devant moi, dussé-je être adoré sur la terre! — O probité, vois ta récompense! — Philippe, repassez dans votre mémoire ces dernieres dix années.

PHILIPPE.

Vous avez été mon ami, comme j'ai toujours été le vôtre, & je le suis encore: demandez tout de moi, mais non pas l'impossible. (*A part.*) Kallheim ne vient pas.

OTTO.

Pourquoi donc impossible? Je suis fils de Prince, de la race des Agilolfings. Qu'un Allemand dise: Ma race est plus noble. Repassez dans votre mémoire, vous dis-je, ces dernieres dix années.

PHILIPPE.

Il eſt trop tard. Et quand la main de Béatrix ſeroit libre, elle ne pourroit être à vous, qui avez tué le parent d'Ottokar, de mon fils.

OTTO.

Ah ! fort bien ! J'aurois dû me laiſſer aſſaſſiner par un lâche, puiſque ce lâche — eſt votre Couſin. Point de ſervile prudence, point de contrainte ! Mon cœur & ma langue ne ſouffrent point qu'on les enchaîne. N'achetez pas honteuſement avec vos filles, ce que vous devriez acquérir par l'épée. Ne le faites pas, je vous en conjure, pour votre honneur, & tenez parole. Je veux renforcer votre armée de quatre mille Bavarois. L'entendez-vous ? *quatre mille Bavarois !* Ne mépriſez pas mes offres ; je vous en prie, comme ami : n'agiſſez pas ainſi avec moi, & tenez votre promeſſe.

PHILIPPE.

C'eſt l'impoſſible que vous demandez.

OTTO.

Tenez parole, & n'agiſſez pas ainſi avec moi ; je ſuis Allemand.

PHILIPPE.

Briſons là-deſſus.

OTTO.

Tenez votre parole. Je ſuis un Bavarois, de Wittelsbach, & je vous conſeille de ne point agir ainſi avec moi.

PHILIPPE.

Otto s'oublie. Je ne ſouffrirai pas votre audace. (*A part.*) Mais où eſt Kallheim ?

OTTO.

Je ne ſouffrirai pas!—Où eſt Philippe de Souabe, qui me preſſoit mille fois contre ſon cœur, pour qui j'ai verſé mon ſang, qui m'appelloit ſon bouclier & ſa gloire? Je veux l'accuſer devant l'Empereur, comme un homme qui manque à ſa parole; & ſi l'Empereur prend ſa défenſe, j'accuſerai l'un & l'autre devant la probité. S'il ſe trouve encore dans leurs ames quelque reſte de ſenſibilité, d'un regard je ferai monter la honte ſur leurs viſages.

PHILIPPE.

Remettez-vous, Comte, & vous viendrez enſuite me retrouver. (*Il va pour ſortir.*)

OTTO.

Reſtez. Prenez ce caſque; je vous en fais préſent.

PHILIPPE.

Pourquoi faire?

OTTO.

Couvrez-en votre cœur ingrat, de peur qu'un jour le remords n'y pénétre. — Vous ne le voulez pas? Je le remettrai sur ma tête, & je vous demande une grace! Faites tomber de toutes vos forces réunies votre glaive sur ma tête.

PHILIPPE.

Point de chimeres, Otto, écoutez-moi.

OTTO.

Oh certainement, vous ne me feriez pas de mal, il faudroit le bras d'un homme! — Et cependant, Philippe, vous avez blessé mon cœur!

PHILIPPE.

Ecoutez-moi, écoutez votre ami.

OTTO.

Qui de vous deux veut être mon ami? Le Duc Philippe, ou l'Empereur?

PHILIPPE.

L'un & l'autre sont vos amis. Sans cela, ma foi, vous n'auriez point osé parler ainsi.

Fin

OTTO.

Pas osé parler ainsi ? Êtes-vous Dieu pour enchaîner ma langue ? Par le ciel ! Tant que je penserai, j'oserai dire ce que j'aurai pensé. La vérité ne tremble point devant les Rois, — ni moi non plus. Vous pardonnerez à un Bavarois. Nous autres, nous pensons que notre langue appartient au cœur, & le pouvoir sur l'un & l'autre à Dieu seul.

PHILIPPE.

Il me semble, Comte, qu'il vaudroit mieux accepter de votre ami une réparation.

OTTO.

Quelle réparation ?

PHILIPPE.

N'avez-vous pas entendu parler de la fille du Duc de Pologne ? — Cela doit être ; ses vertus & sa beauté sont assez connues dans toute l'Allemagne. Tous les Princes demandent sa main.

OTTO.

Pourquoi dites-vous cela ? Je le sais. On la prend pour le modele de toutes les perfections ; j'ai souvent desiré voir ce prodige.

PHILIPPE.

De le voir ſeulement? Le deſir de la voir eſt auſſi le deſir de la poſſéder. Il ſeroit vraiment beau qu'Otto de Wittelsbach, le plus illuſtre des Princes Allemands, emportât ſur eux ce noble prix, ſi digne de ſon courage. Et il le peut.

OTTO.

Eſt-ce encore un affront nouveau? Vous m'oſez promettre la fille du Duc de Pologne?

PHILIPPE.

Je puis la promettre. Vous ſavez que ſon Pere peut à peine défendre ſes Etats des uſurpations éternelles de ſes voiſins. Mon amitié lui ſeroit utile. Et ſi vous commandez ſes armées, le bruit de votre nom, terrible à l'ennemi, leur aſſure la victoire. Ma propoſition vous plaît-elle? Une lettre, que je vous offre, vous procurera l'accueil de l'amitié à la Cour de Pologne. Voyez, Comte, c'eſt-là que l'honneur vous appelle, qu'il vous appelle à de hautes entrepriſes. Ou l'entrepriſe de fonder des Royaumes eſt-elle trop grande pour un Agilolfing? — La paix regne dans l'Empire — grace à votre valeur. — Ami Otto, — la paix regne dans l'Empire. Voudriez-vous laiſſer dormir dans la molleſſe vos plus vi-

goureuſes années ? La gloire d'un homme eſt-elle jamais aſſez grande, pour ne pas devenir plus grande encore ?

OTTO.

Quelque doux que ſoient les ſons de vos paroles, Philippe, tout leur charme ne juſtifie pas votre conduite envers moi. Il n'eſt pas bien de fonder ſur le bonheur de l'Allemagne une action qui n'eſt pas Allemande. C'eſt — honteux ! Maintenant, j'ai tout dit. Donnez-moi partie de votre armée, que je n'arrive point en Pologne comme un Chevalier errant.

PHILIPPE.

Vous aurez une partie de mon armée, mais il faut partir ſeul ſur le champ pour ſavoir en quel état ſont les affaires de Pologne.

OTTO.

Préparez votre lettre, je hâterai mon départ. — Nous allons voir ce qui en ſera. N'oubliez pas, je vous conjure, de dire dans la lettre, qui je ſuis, & quel homme je ſuis ; que dans ma nature, je n'ai rien de commun avec le Renard, & qu'on ne trompe pas aiſément qui ne veut pas tromper. Je vous prie auſſi de lui mander que je ne ſouffre pas qu'on me joue impunément, que je ne ſouffre point de liens qui m'aviliſſent,

fûssent-ils de la barbe d'un Empereur.—En un mot, dites-lui : C'est un Bavarois ! (*Il sort.*)



SCENE XVI.

PHILIPPE, *ensuite* KALLHEIM.

PHILIPPE.

O BIENFAISANTE patience, je te remercie de ne m'avoir point abandonné ! Un mot eut excité sa fureur, je connois son inconséquence & la fougue de son caractere. (*Kallheim entre.*) Mais où étois-tu Kallheim ? Pourquoi t'éloigner ?

H. DE KALLHEIM.

Sire, j'étois dans l'antichambre avec vos gardes.

PHILIPPE.

Et tu as entendu notre entretien ?

H. DE KALLHEIM.

Si c'est un crime, que Votre Majesté le punisse. Le Comte parloit d'une voix si haute, qu'il auroit fallu être sourd pour en perdre une seule parole.

PHILIPPE.

Il avoit la voix haute & audacieuse.

H. DE KALLHEIM.

Comme à ſon ordinaire.

PHILIPPE.

Et je ſuis forcé de l'avouer, je rougis que ma conduite ait pû le porter à de ſemblables diſcours. Vous trouvez bien en ma faveur des raiſons très-plauſibles & qui perſuadent. L'Empereur a pris ſoin du ſalut de l'Empire; mais l'ami....

H. DE KALLHEIM.

Le premier ami de l'Empereur, c'eſt la Patrie.

PHILIPPE.

Et ne mérite-t-il pas de reconnoiſſance, celui qui a ſauvé cet ami?

H. DE KALLHEIM.

Ne pourroit-on pas dire que le Comte a perdu tous ſes droits, en exigeant pour lui ce qui ſeul pouvoit rendre la paix à l'Empire? — Ne lui avez vous pas reproché le meurtre du Comte de Wenzel, Couſin & Ambaſſadeur d'Ottokar?

PHILIPPE.

Je l'ai fait, & j'en rougis. Nous ſavons tous que Wenzel l'a ſurpris comme un aſſaſſin.

H. DE KALLHEIM.

Sire, de grace, ne pouſſez pas trop loin la délicateſſe. Tout eſt bien comme cela. Croyez-vous, Seigneur, que les armes du Comte auroient forcé vos puiſſans ennemis à une paix ſi avantageuſe? Non, jamais! — Mais parlons de ce qui eſt bien plus important! Je tremble du danger qui vous menace.

PHILIPPE.

Quel danger?

H. DE KALLHEIM.

Croyez-vous donc qu'Otto ſupporte avec patience ce que ſon orgueil regarde comme le plus grand des affronts? Vous connoiſſez trop ſon ame ſuperbe, & l'orgueil offenſé demande vengeance! Il cherche à ſe rendre puiſſant, à ſe faire un parti redoutable, & alors...... Rappellez-vous ſes dernieres menaces: *Impunément—Fûſſent-ils de la barbe d'un Empereur!*

PHILIPPE.

Ces mots auroient le ſens que tu leur prêtes?

H. DE KALLHEIM.

Quel autre ſens? — Il a parlé avec tant d'intimité à l'Ambaſſadeur du Duc de Brunſwick,

& lorſque je vous parle, je ſuis bien sûr qu'il y eſt encore, je l'ai vu. Sire, le chercheroit-il ſans deſſein? — J'ai tremblé dans cette chambre, quand j'ai entendu Votre Majeſté lui promettre...

PHILIPPE.

Kallheim, tes craintes ne ſont pas ſans fondement. Sa voix étouffée, ſes geſtes menaçans annonçoient un deſir caché de vengeance. Il en peut réſulter quelque choſe d'affreux pour moi & pour l'Empire. Oui, oui, je le vois; mais quel remede? Il attend la lettre que je lui ai promiſe pour le Duc de Pologne; je n'en connois plus.

H. DE KALLHEIM.

Il y en auroit un très-sûr. La lettre.

PHILIPPE.

Comment la lettre?

H. DE KALLHEIM.

Quelle ſoit écrite de maniere qu'on n'ait rien à craindre.

PHILIPPE.

De quelle maniere?

H. DE KALLHEIM.

Priez le Duc de Pologne de faire au Comte un bon accueil. Louez ſon courage.

PHILIPPE.

Eh bien ?

H. DE KALLHEIM.

En même temps recommandez au Duc de ne point lui confier une armée, & sur-tout de ne lui pas donner sa fille avant qu'il n'ait long-temps éprouvé son caractere.

PHILIPPE.

On pourroit aussi le prier de chercher quelque prétexte pour différer cette union à des temps éloignés. Va préparer ta lettre, d'après notre plan. Vîte, qu'il reparte. (*Kallheim sort.*) Mon cœur me reproche cette conduite, comme une injustice ; mais la prudence la conseille. Ai-je d'autres moyens pour assurer mon repos ? Otto sent qu'il est offensé ; il est dangereux de mettre sa confiance dans l'amitié offensée. D'ailleurs la grandeur de cet homme donne trop d'ombrage à mon autorité, il faut l'éloigner. Sa présence m'importune, me pèse, chacun de ses regards semble me dire : *Tu me dois, paye !*

Fin du second Acte.



ACTE III.

Le Château de Fréderic de Reuss, près la Forêt de Turinge

SCENE PREMIERE.

L'INTENDANT, JEAN WALLRICH, *en habit de voyage.*

L'INTENDANT.

MAIS que cela ne vous alarme pas: quoique Fréderic de Reuss ne soit pas ici, vous n'en serez pas moins bien accueilli. Vous ne manquerez ni de manger, ni de boire, ni de fourage pour vos chevaux. Comme vous voudrez, vous pouvez rester ou partir, rien ne vous empêchera, pas même notre curiosité. Il nous suffit de savoir que vous n'avez pas de mauvaises intentions, & que vous n'êtes entré chez nous qu'en Voyageur.

LE VOYAGEUR.

Pas davantage; demain matin, s'il plaît à Dieu, je continuerai ma route.

L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

Nous attendons notre Maître d'heure en heure. S'il tarde, il trouvera peut-être à fermer des yeux qui lui ſont plus chers que les ſiens. Notre Maîtreſſe eſt dangéreuſement malade. Il y a quatre jours que je lui ai dépêché un Courier à la Cour de l'Empereur Otto de Brunſwick. Le Chevalier venoit alors d'arriver d'Aix-la-Chapelle, où il étoit allé en ambaſſade, près de Philippe de Souabe. On dit qu'on va faire la paix.

LE VOYAGEUR.

Croyez-vous ?

L'INTENDANT.

Que Dieu la béniſſe ! La guerre nous a donné aſſez de troubles. L'Empire a beaucoup ſouffert dans cette querelle pour la Couronne Impériale. Si l'Ours & le Tigre ſe diſputent une Brebis ; quelle eſt toujours la victime ? La Brebis. Je voudrois bien ſavoir qui des deux cédera la Couronne, Otto de Brunſwick ou Philippe de Souabe ? Car il faut que l'un d'eux cede, pour que la paix s'établiſſe. (*On entend crier dans les cours du Château : Soyez le bien venu, ſoyez le bien venu. L'Intendant s'écrie auſſi : Soyez le bien venu. Il ſort & rentre preſque auſſitôt avec le Chevalier Frédéric de Reuſſ.*)

SCENE II.

F. DE REUSS, LES PRÉCÉDENS.

L'INTENDANT.

SOYEZ mille fois le bien venu, mon Maître. Voyez! Cet Etranger demande l'hoſpitalité.

LE VOYAGEUR *donne la main à Frédéric.*

Dieu vous ſalue! Je m'appelle Jean Wallrich, Hérault d'Armes, j'arrive de la Paleſtine, & vous porte un ſalut de votre fils.

F. DE REUSS.

De mon George? Après tant de vœux, j'entends enfin parler de mon fils. Eſt-il bien portant? Eſt-il brave?

LE VOYAGEUR.

C'eſt un homme heureuſement né, bon & brave. Vous le verrez bientôt. Sa vertu rend encore votre nom plus illuſtre.

F. DE REUSS.

Que Dieu le béniſſe pour la joie qu'il donne à ſon vieux Pere! Vous m'avez apporté pour ſa Mere malade un baume ſalutaire. Cette nouvelle

de ſon fils lui fera du bien. — Demande à ſes femmes ſi elle repoſe. (*L'Intendant ſort.*) Je vous remercie, Wallrich. Quand Dieu veut nous donner une grande joie, il nous donne un bon fils.

LE VOYAGEUR.

Il vous l'a donné. Retirez-lui la gloire de ſon Pere & de ſes ayeux, il ſera noble encore & grand par lui-même.

F. DE REUSS.

Que le Ciel le protége! (*L'Intendant rentre.*) Dort-elle encore?

L'INTENDANT.

Oui. Sa garde penſe qu'il ne faudroit pas l'éveiller; depuis long-temps elle n'á ſi bien repoſé.

F. DE REUSS.

Va me chercher ces herbes que j'ai recueillies au printems. Tu trouveras dans la tour, à la fenêtre qui regarde l'orient, un paquet de plantes balſamiques. J'en veux préparer une potion excellente qui remplira ſes veines purifiées d'une vie nouvelle. Va.

L'INTENDANT.

Seigneur, je connois les vertus miraculeuſes

de vos ſimples; mais c'eſt l'ame de notre Maîreſſe qui eſt malade.

F. DE REUSS.

D'où ſais-tu cela?

L'INTENDANT.

Depuis pluſieurs ſemaines on l'a vu triſte, parler de vous & de ſon fils, & ſoupirer. C'étoit toujours quelqu'événement ſiniſtre qui devoit arriver. L'horrible tremblement de terre, cet automne dernier, & ce qui s'eſt paſſé à Augſbourg.... (*Une cloche ſonne.*)

F. DE REUSS.

Vois pourquoi le gardien de la tour a ſonné. (*L'Intendant ſort.*) Il eſt vrai que ces phénomènes préſagent toujours de grands changemens. Peut-être il arrivera quelque grand événement dans notre Allemagne.

L'INTENDANT *rentre.*

Cinq ou ſix Cavaliers s'approchent du Château par la forêt.

F. DE REUSS.

C'eſt peut-être l'avant-garde d'une bande de voleurs. Qu'on leve le pont.

LE VOYAGEUR.

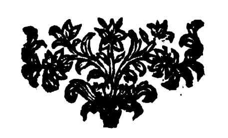
Ma lance & mon cheval.

F. DE REUSS.

Pourquoi faire? S'ils sont des brigands, nous sommes ici en sûreté, & d'autres honnêtes gens seront bien accueillis. Sache qui sont ces Cavaliers. Si tu connois leur nom, qu'ils entrent. (*L'Intendant sort.*) Souvent rêveur à ma fenêtre, qui donne sur la forêt, quand je découvrois au loin un Cavalier, toujours je m'écriois : Si c'étoit mon George, ou si du moins l'on m'apportoit un salut de mon fils. Depuis deux ans que je l'espere, vous m'en apportez un enfin, pour la premiere fois. Chevalier, Jean Wallrich, je vous remercie de nouveau, vous apportez dans ma famille, joie & santé.

LE VOYAGEUR.

J'ai fait mon devoir de Chevalier, & rien de plus.



SCENE III.

OTTO, LES PRÉCÉDENS.

OTTO.

BON jour, Chevalier Frédéric. Voulez vous loger un pauvre Pélerin?

F. DE REUSS.

Ho! ſur ma vie! J'en crois à peine ce que je vois. M. le Comte, avez-vous encore ſu trouver la cabane de votre ancien ami?

OTTO.

Tantôt ici, tantôt là, mon ami, je traverſe ma vie au galop, & je ne trouverai de repos, que lorſque la mort m'aura jetté hors de la ſelle.

F. DE REUSS *à l'Intendant.*

Fêtez bien les Ecuyers de ce noble Convive. Je vais voir ma femme malade, je reviens enſuite me réjouir de votre préſence, & le verre en main ſaluer votre bien venue. M. le Comte, je vous laiſſe avec le Hérault d'Armes, Jean Wallrich, qui m'apporte un ſalut de mon fils, de la Paleſtine. (*Il ſort.*)

OTTO.

Chevalier, venez-vous en droiture de la Paleſtine ?

WALLRICH.

Je viens en ce moment de la Pologne, où je me ſuis arrêté deux mois.

OTTO.

Comment vont les affaires du Duc de Pologne?

WALLRICH.

Mal. Le Danois & le Suédois, tour-à-tour, lui mettent le poignard ſous la gorge.

OTTO.

Un ſecours étranger lui feroit donc très-utile ? Avez-vous vu ſa fille ? Eſt-elle auſſi belle que ſa renommée ?

WALLRICH.

Oh M. le Comte, il n'y a point là de comparaiſon. Quand on la voit, ce que la renommée a dit de ſa beauté, paroît alors une calomnie. Et comme ſon cœur ſenſible s'attriſte des malheurs de ſon Pere ! Ses diamans, ſa parure, elle a tout donné pour ſoutenir ſon armée. Heureux l'homme aſſez puiſſant pour ſauver ſon Pere, c'eſt à lui qu'elle a deſtiné ſa main & ſon cœur.

OTTO.

Ce que vous m'apprennez me fait plaisir.—Qui commande l'armée du Duc ?

WALLRICH.

Le Duc, lui-même. Le courage & l'espérance ne lui manquent pas ; mais le bonheur fuit ses armes., d'ailleurs contre deux Rois son armée est trop foible.

SCENE IV.

FRÉDÉRIC DE REUSS, OTTO, JEAN WALLRICH.

(*Un Domestique apporte des gobelets d'argent, & une grande cruche de terre pleine de vin.*)

F. DE REUSS *prend un gobelet.*

VERSE. (*Le Domestique verse du vin.*) Soyez le bien venu dans ma maison, Comte Otto de Wittelsbach. (*Il boit.*) Et vous, Chevalier, soyez le bien venu. (*Il boit.*)

OTTO.

Salut & bénédiction sur vous & les vôtres. (*Il boit.*)

WALLRICH.

Et à la ſanté de votre épouſe. (*Il boit.*)

(*Le Valet remplit les gobelets, poſe la cruche à terre, & ſort.*)

OTTO.

Chevalier, je vous ai dit à Aix-la-Chapelle ce qui s'eſt paſſé entre l'Empereur Philippe & moi ?

F. DE REUSS.

Qu'il n'a pas tenu ſa promeſſe, & qu'il vous a trompé.

OTTO.

Vous avez raiſon, c'eſt le nom véritable qu'a mérité ſa conduite; car aucune réparation ne peut le dégager du devoir de tenir parole. Mais cachons un peu ſa foibleſſe, diſons que c'eſt pour le bien de l'Empire qu'ils m'en ont impoſé, qu'on m'a trompé. Cela ſonneroit preſque comme de la bonne monnoie, & tout le monde la prendra pour telle, puiſqu'elle porte l'empreinte de l'Empereur. — Allons, ſoit! Ce Chevalier eſt cauſe que j'en ſuis aujourd'hui très-content. Je réuſſirai peut-être à relever le Duc de Pologne, & à mériter le cœur de ſa belle & ſenſible fille.

WALLRICH.

L'entreprise est digne de votre courage, elle est grande & magnanime comme vous.

F. DE REUSS.

Si vous n'êtes pas gendre de l'Empereur, vous pourriez bien devenir le Pere d'un Roi. Comment nommez-vous la jeune Princesse?

WALLRICH.

Helika.

OTTO.

L'Empereur m'a donné une lettre qui doit me procurer un accueil d'ami à la Cour de Pologne, & si je le trouve nécessaire, une partie de ses troupes m'y suivra.

F. DE REUSS.

Sans l'Empereur, vous seriez tout aussi bien accueilli. Ne comptez pas sur sa recommandation. Quand on m'a chanté faux, je ne donnerois pas un pois d'une seconde chanson. Peut-être aussi l'Empereur n'a-t-il pas de lui-même ce ton faux, quelque scélérat à la Cour le *désaccorde*, ou je me trompe.

OTTO.

Non, Philippe de Souabe n'est point vil! Ou le rang changeroit-il ainsi nos cœurs? Oh si elle

dépendoit d'un vain éclat, que notre vertu ſeroit pauvre & chancelante ! (*Il prend un gobelet.*) A la ſanté de l'Empereur Philippe. (*Il boit.*)

WALLRICH.

J'en ſuis, M. le Comte. (*Il boit.*)

F. DE REUSS.

Vive Louis, Duc de Baviere. (*Il boit.*)

OTTO.

Cela n'eſt pas bien, Chevalier, vous auriez dû répondre à notre ſanté. Qu'avez-vous contre l'Empereur ?

F. DE REUSS.

Quand je me ſuis préſenté devant Philippe, à Aix-la-Chapelle, Ambaſſadeur du Duc de Brunſwick, il m'a reçu avec orgueil, & m'a parlé ſans reſpect du noble Brunſwickois, qui ne lui cede ni par la naiſſance, ni par ſon courage. Le Duc de Brunſwick ne m'auroit pas ainſi traité, ſi j'étois venu lui parler de la part de Philippe de Souabe. Un Chevalier Allemand ne ſouffre point d'un Empereur un regard de mépris, car il n'eſt Empereur que parce que *nous voulons* qu'il ſoit notre Empereur. — M. le Comte, je lui pardonnerai quand l'on m'apprendra quelque belle action qu'il aura faite, ou ſi, pour le Duc de Pologne,

ſa lettre vous eſt de quelque utilité, je la compterai pour une bonne action.



SCENE V.

WOLF, LES PRÉCÉDENS.

OTTO.

QUE veux-tu, mon Wolf? viens-tu me preſſer de partir?

WOLF.

Monſeigneur, cette grande lettre que vous m'avez donné à Aix-la-Chapelle, & que je vous ai mis là dans mon ſein, la cire en eſt fondue. Ce n'eſt pas ma faute, c'eſt la chaleur. Je ſuis beaucoup plus dur que la cire, & dans ce voyage, mes vieux os ſe ſont preſque fondus.

OTTO.

Donne. Elle eſt ouverte.

WOLF.

Elle eſt fermée, ſi perſonne ne l'ouvre. J'ai déja eu bien des lettres entre les mains, & ce n'a jamais été le ſceau qui m'a empêché de les lire.

F. de Reuss.

Pourquoi donc?

Wolf.

Je ne ſais pas lire.

Otto.

Moi & Mon Wolf, nous ſommes de grands érudits. Mon Pere fit un jour venir un Moine à Wittelsbach, pour m'apprendre à lire & à écrire. J'étois déja aſſez avancé dans ma lecture, quand ce Moine vint m'apporter un écrit qui commençoit ainſi: *Les vœux de chaſteté, de pauvreté, d'obéiſſance ſont les ſeules vraies clefs du ciel.* Je n'ai plus voulu apprendre à lire; & l'écriture n'alloit pas mieux, mes lettres reſſembloient toujours à des épées ou à des lances.

F. de Reuss.

Ha! ha! Siflez au lionceau tant que vous voudrez, il n'en rugira pas moins.

Otto.

Et mon Pere leur dit: Laiſſez l'enfant tranquille. Son ayeul Otto qui a rendu à notre Baviere ſon ancien luſtre, ne ſavoit ni lire, ni écrire. — (*Il déploie la lettre.*) Chevalier, puiſque vous doutez des bonnes intentions de l'Empereur, liſez-moi cette lettre.

SCENE VI.

L'INTENDANT, LES PRÉCÉDENS.

L'INTENDANT.

M. le Chevalier, un Courier de Bamberg nous apporte la nouvelle que l'Empereur y eſt arrivé avant hier avec toute ſa Cour. Il a ordonné des tournois, & c'eſt aujourd'hui le premier.

WALLRICH

Je vais donc partir promptement. Que je ſaiſiſſe une occaſion ſi favorable de reprendre l'exercice de ma charge de Hérault d'Armes. Portez-vous bien, Chevalier.

F. DE REUSS.

Adieu : recevez encore mes remerciemens.

WALLRICH.

Que le bonheur vous accompagne en Pologne, M. le Comte.

OTTO.

Je vous remercie. Adieu. (*Wallrich ſort.*) Moi, je viens d'Aix-la-Chapelle en droite ligne, & l'on n'y ſavoit pas un mot du départ de l'Empereur pour Bamberg.

F. DE REUSS.

C'eſt quelque idée capricieuſe ! ou peut-être voudroit-il approcher ſes filles de....

OTTO.

Allons, liſez cette lettre, Chevalier.

F. DE REUSS *lit.*

« Philippe, par la grace de Dieu, Empereur » des Romains, donne ſalut au Duc de Pologne. » Nous vous mandons comment le Comte Pa- » latin Bavarois, Otto de Wittelsbach, a prié » très-humblement la Majeſté Impériale de lui » donner des lettres de recommandation pour le » Duc de Pologne ». —

OTTO.

Prié ? a prié ? Eſt-ce écrit là-deſſus ? L'Empereur ne liſoit pas comme cela. Je vous prie de bien faire attention à chaque mot.

F. DE REUSS.

M. le Comte, ſi par haſard ſuivoit autre choſe que l'Empereur ne vous ait pas lu, il faudra m'en croire ſur ma parole de Chevalier.

OTTO.

Continuez.

F. DE REUSS.

« Ledit Comte Palatin Bavarois, Otto de
» Wittelsbach, brave guerrier, s'étant distingué
» avec gloire, dans toutes nos dernieres batailles,
» Sa Majesté Impériale prie le Duc de Pologne,
» de l'accueillir gracieusement, & d'employer à
» son bon plaisir, contre ses ennemis, la bra-
» voure & l'expérience du Comte. »

OTTO.

L'Empereur lisoit autrement.

F. DE REUSS.

Voilà ce qui est écrit.

OTTO.

Continuez.

F. DE REUSS.

« Mais, sous le secret, nous prévenons le Duc
» de Pologne de ne point confier sa puissance au
» Comte, & moins encore de lui accorder
» la main de sa fille, si renommée pour sa
» beauté...... »

OTTO.

Ha! ha! Continuez.

F. DE REUSS.

Ciel! Est-il possible?

OTTO.

Lisez, lisez.

F. DE REUSS.

« Pour sa beauté — que c'est l'unique objet des » vœux du Comte ; — car c'est un caractere » orgueilleux & porté à la révolte.... »

OTTO.

A la révolte? — Allez, allez.

F. DE REUSS.

« Cependant il est bon que, sous un prétexte » faux ou vrai, le Duc ne refuse pas tout-à-fait » le Comte Palatin ; mais qu'il remette à un temps » éloigné de combler ses vœux ; sur-tout qu'il » ne lui fasse rien connoître du contenu de cette » lettre, si toutefois pour lui notre amitié impé- » riale est de quelque prix. Donné en notre » Cour, à Aix-la-Chapelle. » PHILIPPE.

OTTO.

Philippe ! Sois le cri joyeux de l'enfer, quand un ingrat sera condamné. Donnez-moi la lettre. Ah ! si je pouvois écrire en caracteres de feu, ces mots perfides sur le bleu du ciel ; & que la race humaine, d'une malédiction éternelle, flétrisse la

mémoire de l'ingrat. Je veux la garder sous ma cuirasse, que son poison se glisse dans mon cœur, qu'il y allume la vengeance.

F. DE REUSS.

Votre fureur est juste ; jamais homme ne fut traité avec plus d'ignominie. Et un homme, un Prince tel que vous ! Par le ciel ! cela demande vengeance !

OTTO.

Vengeance ? Oh ! une goutte de mon sang embrâseroit une homme du desir de la vengeance. Mais que mille & mille réunis nous répandions sur lui nos fureurs, que ferons-nous plus que de le tuer ? Pour l'honnête homme, il y a dans ce monde des maux plus affreux que la mort ; mais pour le scélérat, ce qu'il y a de plus terrible, c'est la mort, qui n'est rien.

F. DE REUSS.

Vous avez une autre vengeance. Oh si vous connoissiez le Duc de Brunswick !

OTTO.

N'est-ce pas, qu'il n'auroit point agi ainsi envers moi ?

F. DE REUSS.

Oh non, sur mon honneur. Je vous avouerai,

M. le Comte, que je fus étonné de la patience avec laquelle vous avez ſupporté le premier affront de Philippe. Ce Philippe, que ſeroit-il ſans vous? A qui doit-il l'amitié de votre couſin, & les ſecours de la Baviere? N'avez-vous pas combattu pour lui, verſé votre ſang pour lui? La gloire étoit toute votre récompenſe, il oſe encore vous l'envier.

OTTO.

Je vois maintenant cet homme tel qu'il eſt; ce dernier trait l'a peint tout entier. O envieux, langue double, ingrat. — A mon arrivée, quand je lui ai reproché ſa perfide conduite, il auroit fallu voir comme il ſavoit diſſimuler. Il ſembloit que ſon ame bleſſée ſouffroit d'avoir été forcée de ſacrifier mon bonheur au ſalut de l'Empire. — Ciel & terre! Mon ame franche & bonne ainſi traitée! J'ai combattu mon caractere indomptable, j'ai plié mon orgueil & ma fureur pour ſupporter avec patience, ce que je croyois fait ſans fauſſeté, ſans deſſein de nuire, à bonnes intentions. Mais à préſent, tu as dépouillé ta peau de brebis, monſtre, & tu déchires mon cœur & mon honneur!

F. DE REUSS.

Otto, portez ce cœur offenſé au noble Duc

de Brunſwick, portez-lui ce que vous portiez à Philippe; & ſur mon honneur, vous en ſerez mieux accueilli que la fille de Philippe. Ces nœuds ne ſont point encore formés.

OTTO.

Aſſez, Chevalier, aſſez! Et vous auſſi, vieux ami, vous méconnoiſſez Otto? Ce n'eſt pas l'Empire qui m'a offenſé, c'eſt Philippe. Non, je ne veux pas que ce menſonge infernal ſoit une vérité, je n'ai pas beſoin de ſecours étranger pour ma vengeance. Je me ſuffis. — Ami, auriez-vous une armure de tournois bonne pour moi?

F. DE REUSS.

Qu'en voulez-vous faire?

OTTO.

Je veux aller à Bamberg, & là, je veux rouler de mon cœur cette abominable injuſtice ſur le cœur de l'ingrat. De grace, donnez-moi une armure, que l'on ne puiſſe tout-à-coup me connoître, & auſſi une autre armure pour mon Ecuyer.

F. DE REUSS.

Dans mon magaſin d'armes, vous choiſirez. Je voudrois vous accompagner, ma vieille tête ne vous ſeroit peut-être pas inutile; mais ma femme ſi malade.....

OTTO.

Prenez ſoin de votre femme & de mon *vieux* ami. Dieu vous garde tous deux.

F. DE REUSS.

Prenez garde, M. le Comte, un coup précipité pourroit vous nuire plus qu'à Philippe.

OTTO.

Raſſurez-vous. Ce qui doit arriver, Dieu l'a déja prévu. Je pars pour Bamberg, où je veux rompre une lance, & interroger Philippe. Peut-être même eſt-il innocent; il ſeroit poſſible qu'un lâche eût ſuppoſé cette lettre. —Combien y a-t-il d'ici à Bamberg?

F. DE REUSS.

Quatre mille.

OTTO.

Bon. Il n'eſt pas tard. En changeant d'habit, que je n'oublie pas ma lettre. (*Il la prend ſur ſon ſein.*) Comme il y brûle! Mort & damnation. Payer ainſi le ſang & l'amitié! Moi, porté à la révolte, avec ce cœur Bavarois? Je défie le ciel de me convaincre d'une ſeule action vile. Si j'en étois coupable, je me dirois moi-même, au monde entier, un germe adultere,

qui n'est point sorti de Luitpold, mais d'embrassemens impurs de ma mere avec quelque baladin *étranger*, entré par un crime dans la race des Wittelsbach. — Venez, donnez-moi une armure.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

A Bamberg, dans l'ancien Bourg.

SCENE PREMIERE.

(*L'Empereur arrive avec sa suite & tous ses Gardes, & s'assied sur un fauteuil, sous un dais magnifique. Kallheim & les Grands de sa Cour sont debout à ses côtés.*)

WALDBOURG, PHILIPPE.

(*Le Truchsess de Waldbourg s'avance vers l'Empereur.*)

WALDBOURG.

LES Ambassadeurs du Roi de Bohême attendent la réponse de Votre Majesté.

PHILIPPE.

Qu'on les introduise. (*Le Truchsess ouvre les portes, & présente à Philippe les deux Ambassadeurs.*) J'aurois été flatté de recevoir à ma Cour le

Roi Ottokar, votre maître; mais les affaires multipliées de ſon Royaume ne lui permettant pas de s'en éloigner, je me réſerve pour une autre fois la joie de pouvoir le ſerrer dans mes bras comme un fils chéri. Ma fille Cunégonde eſt prête à partir avec vous; cependant, je vous retiens encore à ma Cour, ces trois jours que j'ai deſtinés à des fêtes d'honneur, à des joûtes de Chevaliers. Quant à l'autre point eſſentiel de votre commiſſion, la douleur du Roi Ottokar pour la mort de ſon couſin, le Comte de Wenzel, me touche; cependant je ne puis lui donner la ſatisfaction qu'il me demande; car la Ducheſſe de Baviere elle-même, auſſi ſon alliée, m'écrit que le Comte de Wenzel, déguiſé avec ſes gens, ont attaqué le Comte de Wittelsbach ſur le grand chemin. Ils l'ont tous avoué. Je vous en reparlerai plus au long; le Roi Ottokar n'aura point à ſe plaindre de ma conduite. Vous pouvez maintenant faire votre Cour à la Future de votre maître. Truchſeſſ Waldbourg, qu'on les annonce chez ma fille Cunégonde.

(*Ils ſortent.*)



SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, H. D'ANDECHS ET ECKBERT.

H. D'ANDECHS.

SEIGNEUR, nous vous ſouhaitons bonheur & bénédiction dans ce pays.

ECKBERT.

Notre couſin le Duc vous félicite auſſi pour votre arrivée.

PHILIPPE.

Je l'en remercie, & je vous remercie. Soyez les bien venus, Comtes de Wittelsbach. (*A Henry.*) Eh bien, Comte, j'eſpere que vous ne craignez pas de rompre une lance à notre tournois. (*Il ſe leve.*) Quand les Juges ſeront dans les lices; on donnera le ſignal, je ne tarderai pas à y paroître. — Toi, reſte, Kallheim.



SCENE III.

PHILIPPE, ET DE KALLHEIM.

PHILIPPE.

CROIS-tu que les Comtes de Wittelsbach ne ſoient ici venus que par bienſéance, ſans autres intentions ?

H. DE KALLHEIM.

Je ne vois aucun autre motif. Pour Eckbert, c'eſt ſon devoir qui l'amene.

PHILIPPE.

Tant mieux, ſi tu dis vrai. — J'avoue que jamais je ne fus plus troublé, plus inquiet, tout me fait peine, les choſes ne vont pas au gré de mes deſirs. Pourquoi leur Ottokar ne vient-il pas en perſonne me remercier de la dignité royale? Et ce Duc de Brunſwick, dont on n'entend plus parler. J'ai tranſporté ma Cour ici, pour m'approcher d'eux; mais leur conduite froide me fait craindre que leurs cœurs ne ſont pas ſinceres, & que cette union n'eſt qu'un arrangement politique.

H. DE KALLHEIM.

Seigneur, il eſt inutile de chercher les ſecrets

ressorts qui les font agir. Être ami, veut dire pour les Grands, ne pas se nuire. Il n'est jamais question de bienveillance intérieure. La politique qui leur a conseillé de rechercher votre amitié, leur conseille aussi de se la conserver.

PHILIPPE.

Oui, tant que mes armes seront heureuses. Si quelque appui de mon autorité venoit à manquer, peut-être seroient-ils les premiers à précipiter sa ruine — & déja lui manque....

H. DE KALLHEIM.

Et quoi donc, Seigneur?

PHILIPPE.

Le Comte étoit un bon appui! Il me semble que depuis qu'il ne la soutient plus, tout s'écroule.

H. DE KALLHEIM.

Votre Majesté se livre trop à cette pensée qui l'attriste.

PHILIPPE.

Kallheim, rends-moi la lettre, & prends la meilleure Comté que je puisse te donner. — Otto, pendant le jour & même encore la nuit, est ma seule pensée. Vois-je un glaive, une armure, quelque chose d'un guerrier, je pense à Otto.

— Mais, dis-moi donc ce qu'il m'a fait, puiſque je le traite ſi cruellement? Exile-t-on un homme pour rien? — Je me rappelle tout, excepté ſon crime.

H. DE KALLHEIM.

Et moi, je ne vois pas quelle eſt ſa punition. Seroit-ce de l'avoir envoyé en Pologne pour acquérir de la gloire? S'il ne s'y plaît pas, qu'il revienne. Une entrepriſe malheureuſe humilie l'orgueil. Il ne mépriſera plus une autre récompenſe. — Le tournois, Seigneur, eſt commencé.

PHILIPPE.

Que veux-tu que j'y faſſe? Cela ne m'amuſe point, laiſſe-moi.



SCENE IV.

LES PRÉCEDENS, TRUCHSESS WALDBOURG.

WALDBOURG.

SEIGNEUR, un Inconnu s'eſt avancé devant les barrieres, il a demandé aux Juges épée & lance. Les Héraults d'armes lui ont demandé ſon nom

& ses armes; mais il a voulu rester inconnu; il n'a levé sa visiere qu'au Hérault d'armes Wallrich, qui, sur son honneur & sa vie, a assuré les Juges que le Chevalier étoit d'une illustre origine. Alors on lui a ouvert les barrieres, & on lui a donné les armes du tournois. Il a fait deux fois le tour de la lice, saluant les Juges, & il a touché de sa lance vos armes.

PHILIPPE.

Mes armes? N'est-ce point trop d'orgueil? Est-ce un défi?

H. DE KALLHEIM.

Non, Seigneur, ayant ordonné ce tournois pour un simple amusement, ce n'est qu'un défi à tous les autres Chevaliers, contre lesquels l'Inconnu veut se mesurer.

WALDBOURG.

Voilà comme tout le monde l'explique. Votre Majesté approuve donc la conduite des Juges?

PHILIPPE.

Oui. Je suis fâché seulement de n'y pouvoir pas être présent; vraiment je ne me porte pas très-bien, & je ne veux point m'exposer au grand air. Allez, Truchsess, & quand le tournois sera fini, in-

vitez à souper les Chevaliers & les Nobles. Faites-les entrer dans cette salle : on y distribuera les Prix. (*Le Truchsess sort.*)

H. DE KALLHEIM *à part.*

Encore une idée nouvelle !

PHILIPPE.

Un défi à tous les Chevaliers ! c'est trop. Si le Comte Palatin étoit ici, il rabattroit un peu tant de fierté.

H. DE KALLHEIM.

Permettez-moi de me mesurer avec lui.

PHILIPPE.

Non, mon Kallheim, demeure. Aujourd'hui mon humeur sombre nous donne assez à faire à tous les deux. Je m'étois promis, dans ma pensée, un bel avenir, quand un jour mes filles seroient mariées, & mes ennemis confondus. L'un & l'autre est arrivé à la fois, & je suis encore plus triste. Je n'ai plus rien à espérer, & cela ne vaut rien pour l'homme ; car l'espérance est pour notre vie, ce qu'est une béquille pour le boîteux. — Kallheim, cherche à t'emparer de la confiance de l'Envoyé de Bohême, peut-être tu réussiras à pénétrer les vrais sentimens d'Ottokar. Son alliance avec le Duc de Baviere n'est point indifférente.

H. DE KALLHEIM.

Louis l'a entraîné dans votre parti.

PHILIPPE.

C'eſt à ſon épouſe que je le dois; mais ſi l'on conſidere les forces du Duc de Baviere, on ne trouve aucun Prince Allemand à lui comparer. Autrefois les invaſions des Bohêmes empêchoient ſes forces d'augmenter, & maintenant il n'a plus d'ennemis. Si Otto — avoit penſé à la vengeance —

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, CUNÉGONDE, BÉATRIX,

LES DEUX SŒURS *avec inquiétude.*

MON Pere!

PHILIPPE.

Que voulez-vous? Pourquoi cet empreſſement? Qu'eſt-ce?

CUNÉGONDE.

Vous ne vous portez pas bien? Le Truchſeſſ Waldbourg a dit qu'une indiſpoſition ſubite venoit de vous prendre.

PHILIPPE.

C'eſt une folie ſubite qui a pris le Truchſeſſ. Je ne ſuis point malade. Aurois-je par hazard l'air malade ?

CUNÉGONDE.

Au nom de Dieu, mon Pere ne nous cachez rien ; nous ſommes vos enfans. Votre teint & vos regards n'annoncent pas la meilleure ſanté.

PHILIPPE.

Soyez ſans crainte ; en dépit de mon regard, je ſuis bien portant : ſeulement un peu.... Eh bien, mes enfans, parlez moi donc du tournois ; toi, Béatrix, raconte-moi ce que tu as vu.

BÉATRIX.

O mon Pere, ſi vous y aviez été ! jamais je n'ai rien vu de ſemblable.

PHILIPPE.

Quoi ?

BÉATRIX.

Un Inconnu qui ſe bat contre tous les Chevaliers. Il briſe une lance comme je caſſerois une branche de giroflée ; ſes coups d'épée ſont des éclairs. Tous les Chevaliers, à la vérité, le preſſent avec courage ; mais à les comparer avec lui, c'eſt

c'eſt jeu d'enfant. Je ne ſais pas même ſi le Comte Otto lui tiendroit tête.

CUNÉGONDE.

Oui, ma ſœur, l'Etranger a beaucoup de reſſemblance avec le Comte Otto. C'eſt ainſi qu'il ſaiſit ſa lance, voilà comme il plonge ſon épée : juſqu'à ſa taille, qui reſſemble beaucoup à la ſienne.

PHILIPPE.

Je voudrois le connoître.

CUNÉGONDE.

Les Juges ſeront obligés de lui adjuger le premier prix ; & comme c'eſt moi qui le lui préſenterai, je le prierai de me dire ſon nom. Le permettez-vous ?

PHILIPPE.

Oui. — Il me ſemble les entendre venir. Peut-il être déja fini ?

BÉATRIX.

Oh certes. L'étranger a bien-tôt terminé un tournois ! (*Cunégonde, Béatrix & Kallheim ſe placent près de Philippe.*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE TROUCHSESS WALDBOURG.

WALDBOURG.

SEIGNEUR, les voici. (*Il se place à côté de Kallheim. Le Hérault d'armes de l'Empire entre, suivi de quatre Juges; les prix, un glaive d'or, un casque, un éperon d'or, une cuirasse & une ceinture sont portés sur des coussins. Les autres Juges viennent à la file; après eux les Ecuyers servans; ensuite les Chevaliers & les étrangers, & au milieu d'eux Otto. La porte du palais reste ouverte, pour que la Cour & le peuple puissent voir. Des gardes à toutes les portes.*)

LE HÉRAULT D'ARMES *de l'Empire s'approche de l'Empereur.*

Seigneur, le tournois que vous avez ordonné pour l'amusement & l'exercice des noblès Chevaliers, est fini. On y a observé toutes les loix de la Chevalerie.

PHILIPPE.

Chers Chevaliers, & vous, Nobles, je

vous remercie d'avoir orné ma Cour de votre valeur, & je vous engage à toujours entretenir ces exercices, pour la gloire des Chevaliers & l'honneur de la nation. Hérault d'armes, appellez au prix.

(*L'Empereur s'assied. Deux Juges s'approchent de Cunégonde. L'un, tenant en main le casque d'or, se met à sa droite, celui qui porte l'épée d'or se met à sa gauche. Les deux autres se tiennent près de Béatrix. On donne trois fanfares de trompettes & de tymbales.*)

LE HÉRAULT D'ARMES.

Le premier prix de la lance, au brave Chevalier inconnu qui porte une armure d'argent. (*Otto de Wittelsbach s'avance; Cunégonde prend sur le coussin le casque d'or, & le lui présente.*)

OTTO.

Princesse, je vous remercie. (*A la voix d'Otto, l'Empereur se trouble.*)

LE HÉRAULT D'ARMES.

Et aussi le premier prix de l'épée.

CUNÉGONDE.

Noble Chevalier! si vous n'avez point engagé votre parole de rester inconnu, oserois-je vous

prier de m'apprendre à qui je présente le premier prix de l'épée?

H. DE KALLHEIM *qui s'avance.*

C'est aussi l'Empereur qui vous en prie.

OTTO.

Mon visage est aux ordres de l'Empereur. (*Otto leve la visiere de son casque, & lance sur Philippe un regard furieux.*)

TOUS.

Otto! Otto!

OTTO.

Suis-je vraiment le Comte Otto de Wittelsbach? (*Philippe pâlit, cherche à se remettre, mais en vain. Un frémissement le saisit. Cunégonde & Béatrix qui s'en apperçoivent, accourent, & le soutiennent.*)

CUNÉGONDE.

Mon Pere!

BÉATRIX.

Hélas, vous êtes bien malade.

PHILIPPE.

Laissez-moi. (*Il se leve brusquement, & sort. Ses filles l'accompagnent. Kallheim & Waldbourg crient: Place, place! & le suivent. Les courtisans & le peuple sont étonnés, & le suivent des yeux.*)

OTTO *à part.*

Ho! va t'en, va, monſtre couronné. Quand avec toute ta majeſté tu pourrois te cacher — dans une noiſette — je ſaurois encore t'y trouver.

LE HÉRAULT D'ARMES.

Que penſez-vous, M. le Comte, de cet accès étrange?

OTTO.

Son cœur eſt malade, ou une guêpe l'aura piqué. — Il n'y a plus rien à faire aujourd'hui. Dites-le aux Chevaliers. (*Le Hérault d'armes s'entretient avec les Chevaliers qui ſe retirent, & tous ſortent par bande, chacun de ſon côté.*)

OTTO *à part.*

L'homme n'eſt point méchant par ſa nature; car Philippe, au reproche d'une action infâme n'auroit point pâli. Sa conſcience a trahi ſes remords. Si un regard a pu troubler ſes eſprits & ſes ſens, que ne fera pas une parole terrible prononcée dans tout le reſſentiment d'un cruel affront? Ce que tu as écrit, Philippe, je veux qu'il ſoit véritable. Je veux remplir ton ame de révolte & de diſcorde. Je veux fouetter l'ingrat du glaive flamboyant de la vérité, ſoulever ſon cœur contre tant d'injuſtice, & contre toi-même te mettre en fureur. (*Otto eſt reſté ſeul.*)

SCENE VII.

OTTO, & HENRY D'ANDECHS *qui arrive à la hâte.*

H. D'ANDECHS *tirant une lettre de sa poche.*

AH mon frere, mon cher Otto, c'est une action infâme.

OTTO.

Oui, infâme! infâme! Donne. (*Il prend la lettre.*) C'est un vrai Talisman qui met tout mon être en fureur. Et je m'arrête ici? Adieu mon frere.

SCENE VIII.

ECKBERT, LES PRÉCÉDENS.

ECKBERT.

OTTO, sois le bien venu! Qu'est-ce? Tu es hors de toi. Ta voix que je viens d'entendre, m'a paru bien altérée.

OTTO.

Une autre fois. Laisse-moi.

ECKBERT.

Non, je t'en conjure, par le ciel. Wolf m'a dit qu'on t'avoit cruellement offensé. Mais qui? A qui en as-tu?

OTTO.

A Philippe de Souabe.

ECKBERT.

A l'Empereur?

OTTO.

A Philippe de Souabe.

ECKBERT.

Parle. A l'Empereur? Mon frere! à l'Empereur?

OTTO.

Prie Dieu pour l'Empereur! & moi j'irai parler à Philippe de Souabe.

ECKBERT.

Reste, au nom de Dieu. Le faut-il, je vais armer mon bras. Je ne suis point encore Prêtre, l'étole sainte ne l'a point encore énervé. D'une *crosse* on fait aisément une lance.

OTTO.

Ce seroit dommage, car tu as l'esprit prophétique.

Te rappelles-tu le jour où je vous fis mes adieux à Braunaw; *de grands événemens t'attendent*, me disois tu. Ce ne sont point de grands, mais d'affreux événemens qui sont arrivés.

ECKBERT.

Qui sont-ils?

OTTO.

Je suis trompé, ignominieusement trompé. —

H. D'ANDECHS.

Par son ami, auquel il a donné sang & fortune, — par Philippe!

OTTO.

L'ignominie est ma récompense.

ECKBERT.

L'ignominie?

OTTO.

Oui, ignominie!

H. D'ANDECHS.

Mépris!

OTTO.

Lis, mon frere, (*il lui donne la lettre*) ma confiante simplicité lui a rendu la fourberie facile. Insensé, je me fiois à un homme qui manquoit à sa parole. Comme un enfant, je m'étois contenté

de cette lettre perfide. Comment aurois-je pu ſoupçonner de fauſſeté, cet homme pour qui mon amitié ſincere a tant fait, & vouloit faire encore davantage? Mes eſpérances, mes droits, puiſqu'il m'avoit promis ſa fille, je les lui rendois; mon plus ardent deſir étoit ſon bonheur.

ECKBERT, *après avoir lu.*

O mon frere, c'eſt inoui.

OTTO.

Cela ne demande-t-il pas vengeance?

H. D'ANDECHS.

Du ſang!

OTTO *étonné.*

Du ſang!

ECKBERT.

Que Dieu calme ta fureur, mon frere. Tu as prononcé un mot terrible. Songe que c'eſt l'Empereur, la tête ſacrée du ſaint Empire.

OTTO.

L'Empereur! Voudrois-tu me rappeller mon devoir? L'Allemagne entiere n'eſt-elle pas témoin de mon incorruptible fidélité, de mon zèle ardent à protéger la dignité impériale? Tromper ſon ami par un trait auſſi noir, eſt-ce

agir en Empereur?—Adieu,—je veux laisser parler mon cœur bavarois offensé, je veux mettre sous ses yeux son affreuse conduite dans toute son infamie.

H. d'Andechs.

Il s'embarrassera bien de tes reproches.

Otto.

Je porterai donc ma plainte devant les Princes assemblés de l'Empire. Ma voix dans l'Empire à quelque poids. L'Allemagne ne permettra pas qu'un perfide, si noir, si lâche, profâne sa couronne.

H. d'Andechs.

Vaine espérance ; la Justice est une fille vénale.

Otto.

Eh bien, alors le meilleur me reste : la probité des Bavarois. Je sais qu'ils m'aiment, je suis un Wittelsbach. Ils me payeront avec usure les lances que j'ai brisées, le sang que j'ai répandu pour eux. A la pointe de leurs lances, ils ont enlevé de la tête du Duc de Brunswick, la couronne impériale, & l'ont mise sur le front du perfide Philippe. Si maintenant ils tournoient ces lances contre l'ingrat! — Philippe, tu as ébranlé les fondemens de ton trône, tu l'as suspendu en l'air à un cheveu. Philippe, Insensé Philippe,

arrache-toi la barbe, fais en un lien moins fragile, Infenfé! Infenfé! (*Ils fortent.*)

SCENE IX.

L'APPARTEMENT DE L'EMPEREUR.

PHILIPPE, H. DE KALLHEIM.

PHILIPPE *fur un lit de repos.*

JE fuis bien aife que le Médecin ait trouvé la faignée néceffaire, on ne doutera plus maintenant qu'une indifpofition fubite m'ait empêché de refter davantage.

H. DE KALLHEIM.

Une frayeur imprévue rend toujours la faignée indifpenfable.

PHILIPPE.

Crois-tu qu'on ait remarqué que fon regard m'ait effrayé?

H. DE KALLHEIM.

On vous a vu pâlir & trembler, comme fi tout-à-coup un monftre horrible fe fût élancé fur vous. Votre frayeur chatouille fon orgueil plus

qu'une bataille gagnée. D'un regard, j'ai fait évanouir l'Empereur! Voilà ce qu'il penſe & ce qu'il dit à haute voix.

PHILIPPE.

Malédiction! Je veux ſuivre tes conſeils, Kallheim. A tant d'orgueil que mon indulgence enfle de plus en plus, j'oppoſerai l'autorité Impériale. Va le trouver, pénétre la cauſe de ſon retour; mais prends garde, & ne lui parle qu'avec prudence. Dis au Trouchſeſſ Waldbourg de venir. (*Kallheim ſort.*) Kallheim a raiſon. Je ne veux plus ſouffrir l'inſolence avec douceur, & l'orgueil avec indulgence; ſa témérité ne feroit qu'augmenter chaque jour; ma dignité Impériale ne ſeroit plus qu'un jeu.



SCENE X.

LE TROUCHSESS, PHILIPPE.

PHILIPPE.

Trouchsess, nous allons continuer notre jeu. (*Ils s'aſſeyent à l'Echiquier.*) J'ai beau jeu. Prenez garde à vous, Trouchſeſſ.

LE TROUCHSESS.

Ce coup me tire d'embarras. — Comme cela!

PHILIPPE.

Ah, le rusé! — Que dit-on du Comte & de son idée plaisante?

LE TROUCHSESS.

Toutes sortes de choses.

PHILIPPE.

L'on dit....

LE TROUCHSESS.

Qu'il est brouillé avec Votre Majesté.

PHILIPPE.

Et la raison?

LE TROUCHSESS.

On l'ignore. — Sire, prenez garde à votre jeu.

PHILIPPE.

Comment, en cinq coups tant d'avantage sur moi? — Quel bruit à cette porte?

LE TROUCHSESS *ouvre la porte, & le Comte s'y présente.*

C'est le Comte qui joue avec les hallebardes des Gardes-du-Corps.

⁂

SCENE XI.

OTTO, LES PRÉCÉDENS.

OTTO.

CROYEZ-vous qu'il vaudroit mieux laiſſer jouer les hallebardes avec mes entrailles ?

PHILIPPE.

Allons, Trouchſeſſ, jouez, allons. (*Il eſt troublé.*)

LE TROUCHSESS.

J'ai gagné à préſent. Votre dernier coup. —

OTTO *s'approche de l'Echiquier.*

Oui, c'eſt juſte. Le Trouchſeſſ met ſon Roi-là, & l'Empereur eſt échec & mat. (*Il fait le coup, & brouille le jeu.*)

PHILIPPE.

Que faites-vous donc ?

OTTO.

Vous êtes échec & mat !

PHILIPPE.

Non, il y avoit encore un moyen.

OTTO.

Aucun. A moins que vous n'euſſiez jetté le Trouchſeſs & l'Echiquier par la fenêtre; alors vous auriez gagné en Empereur.

PHILIPPE.

Vous parlez comme un enfant, M. le Comte.

OTTO.

Vous êtes échec & mat de corps & d'ame.

PHILIPPE.

Qui vous a fait appeller? Que voulez-vous?

OTTO.

Comment vous trouvez-vous après la ſaignée? Où eſt votre ſang? Je m'en vais tout de ſuite voir ce que vous avez.

PHILIPPE.

J'ai déja vu mon Médecin.

OTTO.

C'eſt un imbécille. Il falloit qu'un Médecin de l'ame ſaignât votre conſcience.

PHILIPPE.

Comte, penſez à ce que vous dites.

OTTO.

J'ai deux mots à vous dire en ſecret.

PHILIPPE.

Reſtez, Trouchſeſſ; entre le Comte & moi, je n'ai rien de ſecret. Ce qu'il veut dire, qu'il le diſe en ta préſence, & qu'il n'oublie pas que c'eſt à moi qu'il parle.

OTTO.

Et *moi*, me connoiſſez-vous encore?—Ho ! La Majeſté a depuis long-temps oublié le Wittelsbach. Je ſuis auſſi étranger, & tout m'eſt auſſi étranger que ſi j'étois Polonois.

PHILIPPE.

Pourquoi ne continuez-vous pas votre voyage?

OTTO.

Je n'irai point en Pologne; ce climat froid ne convient pas à mon ſang chaud. Où je ſuis venu au monde, je veux vieillir.

PHILIPPE.

Rendez-moi donc ma lettre.

OTTO.

Ha ! votre lettre ! Oh laiſſez-moi la précieuſe lettre, je vous en prie. Je veux élever un temple en Baviere : elle y reſtera conſacrée à Dieu ſur l'autel, comme une relique ſainte. Laiſſez-la moi.

PHILIPPE.

PHILIPPE.

Donnez-là. Je la veux.

OTTO.

Vous la voulez? Tenez, tenez. (*Il la lui montre ouverte.*)

PHILIPPE.

Qui a briſé le ſceau? C'eſt perfidie, trahiſon!

OTTO.

C'eſt Dieu qui l'a briſé. C'eſt Dieu!

PHILIPPE.

Viſionnaire, donnez, vous dis-je. Votre inconſéquence ne ſe conçoit pas.

OTTO.

O Patience, ſainte Patience! Veille ſur mon cœur, de peur que la fureur ne le déchire.

PHILIPPE.

Comte, ne vous oubliez pas.

OTTO.

Que je ſerois heureux de pouvoir oublier qui je ſuis!

PHILIPPE.

Donnez-moi ma lettre.

OTTO.

Non, non ! Comment ? vouloir me reprendre le prix de mon sang ? Qui êtes vous ? Vous vous dites un homme. Je suis un homme ! La justice doit nous péser dans sa balance. — Philippe. — Qui voulez-vous qui vous parle ? Le Prince offensé, ou l'ami trompé ? — Pas un mot du passé. Il vaudroit mieux ne point faire d'action noble que de vanter ses actions. Duc parjure ! Je n'exige aucune reconnoissance de vous, jamais je n'exigeai de reconnoissance ; mais la honte, je ne la souffre pas sur moi. Prouvez une révolte, une querelle excitée par Otto, prouvez une trahison, un crime contre l'Empire ou contre vous, prouvez ! — Prouvez donc. — Eh bien, écrivez au bas de cette lettre : *J'ai menti.*

PHILIPPE.

Téméraire, c'est ainsi que tu parles à ton Empereur.

OTTO.

Malédiction sur tout Allemand qui ne respecte pas son Empereur ! Mais pensez-vous ne porter l'épée du grand Charles que pour blesser l'honneur sacré des Princes ? Croyez-vous que la couronne couvre l'infamie ? — Philippe, écrivez, écrivez ! révoquez ce mensonge. Cela vaudra

mieux que de me forcer à vous accuser devant l'Empire d'une action aussi honteuse.

PHILIPPE.

Tais-toi. Insensé, je veux convoquer des Juges pour prononcer sur l'assassin de Wenzel, sur le coupable du crime de lèze-Majesté. Pour le dernier mot de ma grace : *Fuis!* Essaye à présent ma colere, dégénéré de ta race. (*Il entre avec le Trouchsess dans un autre appartement.*)

OTTO *se frappe la poitrine avec fureur.*

Duc Philippe! (*L'épée à la main, il se précipite dans la porte encore entr'ouverte.*)

SCENE XII.

H. D'ANDECHS, *ensuite* OTTO, H. DE KALLHEIM, LE TROUCHSESS, CUNÉGONDE, BEATRIX.

H. D'ANDECHS *entrant.*

MON frere! Où est-il? Sa voix m'a fait frémir. (*S'approchant de l'appartement où Philippe s'est*

retiré.) Grand Dieu, on l'aſſaſſine! (*Otto ſort pâle, tremblant, l'œil égaré, ſon épée à la main, dégoûtante de ſang.*) Mon frere! mon frere!

OTTO.

J'ai tué — — l'Empereur. (*Il montre ſon épée ſanglante.*)

H. D'ANDECHS.

Oh, oh! fuis, fuis, fuis! (*Il l'entraîne.*)

LE TROUCHSESS *dans l'intérieur.*

Au ſecours! au ſecours! au meurtre! (*Les Gardes-du-Corps ſe précipitent, la porte de l'antichambre reſte ouverte.*)

H. DE KALLHEIM *entre à la hâte.*

Courez après lui! Courez! courez!

LE TROUCHSESS.

Un Médecin! Du ſecours! du ſecours!

H. DE KALLHEIM *à part.*

Que je ſois le premier qui envoye un Courier au Duc de Brunſwick. — (*Haut.*) Pourſuivez l'aſſaſſin! Hâtez-vous, courez, précipitez-vous ſur ſes pas.

(*Il ſort.*)

CUNÉGONDE & BÉATRIX *arrivent effrayées, & s'écrient :*

Oh Dieu ! Dieu ! Mon Pere ! (*Les cris augmentent ; on se foule pour entrer dans la chambre de l'Empereur.*)

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

A WITTELSBACH.

SCENE PREMIERE.

OTTO *seul.*

DONNE-moi la paix, Wittelsbach, la paix du cœur; mais tu n'en as plus pour moi, pauvre Wittelsbach! Tombe, tombe! Il ne reste plus rien de ton antique splendeur. Cache tes murs sous la terre! —

SCENE II.

HENRY D'ANDECHS, OTTO.

Henry d'Andechs se précipite dans les bras de son frere.

H. D'ANDECHS.

O mon frere, mon pauvre frere!

OTTO.

Qu'est-ce? Mon frere!

H. D'ANDECHS *toujours dans ses bras.*

Infortuné! Banni! Proscrit!

OTTO.

Ho!

H. D'ANDECHS.

Oh mon Dieu! Proscrit?

OTTO.

Parle, mon frere. Quelle sentence?

H. D'ANDECHS.

Affreuse!

OTTO.

Le ban est prononcé contre moi?

H. D'ANDECHS.

Avec la derniere rigueur.

OTTO, *après quelques momens d'un profond silence & d'une voix calme:*

Je ne croyois pas être né pour cela! — C'est donc ainsi que l'on a prononcé contre moi? — Contre moi? — Pour avoir, disent-ils....

H. D'ANDECHS.

Assassiné l'Empereur.

OTTO.

Oui, leur jugement est juste. Il est vrai qu'à

leurs yeux, j'ai aſſaſſiné l'Empereur ; mais devant Dieu, je n'ai point aſſaſſiné l'Empereur. Tu le ſais, mon Dieu, je n'ai vu dans Philippe qu'un lâche qui m'avoit trahi ; bleſſé par un cruel affront, j'ai ſenti qu'entre deux hommes, le glaive devoit juger leurs droits : ma colere me l'avoit perſuadé.

H. D'ANDECHS.

Et à préſent ?

OTTO.

Otto eſt tombé dans la pouſſiere comme une lance briſée. Qu'il y reſte. Il s'y eſt jetté lui-même. Qu'il y reſte !

H. D'ANDECHS.

C'eſt ainſi que parle Otto de Wittelsbach ?

OTTO.

C'eſt ainſi qu'il parle. Faut-il pleurer, gémir ? Non, je veux être homme, & toujours.

H. D'ANDECHS.

L'homme ne ſouffre pas l'injuſtice.

OTTO.

Les Princes m'ont jugé d'après les Loix, & les Loix jugent l'action, & les ſuites & l'exemple. J'ai combattu pour affermir ces Loix qui me condamnent.

H. d'Andechs.

Je t'admire, mon frere, de te consoler à cette idée; mais moi, qui peut me consoler? Quel crime ai-je commis? Quel crime Eckbert a-t-il commis? Qu'avons-nous fait pour être condamnés?

Otto.

Vous? Vous?

H. d'Andechs.

Condamnés complices de ton crime.

Otto.

Vous mes freres! Vous?

H. d'Andechs.

Un ban, ban terrible contre les trois freres de Wittelsbach!

Otto.

Vous?

H. d'Andechs.

Oui! Voilà comme je fus étonné, lorsque sous un habit de Pélerin, caché parmi le peuple à Francfort, dans la salle des Juges, j'entendis le Hérault d'armes proclamer trois fois mon nom, & prononcer contre moi le ban de l'Empire. Frappé du ban prononcé contre toi, tous mes nerfs ébranlés frémissoient encore: *Assassinat, haute trahison!*

quand ma condamnation vint comme un coup de foudre inattendu, & ensuite celle du pieux Eckbert.—Oh c'est là que mon cœur s'est gonflé: mes bras engourdis repoussoient mes voisins; ma respiration étouffée devint rugissement; ma fureur ébranloit la foule qui se pressoit pour nous entendre juger. (*Otto respire avec peine, & roule ses regards sur son frere.*) Ah mon frere, si tu avois été là!

OTTO.

J'y suis! — Vous condamnés? Vous, mes freres? Henry? Eckbert? Pas une goutte du sang de Philippe n'a jailli sur vous, & vous êtes condamnés? Où est votre crime? — Ah Juges! Otto le Proscrit, vous citera tous, à une justice de sang. Vous avez roulé sur moi le sort de mes freres, je veux le porter. Otto ne tombera pas à présent qu'il est chargé du salut de ses freres. Qu'il coule donc le sang de l'amitié fraternelle, je prends sur moi le crime; dans leurs murs en cendres, je prépare à ces Juges un monument digne d'eux. — Et Louis, qu'a-t-il fait à ce jugement?

H. D'ANDECHS.

Il a beaucoup parlé pour ta défense, & voyant que malgré ses discours, on te condamnait, il a donné sa voix.

OTTO.

Et pour votre ſentence ?

H. D'ANDECHS.

Il n'a rien dit, & s'en eſt allé, parce que notre crime ne lui paroiſſoit pas aſſez prouvé.

OTTO.

Où eſt Eckbert ?

H. D'ANDECHS.

Je n'ai rien vu, rien appris de lui depuis que nous nous ſommes enfuis de Bamberg. Je crois qu'il eſt paſſé dans la Hongrie chez notre ſœur. Le Malheureux a tout perdu, ſa fortune & ſes eſpérances.

OTTO.

Et que te reſte-t-il à *toi ?* Henry ! — Oh ce qui bleſſe juſqu'au fond du cœur, Otto qui eſt tombé, c'eſt que par lui ſes freres ſoient malheureux. Ils m'accuſent d'avoir aſſaſſiné l'Empereur ; mais ma conſcience m'appelle Fratricide ! Crime péſant ! Je ne veux point en être chargé, je pourrai encore l'effacer, je l'eſpere! Vous tombez par un meurtre, ſur mille mourans je vous éleve. Allons mon frere, aſſemble tes amis, & qu'ils viennent, c'eſt moi qui ferai cette guerre.

Pour toi, ſois tranquille. On vous rétablira dans vos droits, & qu'enſuite, ſi l'on veut, on prononce un ſecond ban contre moi.



SCENE III.

WOLF, LES PRÉCÉDENS.

WOLF.

UNE troupe d'hommes courageux & bien armés, vient d'arriver dans votre Château avec des cris de joie.

OTTO.

Quelle eſpece d'hommes? Peut-être une vile canaille qui ne cherche que le pillage?

WOLF.

Il n'y en a pas un parmi eux qui n'ait au moins une fois combattu près de vous. Ils ont appris votre malheur, & maiſon & Cour, ils ont tout quitté, pour vous offrir leur force & leur courage. Ils veulent, avec du ſang, effacer votre ban. Voilà ce, qu'au nom de tous, m'a dit Conrade d'Aicha.

OTTO.

Conrade? — Ho, Wolf, ouvre cave & cuiſine, donne leur tout ce que nous avons.

WOLF.

Une troupe de fantassins est aussi en marche contre vous. Kallheim est à leur tête.

OTTO.

Qu'ils viennent ! Ils sentiront que le glaive du Proscrit frappe droit au cœur. Va, Wolf, régale bien mes convives, & ne t'embarrasse pas du lendemain. (*Wolf sort.*)

H. D'ANDECHS.

Mon frere, pense plutôt à préparer une bonne défense. La troupe de Kallheim n'est pas loin.

OTTO.

Tant mieux. Je veux que l'odeur de la bonne chere que feront mes Bavarois, les attire de si près, que de nos murs nous puissions les tuer avec nos lances.

H. D'ANDECHS.

Ta troupe est petite, mon frere.

OTTO.

Mais ce sont des hommes. Conrade d'Aicha, ne se mêle point avec des lâches, quoi qu'il ne soit qu'un homme du peuple. A présent, mon frere, j'ouvrirai, avec mon glaive, la machoire de tes Juges, je veux qu'ils *ravalent* le ban prononcé contre Eckbert & toi.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, CONRADE *avec plusieurs de ses camarades.*

CONRADE.

MARCHONS, M. le Comte, conduisez-nous dans la plaine, nous avons apperçu du haut de la tour une troupe de soldats.

OTTO.

Attends à demain Conrade, divertissez-vous aujourd'hui.

CONRADE.

Battons-nous d'abord, & puis nous boirons.

OTTO.

Êtes-vous tous Bavarois?

CONRADE.

Tous. Il n'y en a pas un parmi nous que je rougisse d'appeller mon frere. Oh soyez persuadé que vous serez content, vous vous débarasserez du ban de l'Empire en riant; car si les soldats du Duc sont de vrais Bavarois, ils prendront votre parti, ou je vous promets beau jeu.

OTTO.

Eh bien, il faut les connoître avant de marcher contr'eux. Si vous ne voulez ſuivre que votre tête, allez vous en tous. Si vous voulez reſter, laiſſez-vous donc conduire par moi, & vous ſerez des freres bien venus. — Où donc étoit allé Conrade depuis que nous ne nous ſommes vus pour la derniere fois, dans la Thuringe ?

CONRADE.

J'ai parcouru la Franconie & la Souabe ; j'ai aſſiſté à maint combat honorable, enſuite j'ai été à Rome dépoſer le fardeau de mes péchés ; il y a dix jours que j'en ſuis revenu avec un nouveau courage & un cœur joyeux.

OTTO.

Qui vient-là ? — Frédéric de Reuſſ. — Conrade, ſois mon Maître-d'Hôtel, va t'en dans la grand'-cour, & régale tes camarades. (*Conrade ſort.*)



SCENE V.

OTTO, H. D'ANDECHS, F. DE REUSS.

OTTO.

VIEUX, ami, me connois-tu encore? Sois pour moi mille & mille fois bien venu.

F. DE REUSS *lui donnant la main.*

C'est ainsi que vous salue votre Cousin, Louis.

H. D'ANDECHS.

Otto le proscrit? C'est envoyer des secours au mort.

F. DE REUSS.

Croyez-vous que je voulusse me faire employer pour une commission aussi extravagante? J'ai lu dans le cœur de Louis; il est noble & sans fausseté; je le jure, j'ai reconnu dans Louis un grand Wittelsbach.

OTTO.

Louis est un brave homme; il n'a pas voulu condamner mes freres.

H. D'ANDECHS.

Mais te condamner toi, volontiers.

FRÉDÉRIC

F. DE REUSS.

Non, Comte Henry, ce rapport n'eſt pas ſincere. J'étois témoin du combat qui a régné dans ſon ame, entre l'honneur, l'*homme*, & l'amitié d'un parent. C'eſt avec chaleur & fermeté qu'il a pris votre défenſe.

OTTO.

Inutile défenſe, c'étoit prier pour un *damné.* — Si dans un hiver rigoureux, nud & affamé, je me préſentois dorénavant à votre porte, il ne vous ſeroit pas permis ſeulement de me laiſſer prendre un abri ſous vos toîts, ni de couvrir ma poitrine glacée; le premier lâche peut oſer me tuer. —Mais pourquoi Louis n'a-t-il pas défendu mes freres? Ha, l'on veut anéantir d'un même coup les fils de Berthold, ils n'y réuſſiront pas. Non, mes freres ne porteront pas la peine de mon crime. J'aimerois mieux être ſouillé du ſang de ma patrie, & ravager la terre, que de m'entendre dire un jour : Tes freres t'aimoient; tu as porté ſur eux un malheur qu'ils ne méritoient pas.

H. D'ANDECHS *l'embraſſe.*

Mon frere.

F. DE REUSS.

Frédéric peut auſſi donner le conſeil d'un cœur

qui vous aime. — M. le Comte, avez-vous jamais appris qu'une faute commise dans la colere ait été réparée par colere & vivacité? — Pourquoi vos freres ne sont-ils pas venus prouver leur innocence? On leur auroit accordé volontiers un sauf-conduit.

H. d'Andechs.

Jamais Wittelsbach n'a paru devant les Juges.

F. de Reuss.

Jamais Wittelsbach n'avoit manqué. — M. le Comte d'Andechs, avoüez-le vous-même, toutes les apparences ne sont-elles pas contre vous? Vous arrivâtes précisément tous deux à Bamberg dans ce jour fatal, & vous prîtes la fuite avec votre frere. Je suis le seul qui puisse rendre témoignage de votre innocence, & suis prêt de le faire devant tous les Princes de l'Empire assemblés. Louis n'a point approuvé votre condamnation. Comte d'Andechs, voici ma main & ma parole de Chevalier; si Dieu me prête des jours, le ban prononcé contre votre frere Eckbert & contre vous, sera levé.

Otto.

Frédéric!

F. de Reuss.

Et vous, vous êtes témoin de la promesse que Frédéric de Reuss donne au Comte d'Andechs.

OTTO.

Tu crois donc que la noirceur & la perfidie n'ont point dicté leurs jugemens?

F. DE REUSS.

Non, j'en réponds! C'est d'une voix tremblante que les Princes ont prononcé votre sentence, on a vu dans l'œil de Louis une larme; jusqu'aux plus fideles serviteurs de Philippe qui ont pleuré sur votre malheur; car ils avoient entendu les dernieres paroles du mourant.

OTTO.

Il m'a maudit?

F. DE REUSS.

Il a béni son ami Otto. Il a maudit le jour où il vous avoit offensé, & c'est en plaignant, avec des larmes, votre vivacité malheureuse, qui vous a perdus tous deux, que Philippe a rendu le dernier soupir.

OTTO *avec la plus vive émotion.*

O Frédéric! Frédéric! — C'est à présent que je suis malheureux! — J'ai tué mon ami. Philippe! Philippe! Philippe! — —

H. D'ANDECHS.

Mon frere, qui donc a tant blessé ton cœur?

OTTO.

Ah je ſens maintenant juſqu'au fonds de mon ame que je ſuis proſcrit par le ciel dans ſa colere. — Malheureux! — Je ne ſuis plus Otto. — Je n'ai jamais ſenti ce que j'éprouve de tourmens. — J'ai aſſaſſiné mon Empereur, mon ami! Mon Philippe, dont le cœur toujours pur ne m'a jamais trahi. Périſſe le jour où je ſuis né.

F. DE REUSS.

Périſſe le jour malheureux où je vous donnai mon armure, où je vous ai laiſſé partir ſeul pour votre perte; — mais que ſert de gémir ſur des maux ſans remede. Penſons à ce qui eſt.

OTTO.

Ne vous inquiétez pas de moi. J'ai toujours été ma derniere inquiétude, & maintenant je ne veux plus penſer à rien qu'au généreux Philippe. — Frédéric, je te charge du ſalut de mes freres, je le poſe ſur ton ame & ſur ta parole de Chevalier. Que Dieu m'aide à ſoulager mon cœur d'un autre fardeau bien lourd. Mes enfans! Ces pauvres enfans!

F. DE REUSS.

Ne ſeront point abandonnés. Louis a juré par le Ciel d'être leur pere. Confiez-les à l'amitié de

cet homme généreux & à la Ducheſſe. Ils n'auront à craindre ni l'indigence, ni la douleur.

OTTO *ſe promene d'un air penſif.*

Non, — non! Ils lui rappelleroient le Pere. Ils ne peuvent pas reſter dans l'Empire. J'ai un ami dans la forêt des Ardennes, c'eſt à lui que je les enverrai. — Oui, cela vaut mieux.

H. D'ANDECHS.

J'entends des cris de guerre.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, WOLF, CONRADE.

WOLF.

SEIGNEUR, faites-nous place, nous ſommes enfermés, Wittelsbach eſt entouré d'ennemis.

CONRADE.

Sortons, ſortons, battons les Kallheimois.

F. DE REUSS.

Déja ici? — A peine ai-je rempli la commiſſion du Duc!

OTTO.

Conrade, parles-tu au nom de ta troupe?

CONRADE.

Oui, ma parole eſt leur parole.

OTTO.

Fais entrer les plus anciens pour que je vous ouvre mon cœur. Appelle-les, Wolf. (*Wolf ſort & rentre avec les plus anciens de la troupe de Conrade.*)

OTTO.

Que voulez-vous Bavarois ?

CONRADE.

Vous avez été proſcrit par le Tribunal de Francfort, & nous ſommes venus vous défendre.

OTTO.

Défendre un proſcrit ? C'eſt s'oppoſer au jugement de l'Empire, c'eſt participer au crime. Savez-vous ce que j'ai fait ? Quand vous allez l'entendre, vous frémirez. J'ai aſſaſſiné l'Empereur. —J'ai tué mon ami.—Voulez-vous me défendre ?

TOUS.

Oui !

OTTO.

Si quelqu'un d'entre vous eut été offenſé par le Duc dans un premier tranſport de colere, & qu'il aſſaſſinât ſon Prince, défenderiez-vous l'aſſaſſin ?—(*On ne lui répond rien.*) Par une ſemblable

conduite, vous deviendriez de vils brigands. Assassiner son Prince, c'est commettre un parricide; car le Prince doit être Pere, & le Dieu même de miséricorde ne pardonne pas le parricide. Bavarois! Voulez-vous me défendre? — (*Ils se taisent.*) Oh je vous en prie, rentrez au sein de vos familles. — D'abord je vous ai bien reçus, je pensois qu'il y avoit trahison dans la sentence prononcée contre mes freres. Cela n'est pas. L'innocence & la vérité les délivreront du ban; mais moi, je suis condamné par mon crime. Venez tous, venez, moi - même je ne voudrois pas rester ici davantage.

H. D'ANDECHS.

Où aller, mon frere?

OTTO.

Venez.

SCENE VII.

Les murs & les portes de Wittelsbach.

Henry de Kallheim s'avance avec sa troupe, qui entoure le Château.

H. DE KALLHEIM *frappant la porte de sa lance.*

Proscrit! Proscrit! Ne défie point la justice.

Rends-toi! rends-toi! — Soldats, rangez-vous par ici, autour de moi. Donnez de la trompette, & qu'il ſache quels ſont nos ordres. (*On donne de la trompette.*) Otto de Wittelsbach, apprends les ordres de Louis, Duc de Baviere. (*Une trompette répond dans le Château.*)

OTTO *vient ſur les murs.*

Quels ſont les ordres de Louis, Duc de Baviere?

H. DE KALLHEIM.

Il ordonne d'exécuter la ſentence contre l'aſſaſſin de l'Empereur, condamné par les juſtes loix; de ſaiſir ſa perſonne, & de raſer ſon Wittelsbach, pour que ce monument d'infamie ne ſouille pas les regards de la poſtérité.

OTTO.

Sont-ce-là les paroles de Louis?

H. DE KALLHEIM.

Ç'en eſt le ſens.

OTTO.

Vil *Héros de langue*, pourquoi nommes-tu ce noble château un monument d'infamie?

H. DE KALLHEIM.

Il donne aſyle à l'aſſaſſin d'un Empereur.

OTTO.

Non, il ne lui donnera pas un asyle. (*Il crie aux siens.*) Ouvrez la porte. Conrade, marche à la tête de tes camarades, & retournez-vous-en chez vous en paix; je vous remercie de votre amitié. (*Il descend.*)

SCENE VIII.

La porte s'ouvre. OTTO, H. D'ANDECHS, FRÉDÉRIC DE REUSS, WOLF, *quelques Domestiques.* CONRADE D'AICHA *de l'autre côté avec sa troupe.*

H. DE KALLHEIM.

SAISISSEZ les Proscrits! Qu'on les saisisse! (*Il s'avance avec sa troupe sur Otto, mais les Bavarois couvrent Otto de leurs lances.*

F. DE REUSS *s'arme de son épée.*

Que personne.....

H. D'ANDECHS *tire son épée.*

Mon frere.

H. DE KALLHEIM *à ses soldats.*

Ha! quelle audace! Est-ce ainsi, parjures, que vous suivez les ordres de Louis, votre Duc?

OTTO.

Bavarois, à cause de mes enfans, je vous remercie d'avoir protégé mes jours. Voyez tous, je n'ai point tiré l'épée pour me défendre contre la Justice. Si parmi vous, il est un qui demande mon sang pour appaiser l'Ombre de Philippe, & pour maintenir la force des saintes loix, qu'il s'avance. La mort de la main d'un brave homme qui me sacrifie à des droits si sacrés, me sera chere. Je recommanderois à sa protection mes enfans. Frédéric, encore une fois, je t'en conjure, pense à mes freres & à ta parole; porte à mon cousin Louis mon dernier salut, & recommande à sa générosité mes serviteurs fideles. Adieu, adieu, mon frere (*Il veut & ne peut pas parler.*) Partons, partons, je n'ose plus m'arrêter ici. Encore un regard sur le lieu de ma naissance, & aussi sur mon frere, & sur mes amis. Allons. —



SCENE IX.

H. DE KALLHEIM *entre l'épée à la main dans le Château, on ſonne le tocſin, Wittelsbach eſt tout en feu.*

OTTO & WOLF *reviennent.*

IL faut que je le voie encore une fois! —Dieu! — (*Il s'aſſied ſur des ruines.*) Souvent je me ſuis réjoüi dans le fonds du cœur de cette fermeté d'ame, qui, dans le malheur même, m'a conſervé mon caractere, ma joie, mon courage; mais à préſent..... (*Il cache ſon viſage dans ſes mains.*)

WOLF *le regarde en ſilence.*

L'œil ne pleure pas, mais le cœur ſaigne.

OTTO.

Wolf!

WOLF.

Seigneur.

OTTO.

Quel âge as-tu?

WOLF.

Soixante & cinq ans.

OTTO.

Vieillard, va trouver à Branauw le Duc Louis. Dis lui que tu as été l'Ecuyer de son Pere, & qu'il te doit du bonheur dans tes vieux jours.

WOLF.

Je resterai avec vous. Quand je ne vous serois utile à rien, au moins puis-je encore panser votre pied s'il est malade.

OTTO.

Approche, mon Médecin, mon cœur est malade, ôte-moi ma douleur.

WOLF.

Je ne puis.

OTTO.

Ma maison, mon nom, ma Baviere — je me sépare de vous. Si jamais il y eut séparation plus douloureuse, que le ciel se rie de mes peines.



SCENE X & dernier.

LES PRÉCÉDENS, H. DE KALLHEIM *sort du Château avec sa troupe.*

H. DE KALLHEIM.

HA! C'est vous?

WOLF.

Fuyez, fuyez!

OTTO.

C'est moi. (*Lui montrant son Château qui brûle.*) Kallheim, que Dieu te récompense de ta peine.

H. DE KALLHEIM.

Rends-toi, rends-toi, assassin.

OTTO.

Non, sur le sol de la Baviere, je reste enraciné comme un chêne. Qui veut l'abattre?

H. DE KALLHEIM.

Moi, (*& Otto tombe sur les ruines de Wittelsbach.*)

WOLF.

Oh! (*Il tire son épée, on le désarme.*)

OTTO.

Bien frappé. Wolf, adieu! Mes enfans! Ma Baviere! (*Il meurt.*)

WOLF.

Ah! ah! ah! (*Il s'arrache les cheveux dans son désespoir.*)

H. DE KALLHEIM.

Qu'on emporte son corps à Neubourg.

WOLF *se précipite sur le corps sanglant de son maître.*

Tu aimois ta patrie plus que ton sang, & dans tes derniers adieux, on t'entendit soupirer: *Ma Baviere.*

FIN.

PAS PLUS DE SIX PLATS,

TABLEAU DE FAMILLE, EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

PAR

F. G. W. GROSSMANN.

M. G. F. W. Grossmann, Directeur du théatre de Bonn, est né à Berlin en 1746. En 1772, il a donné une traduction Françoise de *Minna de Barnhelm*, Comédie en cinq actes, de Lessing. En 1773, sa premiere Piece : *l'Incendie*, Drame en trois actes & en prose. En 1775, *Wilhelmine de Blondheim*, Tragédie en trois actes & en prose. En 1776, *Pygmalion*, en un acte, & une traduction Allemande du *Barbier de Séville*. En 1777. *Henriette*, ou *Elle est déja mariée*, Comédie en cinq actes, & les *Erreurs*, Comédie en cinq actes, imitée de Shakespear. En 1780, *Pas plus de six Plats*; & dans la même année, *Adélaïde de Veltheim*, Drame mêlé d'Ariettes, en quatre actes.

(2)



PERSONNAGES.

REINHARD, *Conseiller Aulique.*

Madame REINHARD, *sa seconde femme.*

WILHELMINE, *fille de Reinhard* } *du Ier. lit.*
FRÉDÉRIC, *fils de Reinhard* }

D'ALTDORF, *Colonel, oncle de Mad. Reinhard.*

Madame DE SCHMERLING, *sœur du Colonel.*

D'ALTDORF, *Officier-Lieutenant au service de la Hollande.*

DE SCHENK, *Conseiller Intime.*

KLAAS, *Conseiller-Clerc.*

DE WURM, *Major.*

DE WILSDORF, *Chambellan.*

FRÉDÉRIC, *Domestique du Conseiller.*

LOUISE, *Femme-de-Chambre de Mad. Reinhard.*

PHILIPPE, *Domestique du Lieutenant.*

UN BAILLI.

UN SELLIER.

DEUX BAS-OFFICIERS.

UN HUISSIER.

PAS



PAS PLUS DE SIX PLATS.



ACTE PREMIER.

Une Chambre dans la maison du Conseiller.

SCENE PREMIERE.

REINHARD *en robe de chambre, écrivant une lettre.* FRÉDÉRIC, *à quelques pas de lui, une lettre à la main.*

FRÉDÉRIC *à part.*

IL y a bientôt une demi-heure que je suis là.

REINHARD.

Ce sera comme cela, *gracieuse* Dame, oui,

pas autrement, en dussiez-vous devenir plus folle que vous ne l'êtes.

FRÉDÉRIC *s'approchant un peu.*

Monsieur —

RÉINHARD.

Il ne faudra pas vous fâcher ma chere — *gracieuse* tante, voulois-je dire, si par la même occasion je vous dis quelques vérités.

FRÉDÉRIC *s'approchant un peu plus près.*

Monsieur —

REINHARD.

C'est une bonne chose que la vérité. Nous n'aimons pas toujours à l'entendre, quand elle en veut à nos foiblesses; mais c'est moi, Madame, qui vous guérirai, ou....

FRÉDÉRIC *tout près du Conseiller.*

Dirai-je au Domestique de revenir ?

REINHARD *se levant d'un air brusque.*

Drôle!

FRÉDÉRIC.

Que voulez-vous, Monsieur?

REINHARD.

Tu oses m'écouter!

FRÉDÉRIC.

Le Ciel m'en garde.

REINHARD.

Que le Ciel garde tes oreilles, si je t'attrappe encore à m'écouter!

FRÉDÉRIC.

Il ne m'est pas seulement venu dans l'idée de vous écouter, Monsieur.

REINHARD.

Pas seulement venu dans l'idée de vous écouter, Monsieur! Que faisois-tu donc là derriere ma chaise?

FRÉDÉRIC.

Il falloit s'approcher de vous, puisque vous ne vouliez pas m'entendre.

REINHARD.

Tais-toi, & ne me raisonne pas.

FRÉDÉRIC.

Soit.

REINHARD.

Comment soit? Qu'est-ce que cela veut dire, soit?

FRÉDÉRIC.

Vous me dites de me taire, je me tairai, voilà tout.

REINHARD.

Animal, t'ai-je dit cela? Ne pas me raiſonner, Butor, ce n'eſt pas ſe taire, c'eſt ne pas me contredire quand j'ai raiſon. (*Il ſe promene, Frédéric reſte tranquille.*) Eh bien, es tu muet?

FRÉDÉRIC.

Non.

REINHARD.

Pourquoi ne parles-tu pas?

FRÉDÉRIC.

J'attends que vous me l'ordonniez.

REINHARD.

Parle.

FRÉDÉRIC.

M. le Colonel d'Altdorf vous ſouhaite le bon jour....

REINHARD.

Et moi, je ſouhaite qu'il me laiſſe tranquille. (*Il s'approche de la table, & cachette une lettre.*) Je voudrois que toute la parenté fût au diable.

FRÉDÉRIC.

Eſt-ce là ce qu'il faut lui dire?

REINHARD.

Impertinent.

FRÉDÉRIC.

Monſieur ?

REINHARD.

Qu'eſt-ce qu'il y a encore ?

FRÉDÉRIC.

N'appellez-vous pas ?

REINHARD.

Non, non, non. (*Il lui donne le billet.*) Tiens, porte cette lettre à ma *gracieuſe* tante. —

FRÉDÉRIC *s'en allant.*

Cela ſuffit, Monſieur.

REINHARD.

Où vas-tu ? Veux-tu faire encore à demi ta commiſſion ?

FRÉDÉRIC.

Je croyois que le reſte étoit dans votre billet.

REINHARD.

Je croyois — je croyois ! — Ce ſont toujours là vos excuſes, quand vous faites des ſottiſes, vous autres. Où eſt ma lettre ?

FRÉDÉRIC *lui donnant au lieu de sa lettre, celle qu'il tenoit à la main en entrant.*

La voici.

REINHARD.

Tu lui diras en même temps... Quelle étourderie, j'ai mis sur le billet mon adresse. — Mais est-ce bien étonnant; tourmenté, toujours impatienté comme je le suis. — Il faudra tout récrire. Va t'en, tu reviendras quand je te sonnerai.

FRÉDÉRIC *bas, en sortant.*

Ce ne sera pas long. — Allons, que le Ciel prenne pitié de moi.



SCENE II.

REINHARD *seul.*

Je suis honteux que ce drôle ait vu ma sottise. M. le Conseiller, vous alliez vous donner un grand ridicule. Comme le Prince riroit, si j'allois un jour mettre son adresse sur un billet écrit à ma *gracieuse* tante. (*Il ouvre la lettre du Colonel qu'il croit la sienne*) Mille bombes, qu'est-ce donc? Ai-je rêvé, ou si je rêve? Ce n'est pas moi qui ai écrit cette lettre. (*Il sonne avec

vivacite) Hé, Frédéric, Frédéric, c'eſt incroyable! Frédéric. (*Il ſonne plus fort, & ſe promene à grands pas.*)

FRÉDÉRIC *paſſant doucement la tête par la porte.*

Je l'avois bien dit.

REINHARD *avec emportement.*

Frédéric.

FRÉDÉRIC *toujours la tête dans la porte.*

Laiſſons d'abord ſa colere ſe calmer.

REINHARD.

C'eſt encore un tour eſpiegle de ce fripon, de ce (*il crie*) Frédéric.

SCENE III.

REINHARD, FRÉDÉRIC *accourt.*

REINHARD.

Ou étois-tu animal?

FRÉDÉRIC.

Dans votre *livrée.*

REINHARD.

Que veut dire cette lettre ?

FRÉDÉRIC.

Je ne l'ai pas lue.

REINHARD.

Maraud, tréve de plaisanteries, ou je te.... D'où vient cette lettre ?

FRÉDÉRIC *d'un air très-calme.*

M. le Colonel d'Altdorf vous souhaite le bon jour. —

REINHARD.

Va t'en au diable avec ton Colonel.

FRÉDÉRIC.

Cela est fort bien ; mais si vous m'interrompez toujours par vos exclamations, vous ne saurez jamais d'où vient ma lettre.

REINHARD.

Ne me fais pas perdre patience.

FRÉDÉRIC *à part.*

Il l'a déja perdue, je voudrois bien qu'il la retrouvât.

REINHARD.

Tu dis ?

FRÉDÉRIC.

M'est-il permis de parler ?

REINHARD *lui donnant un soufflet.*

Attends, je m'en vais te dénoüer la langue.

FRÉDÉRIC.

Je vous remercie, encore une dent de moins.

REINHARD *ému.*

T'aurois-je caſſé une dent ?

FRÉDÉRIC.

Pardieu! vous frappez ſi ſouvent à la même place. —Oh pour reſter dans un pareil ſervice, il faudroit toujours avoir le caſque en tête ; mais je vous en remercie, Monſieur.

REINHARD.

Allons, allons, allons.

FRÉDÉRIC.

Il n'y a pas là d'allons, allons. Cela ne remet pas ma dent ; renvoyez-moi, Monſieur.

REINHARD *avec douceur.*

Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Courir, ſans s'arrêter, toute la journée, & par-deſſus le marché, grondé & ſouffleté pour des miſeres. Cela peut être la mode en Alger, avec les eſclaves, mais pour moi, je vous remercie.

REINHARD *d'un air menaçant.*

Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Je vous demande bien pardon, Monſieur; mais c'eſt la vérité. Depuis deux mois vous êtes changé au point qu'on ne vous reconnoît plus. Tout vous fait grommeller, quereller, gronder, — femme, enfans, tous vos domeſtiques, perſonne ne peut vous contenter, & — c'eſt toujours pis de jour en jour. Un homme eſt aſſez malheureux d'être condamné à ſervir; doit-il encore ſe laiſſer maltraiter, & — en un mot, je vous prie de me renvoyer.

REINHARD.

Eh bien, va t'en au diable.

FRÉDÉRIC.

Oh, avec plaiſir. (*Il s'en va*)

REINHARD *ſeul.*

Maudit garnement! maudit entêté! — Moi, je

ſerois — changé ? Moi — pas reconnoiſſable ? Ce n'eſt pas vrai. Tout me fait grommeller, quereller, gronder ? —Tu mens. J'ai la patience d'un Ange ; femme, enfans, domeſtiques, perſonne ne ſauroit me contenter ? — Tu en as menti. J'ai la patience de Job ; — mais — (*regardant la lettre*) Hé ! Frédéric, (*il ſonne*) Frédéric. (*Frédéric revient ſans livrée*) Que veut dire cela ? Que fais-tu ?

FRÉDÉRIC.

Mon paquet.

REINHARD.

Tu ne m'a pas encore dit d'où vient cette lettre?

FRÉDÉRIC.

Elle eſt du Colonel d'Altdorf. (*Il veut ſortir*)

REINHARD.

Reſtez. Comment cette lettre a-t-elle pu venir entre mes mains ?

FRÉDÉRIC.

Par les miennes, qui vous l'ont donnée. (*Il veut s'en aller*)

REINHARD.

Attendez. Où eſt le billet que je t'ai remis pour ma tante ?

FRÉDÉRIC.

Je l'ai fait partir. (*Il veut s'en aller*)

REINHARD.

Reſte donc, de par tous les diables. As-tu du vif-argent ſous les pieds?

FRÉDÉRIC.

Non, mais une dent de moins dans la bouche.

REINHARD *lui mettant, avec amitié, la main ſur l'épaule.*

T'aurois-je vraiment caſſé une dent?

FRÉDÉRIC.

Ce n'eſt que trop vrai, & toutes les autres ſont ébranlées.

REINHARD. *lui donne de l'argent.*

Tiens, fais-les raffermir.

FRÉDÉRIC.

Je ne veux pas de votre argent, je vous prie de me donner mon congé.

REINHARD.

Vas-tu bientôt te taire, avec ton congé, imbécille; je ne veux pas, moi, te renvoyer, je

ne le veux pas. Tiens, (*lui jettant de l'argent*) & ne dis plus mot, fais raffermir tes dents.

FRÉDÉRIC *ramaſſant l'argent.*

Que deux mots, Monſieur.

REINHARD.

Non, rien, pas un ſeul mot.

FRÉDÉRIC.

Mon cher Maître, il faut que je parle, ou j'étouffe.

REINHARD.

Mais ne va pas me parler de ton congé. Tu ſais, drôle, que je te ſuis attaché.

FRÉDÉRIC.

Je le ſais. Mais vous ſavez auſſi que je me ferois tuer pour vous. Ah mon cher Maître, pour votre repos, pour votre bonheur, non pas pour les dents que vous m'avez caſſées, & que s'il plaît à Dieu, vous me caſſerez encore, je vous en prie....

REINHARD.

Eh bien.

FRÉDÉRIC.

Défaites-vous de votre humeur. — Vous êtes le meilleur des Maîtres, le meilleur mari, le plus

tendre Pere; mais, Dieu ſait pourquoi, depuis quelque temps, vous êtes ſi extraordinaire, ſi ſingulier. — Qui ne vous connoîtroit pas, vous prendroit pour un tyran, cruel à votre femme, à vos enfans, à vos domeſtiques.

REINHARD.

Crois-tu?

FRÉDÉRIC.

Je ne le crois pas, Monſieur, cela eſt vrai. La cauſe, je l'ignore, & je ne demande pas à la ſavoir, ſi de vous-même vous ne voulez pas donner votre confiance à un brave & ancien domeſtique.

REINHARD.

La maudite famille!

FRÉDÉRIC *à part.*

C'eſt cela? (*Haut.*) Ne voulez-vous pas envoyer réponſe au Colonel?

REINHARD.

Mais cela changera, par Dieu, cela changera.

FRÉDÉRIC.

Et moi je dis: *Ainſi ſoit-il.*

REINHARD.

Qu'ai-je fait de ſon barbouillage?

FRÉDÉRIC.

Le voilà ſur la table.

REINHARD *lit.*

« Monſieur le Conſeiller de Cour » — Très-humble ſerviteur. — « Vos procédés deviennent » de jour en jour plus extraordinaires. » — Oui? — « Votre conduite déshonore la famille illuſtre » à laquelle vous avez l'honneur d'être allié. » — Canaille que vous êtes, je ſais combien cet honneur me coûte. « Par notre puiſſant crédit, » tout étoit bien préparé auprès du Général. » Votre fils n'avoit plus qu'à ſe préſenter pour » obtenir le Brevet de Porte-Enſeigne, & non-» ſeulement vous avez l'*impertinence* (1) de ne pas » lui envoyer votre fils, mais vous pouſſez en-» core la *groſſiéreté* au point ».... (*Il chiffonne avec colere le billet du Colonel, & ſe mord les lévres.*)

---

(1) *Il y a dans l'original beaucoup de mots François; nous les conſerverons & les ſoulignerons tous.*



SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, Mad. REINHARD.

Mad. REINHARD *bas à Frédéric.*

EST-il de bonne humeur?

FRÉDÉRIC.

Oh, tout-à-fait. Voyez.

REINHARD *déployant la lettre.*

« Vous pouſſez la *groſſiereté* au point de faire » dire à ſon Excellence que votre fils pourroit » rendre de plus grands ſervices à l'Etat, que de » donner à des Recrues des coups de bâton. » Et ne ſuis-je pas Pere? Ne dois-je pas ſavoir mieux que perſonne ce qui convient à mon fils.—« Son » Excellence, par égards pour nous, a eu la » *condeſcendance* de prendre votre réponſe pour » une plaiſanterie. » — Qu'il aille au diable. Ma réponſe eſt très-ſérieuſe. — « Nous vous propo- » ſons un *moyen* de regagner tout-à-fait ſes » bonnes graces, & nous eſpérons que vous » prendrez *notre bonne volonté* pour une *marque* » de notre *affection* ». — Je ſuis votre humble ſerviteur. Voyons donc ce moyen. — « Son Ex- » cellence

» cellence auroit besoin de deux cents louis d'or » pour payer une nouvelle voiture. Nous vous » le disons en *confidence.* » — Hé, hé. — « Vous » pourriez faire là un *coup fin*, & prier son Ex» cellence d'accepter quelques centaines de louis » d'or contre une lettre-de-change qu'elle vous » feroit, parce que vous auriez quelque argent » à placer, & vous savez qu'il est sûr entre ses » mains. *Et par-là, mon cher, votre sottise seroit* » *redressée.* » (*Le Conseiller s'efforce d'éclater de rire, déchire la lettre en mille petits morceaux, les enferme sous une enveloppe, qu'il cachette, & sonne avec vivacité. Frédéric arrive.*)

REINHARD.

Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Monsieur ?

REINHARD *lui donnant son enveloppe cachettée.*

Mon très-humble respect à M. le Colonel d'Altdorf.

Mad. REINHARD *s'approchant de son mari.*

A M. le Colonel ?

REINHARD.

Ah ! Votre très-humble serviteur, Madame.

Mad. REINHARD.

Que voulez-vous faire, mon cœur?

REINHARD *avec un souris amer, & se frottant les mains.*

Je m'en vais réparer une sottise.

Mad. REINHARD.

Mon cher enfant, je vous conjure....

REINHARD *à Frédéric.*

Allez.

SCENE V.

REINHARD, Mad. REINHARD.

Mad. REINHARD.

Mon ami, vous connoissez le Colonel?

REINHARD.

Eh qui ne le connoît pas! Tailleur, Boulanger, Boucher, Juifs, Avocats, & moi aussi (*faisant sonner son argent dans son gousset*) je le connois.

Mad. REINHARD.

Je vous entends. C'est un malheur qui arrive

souvent aux plus nobles familles. Mais que vous m'en fassiez un reproche, cela est dur. (*Elle pleure*) Je ne l'ai pas mérité.

REINHARD.

Je ne fais aucun reproche à votre *Grace*.

Mad. REINHARD.

Et cela encore ? Ne m'affligez pas, je vous prie.

REINHARL.

Ce n'est pas là mon intention. Je ne fais que suivre les ordres des augustes parens de votre *Grace*.

Mad. REINHARD.

En grand'-compagnie, ont-ils dit. Mais quand nous sommes seuls, nommez-moi toujours votre Caroline.

REINHARD.

Sa *Grace* me permettra de la nommer toujours ainsi, même quand nous serons seuls, de peur d'en perdre l'habitude.

Mad. REINHARD.

Homme cruel.

REINHARD *d'un ris amer.*

Ha, ha, ha !

Mad. REINHARD.

Vous ſavez combien je vous aime.

REINHARD.

Ha, ha, ha!

Mad. REINHARD.

Et que je vous ai ſacrifié les plus nobles alliances.

REINHARD.

Ha, ha, ha!

Mad. REINHARD.

On perd patience. Mais je ne veux pas vous parler en ce moment de votre conduite envers moi: dites, que vous ont fait mon oncle le Colonel & ma tante, pour les offenſer auſſi groſſierement? Ne travaillent ils pas l'un & l'autre à donner tous les jours quelque luſtre à notre Maiſon? Malgré ſa naiſſance *roturiere*, on fait avoir à votre fils un drapeau. Vous le refuſez. Votre fille peut épouſer un Gentilhomme; on demande ſeulement que pour la décence, vous faſſiez le premier pas, & cette démarche ſi ſimple, vous refuſez de la faire.

REINHARD.

Ha, ha, ha! (*Il ſort*)

SCENE VI.

Madame REINHARD, *enſuite* LOUISE.

Mad. REINHARD.

Ç'EN eſt trop, on ne ſauroit ſe comporter plus bourgeoiſement. Si ma tante en avoit été témoin, elle en auroit eu, je crois, une attaque de nerfs. (*Elle s'approche d'une porte*) Louiſe.

LOUISE.

Madame.

Mad. REINHARD.

Tu ſais que nous avons aujourd'hui du monde à dîner. Fais-moi le plaiſir de donner un peu l'œil à la cuiſine, & qu'on faſſe les choſes comme il faut.

LOUISE.

Monſieur a déja donné ſes ordres.

Mad. REINHARD.

Combien aurons-nous de plats?

LOUISE.

Six plats, ſans deſſert.

Mad. REINHARD.

Six plats? — Il croît traiter ſans doute des Bourgeois. Deſcends à la cuiſine, demande douze plats au Cuiſinier.

LOUISE.

Il ſera trop tard.

Mad. REINHARD.

Comment trop tard? Eſt-il Cuiſinier pour rien? Quand il feroit midi, il faudroit bien qu'il les trouvât. Allez.

LOUISE.

Madame —

Mad. REINHARD.

Eh bien?

LOUISE.

Monſieur a ordonné, une fois pour toutes....

Mad. REINHARD.

Qu'a-t-il ordonné? Ce n'eſt pas le mari, c'eſt la femme que le ménage regarde. Fais ce que je te dis.

LOUISE *avec fermeté.*

Je n'ôſe pas, Madame.

Mad. REINHARD.

Tu n'ôſes pas? Tu n'ôſes pas faire ce que j'ordonne?

LOUISE.

Monſieur nous a dit à tous, que celui qui ne vouloit pas exécuter ſes ordres à la lettre, pouvoit faire ſon paquet, & ſortir de chez lui. Et, tenez, Madame, une — ſi bonne Maîtreſſe ne ſe retrouve pas tous les jours.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, Mad. DE SCHMERLING *hors d'elle-même, & s'aſſeyant avec colere.*

Mad. DE SCHMERLING.

BON jour, ma niece, ah! je n'en puis plus, j'étouffe!

Mad. REINHARD.

Et moi, j'enrage de bon cœur.

Mad. DE SCHMERLING.

Me recevoir en robe de chambre? *A-t-on jamais vu une groſſiereté plus atroce!*

Mad. REINHARD.

Et pour un *dîner*, où ſe trouveront des Colonels & des Chambellans, il ordonne ſix plats.

Mad. DE SCHMERLING *ſe levant bruſquement.*

Six plats? Eſt-il fou? Veut-il abſolument ſe déshonorer. Louiſe.

LOUISE.

Madame.

Mad. DE SCHMERLING.

Descends vîte à la cuisine, & dis à ton Cuisinier de s'arranger pour dix-huit plats : que c'est moi qui l'ai ordonné.

LOUISE.

Il suffit, Madame.

Mad. DE SCHMERLING.

Et qu'il ne vienne pas nous servir ses mets bourgeois.

LOUISE.

Oui, Madame.

Mad. DE SCHMERLING.

Des primeurs.

LOUISE.

Oui, Madame.

Mad. DE SCHMERLING.

Et que le dessert soit *élégant* & *brillant*.

LOUISE.

Oui, Madame.

Mad. DE SCHMERLING.

J'espere qu'il aura fait provision de vins fins?

LOUISE.

Oui, Madame.

Mad. DE SCHMERLING.

Et qu'il ne chargera pas toute la table de son éternel vin du Rhin?

LOUISE.

Oui, Madame.

Mad. DE SCHMERLING.

Et dix-huits plats. M'entendez-vous?

LOUISE.

Oui, Madame. (*En sortant.*) Je crois qu'on s'en tiendra aux six plats.



SCENE VIII.

Mad. DE SCHMERLING, Mad. REINHARD.

Mad. DE SCHMERLING.

EH bien, que faites-vous-là, les yeux baissés?

Mad. REINHARD.

O ma chere tante, mon mari, mon mari! Il est bien changé.

Mad. DE SCHMERLING.

Laisse donc, nous racommoderons cela.

Mad. REINHARD.

J'en doute; quand une fois il a pris quelque résolution, il est homme à l'exécuter.

Mad. DE SCHMERLING.

Tarare, je voudrois bien lui voir des volontés. Mais à qui en est la faute, ma niéce? C'est votre faute. Une femme de votre naissance, de votre esprit, qui descend jusqu'à donner sa main à un roturier, n'auroit pas assez de *savoir faire* pour mener son mari?

Mad. REINHARD.

Mais, comment s'y prendre?

Mad. DE SCHMERLING.

S'y prendre? s'y prendre? — Il faut le quereller, le chicaner, le tracaſſer & le tourmenter de toutes les manieres, qu'il en vienne à demander grace.

Mad. REINHARD.

Mais penſez donc, ma chere tante, que c'eſt mon mari, un homme qui a tout fait pour moi & pour notre famille.

Mad. DE SCHMERLING.

Qui a tout fait? Qu'a-t-il donc fait? Il a payé quelques dettes? C'eſt bien la peine de faire tant de bruit pour pareilles miſeres.

Mad. REINHARD.

Vingt-cinq mille écus ne ſont pas une miſere.

Mad. DE SCHMERLING.

Miſère! pure miſere, ſi vous les mettez dans la balance avec l'honneur d'être allié à une auſſi ancienne famille. Je n'eſpere pas qu'il vous le reproche.

Mad. Reinhard.

Aujourd'hui, pour la premiere fois, il a un peu touché cette corde, & s'eſt égayé ſur l'article de notre contrat de mariage, par lequel il a promis de me qualifier de *votre Grace* quand nous ſerions en grande ſociété.

Mad. de Schmerling.

L'imbécille!

Mad. Reinhard.

Ma tante, c'eſt mon mari.

Mad. de Schmerling.

Croit-il qu'en ſociété vous ne deviez pas jouir des droits qui ſont dus à votre naiſſance. Votre nom de famille eſt obſcurci par le ſien; comment ſauroit-on que vous deſcendez d'une famille illuſtre?

Mad. Reinhard.

Oh que j'étois heureuſe dans les premiers mois de notre union! Nous n'avions à nous deux qu'une volonté.

Mad. de Schmerling.

C'eſt que vous faiſiez toujours la ſienne.

Mad. Reinhard.

Oh je ne ſentois rien que ſon amour; je ne

ſavois jamais qui de lui ou de moi avoit donné ſes ordres. Le ſoir, nos adieux étoient pleins de tendreſſe, & le jour qui recommençoit nous revoyoit toujours plus heureux. Mais depuis l'idée malheureuſe de marier ma belle-fille à un Chambellan.....

Mad. DE SCHMERLING.

Vous appellez cela une idée malheureuſe ?

Mad. REINHARD.

Malheureuſe pour moi.

Mad. DE SCHMERLING.

Marier cette petite ſotte à un homme qui a tout pouvoir ſur l'eſprit du Prince, vous appellez cela une idée malheureuſe.

Mad. REINHARD.

Et ces créanciers que vous lui adreſſez tous les jours ?

Mad. DE SCHMERLING.

Bagatelle.

Mad. REINHARD.

Ce n'eſt pas pour l'argent qu'il a pris de l'humeur; mais ma chere tante, vous devez en convenir vous même. Envoyer vos mémoires à payer

à mon mari, comme s'il étoit votre homme d'affaires, c'eſt une liberté ſans exemple. Comment arrangez-vous cela avec votre honneur? —

Mad. DE SCHMERLING.

Mon honneur n'en a pas ſouffert.

Mad. REINHARD.

Mais la patience de mon mari.

Mad. DE SCHMERLING.

Bagatelle.

Mad. REINHARD.

Et ſous quel prétexte pouvez-vous lui adreſſer vos ouvriers?

Mad. DE SCHMERLING.

Rien de plus ſimple. Je leur ai dit que notre argent étoit placé chez votre mari, & que nous diſpoſions des intérêts.

Mad. REINHARD.

Vous pouvez dire, ma chere tante, ce qui vous plaira; cette vanité eſt d'autant plus déplacée, que c'eſt une offenſe pour mon mari. Oui vanité, je ne ſache pas de nom plus doux à vos procédés.

Mad. DE SCHMERLING.

Sur quel ton me parlez-vous donc, ma niéce? Quel est donc ce nouveau langage ?

Mad. REINHARD.

Pardonnez-moi, ma chere tante, je vous conjure, mais je ne veux pas exposer plus longtemps ma tranquillité. Pour mon malheur, j'ai trop suivi vos conseils. J'ai encore essayé aujourd'hui de lui dicter des loix & de le contrarier; mais l'expérience enfin me rend sage. Dans certaines choses un *homme* ne se laisse pas tyranniser. Et quel homme, que mon mari! Un peu d'humeur quelquefois, mais le plus doux & le meilleur des hommes.

Mad. DE SCHMERLING.

Vous m'étonnez.

Mad. REINHARD.

Non ma tante, je ne veux plus payer ses bontés d'ingratitude.

Mad. DE SCHMERLING.

Fort bien, Madame la Conseillere. Courez à votre perte, *à la bonne-heure*. Laissez-vous subjuguer, enchaîner; suppliez, lorsque vous pourriez

commander. *Encanaillez*-vous, oubliez de quels Ayeux vous descendez.

Mad. REINHARD.

Ma tante — Epargnez-vous de si doux reproches.

SCENE IX.

Mad. DE SCHMERLING, Mad. REINHARD, LE COLONEL.

LE COLONEL.

QUE le tonnerre l'écrâse ! C'est le diable qui m'a inspiré la pensée de m'intéresser pour ce polisson.

Mad. DE SCHMERLING.

Vous êtes hors de vous, mon frere, qu'avez-vous donc ?

Mad. REINHARD.

Qu'avez-vous, M. le Colonel ?

LE COLONEL.

Laissez-moi respirer. — Jamais de la vie il ne m'est arrivé rien de pareil. — Le Conseiller....

Madame

Mad. DE SCHMERLING *à Mad. Reinhard.*

Sans doute, encore *un trait de roturier.*

LE COLONEL.

Voilà toujours ce qui arrive. On ne devroit jamais avoir rien de commun avec ces Bourgeois grossiers.

Mad. DE SCHMERLING.

Je suis sur les épines; parlez donc.

LE COLONEL.

Si je n'avois pas besoin de lui !

Mad. REINHARD *à part.*

Voilà le malheur.

LE COLONEL.

J'étois à la parade, à côté du Général, il parloit au Prince pour le Brevet d'Enseigne du jeune Reinhard. Le Prince ne vouloit pas d'abord se rendre, le Général insiste, & le Prince commençoit à tout accorder. — Arrive ce faquin de Frédéric, qui me fait signe, & me remet une lettre. Moi, qui de bonne-foi attendois une lettre de remercîment pour le Général, je l'ouvre en sa présence. — Je me crus foudroyé !

Mad. DE SCHMERLING.

Eh bien ?

LE COLONEL.

Ma propre lettre tombe à mes pieds en mille morceaux. Le Prince rit; le Général me regarde, — je change de couleur. Le Prince veut savoir, le Général veut savoir....

Mad. DE SCHMERLING.

Votre lettre ?

LE COLONEL.

Oui, vous dis-je, ma propre lettre déchirée en mille morceaux. J'étouffois.

Mad. DE SCHMERLING.

C'en est trop. — Mais comment vous êtes-vous tiré *d'affaire ?*

LE COLONEL.

Je me suis mis aussi à rire; mais j'avois beau vouloir rire, j'avois l'air d'un écolier qui ne sait pas sa leçon.

Mad. DE SCHMERLING.

A ces traits-là, vous reconnoissez votre époux?

Mad. REINHARD.

Mais, ma chere tante....

Mad. DE SCHMERLING.

Ecoutez, *pour voir la fin de l'histoire*.

LE COLONEL.

Pendant que j'affectois de mon mieux un air tranquille, le Général recommence à parler du jeune Reinhard; je lui fais signe, je frappe du pied, — rien. Le Général qui est notre véritable ami, parle avec chaleur, & le Prince accorde tout.

Mad. DE SCHMERLING.

Et vous?

LE COLONEL.

Vous pouvez bien penser — que ce refus que j'avois dans ma poche, & son Altesse qu'il falloit remercier.... Le Prince s'en alla: mais le Général s'attache à moi, me questionne. Le diable m'emporte si je savois que lui répondre. Lui donner un *démenti*, je ne le pouvois pas. Il avoit acheté le carrosse, & moi je n'avois pas l'argent promis. Ce maudit contretemps me fera encore perdre la tête.

Mad. DE SCHMERLING.

Eh bien, ma nièce, *qu'en dites-vous*?

Mad. REINHARD.

Rien, je ne veux plus rien dire.

Mad. DE SCHMERLING.

Après une *groſſiereté* ſemblable, on ne ſait plus rien dire. Qu'il vienne, je veux lui laver la tête.

LE COLONEL.

Il le mérite, cela eſt vrai; mais (*bas à ſa ſœur*) ne bruſquons rien. Vous ſavez quel beſoin nous avons des cents louis d'or.

Mad. DE SCHMERLING.

Laiſſez-moi faire, & s'il ne cede pas, je romps tout commerce avec lui.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, REINHARD *en robe de chambre.*

Mad. DE SCHMERLING.

IL ne ſe gêne pas.

REINHARD.

Mille tonnerres, juſqu'à me donner des loix, me preſcrire ce que je dois boire & manger. Ah je ſuis

bien le ſerviteur de VOTRE GRACE. Je ſuis bien aiſe de vous retrouver ici, j'ai deux mots à vous dire.

Mad. DE SCHMERLING.

Et moi auſſi, Monſieur; mais je ne veux pas m'échauffer.

REINHARD.

Oh, ni moi, non plus.

Mad. DE SCHMERLING.

Je veux vous parler de ſang-froid, & ne pas faire mention de votre robe de chambre.

REINHARD.

Oh, moi auſſi, — & je reſterai dans ma robe de chambre.

Mad. DE SCHMERLING.

Dites-moi, d'où vous vient l'inſolence de jouer un tour ſi impertinent à mon frere, le Colonel, en préſence de ſon Général & de ſon Prince?

REINHARD.

Dites-moi, d'où vous vient l'inſolence de me jouer un tour ſi impertinent en préſence de mes Domeſtiques?

Mad. DE SCHMERLING.

Déchirer la lettre du Colonel qui veut vous être utile ?

REINHARD.

Changer dans ma maison *un menu* écrit de ma main, de la main du Maître ?

Mad. DE SCHMERLING.

Vous voulez, je crois, me parodier ?

REINHARD.

Cela pourroit bien être.

Mad. DE SCHMERLING.

Ne poussez pas trop loin l'impertinence, ou je vous apprendrai à qui vous parlez.

REINHARD.

Je le sais, VOTRE GRACE, je le sais. Je n'ai qu'à regarder mon livre de dépenses, « ce qui a » été payé pour SA GRACE, Mad. de Schmerling » au Tailleur ; ce qui a été payé pour SA GRACE, » M. le Colonel d'Altdorf au Cordonnier, — » &c. &c. » (*Madame de Schmerling étouffe de colere ; le Colonel joue avec le cordon de sa canne, Madame Reinhard tâche de calmer son mari. Reinhard les regarde tous les uns après les autres.*) Vous ne dites plus rien ?

LE COLONEL.

Oui, Monſieur, c'eſt moi qui parlerai.

Mad. DE SCHMERLING.

Taiſez-vous donc.

LE COLONEL.

Allons, allons. (*bas à Madame de Schmerling*). Vous gâterez tout.

Mad. DE SCHMERLING.

Monſieur, vous ſavez quelles ſommes conſidérables nous avons à réclamer?

REINHARD.

Je ne ſache pas. Ah oui! Pour des avances que vos Ancêtres, de glorieuſe mémoire, ont fait, à l'occaſion des Croiſades, contre les Infideles, & auſſi pour un ancien Château que les Payſans ont détruit quatorze cents quatre-vingt ou quatre-vingt-dix ans après la naiſſance de Jéſus-Chriſt, ſuperbe Château, dont les ruines ſont encore très-pittoreſques. — C'eſt là-deſſus que *votre Grace* me rembourſera de toutes mes dépenſes?

LE COLONEL *bas à Madame Schmerling*.

Vous allez vous rendre ridicule, & le diable m'emporte s'il nous prête jamais rien.

Mad. DE SCHMERLING.

De grace, taiſez-vous.

LE COLONEL.

Allons, allons.

Mad. DE SCHMERLING.

Vous ne voulez donc pas abſolument qu'on vous parle raiſon ?

REINHARD.

Oh oui, ſi vous le pouvez.

Mad. DE SCHMERLING.

Commençons par votre *dîner*. Vous ne voulez donc pas conſidérer quel monde vous aurez ?

REINHARD.

Tout eſt conſidéré.

Mad. DE SCHMERLING.

Et vous ne voulez donner que ſix plats ?

REINHARD.

Que ſix plats.

Mad. DE SCHMERLING.

On ſe mocquera de vous.

REINHARD.

On ne se mocquera pas de moi. Regardez, Madame, voici mes comptes, & par-tout il est écrit : *payé* ; parce que je n'ai jamais donné que six plats. VOTRE GRACE donne dix-huit plats, & elle est obligée de m'adresser son Boucher, son Boulanger, son Epicier, son Marchand de vin : voilà la différence, & en un mot, (*ôtant son bonnet de nuit*) si VOTRE GRACE ne veut pas dîner chez moi, avec six plats, je suis très-fâché de ne plus la revoir à ma table ; mais le diable m'emporte, si je donne jamais plus de six plats, & cela est clair.

Mad. DE SCHMERLING *au Colonel.*

Dînerons-nous à la maison ?

LE COLONEL *bas.*

Il faudroit y trouver quelque chose.

Mad. DE SCHMERLING.

Eh bien, *passons là-dessus.*

REINHARD *remettant son bonnet.*

Comme il vous plaira.

Mad. DE SCHMERLING.

Parlons maintenant de votre fils. Vous savez

toutes les démarches que nous avons faites auprès du Général & auprès du Prince?

REINHARD.

Et je sais aussi que vous les avez faites malgré moi.

Mad. DE SCHMERLING.

Si vous ne prenez pas à cœur l'honneur de votre famille, vos parens sont bien obligés de s'en occuper.

REINHARD.

Le grand honneur dont vous comblez ma famille, en faisant mon fils Porte-Enseigne!

Mad. DE SCHMERLING.

Protégé par nous, il ne tardera pas à s'avancer.

REINHARD.

Et deviendra Lieutenant! Et avant d'avoir une *Compagnie*, il aura mangé tout son bien. Non, Madame, cela ne sera pas. Tout étourdi que soit mon fils, ce n'est point un jeune homme sans talent. Il peut-être plus utile à l'Etat par ses connoissances, que par un bras nerveux. Je ne veux pas qu'il supplante un pauvre Gentilhomme qui n'a pas d'autre espérance, & qui peut-être attend cette place depuis long-temps; & en voilà assez.

Mad. DE SCHMERLING.

Un peu de modération, s'il vous plaît. Nous ne pouvons donner au Général un *démenti*, & faire un jeu de la parole du Prince : le pas eſt fait.

REINHARD.

Il faut en faire un autre à reculons.

Mad. DE SCHMERLING.

Non, Monſieur, jamais. Si vous êtes entêté, je veux l'être autant que vous ; je me ſuis occupée de l'honneur de votre famille, & quelque prix qu'il en coûte, mon plan ſera exécuté. M'entendez-vous, Monſieur ?

LE COLONEL.

Doucement, ma ſœur, doucement.

Mad. DE SCHMERLING.

Me laiſſerez-vous parler ?

LE COLONEL.

Allons, allons.

REINHARD.

Vous avez fait un plan, pour l'honneur de ma famille ? Ha, ha ! Et quel eſt donc ce plan ?

Mad. DE SCHMERLING.

Faut-il ſans ceſſe vous le *remâcher* ?

REINHARD.

Je ſerois fort aiſe de le bien *digérer*.

Mad. DE SCHMERLING.

En deux mots. Votre fils ſera Officier. L'état militaire, eſt l'état le plus honorable, & le ſeul chemin par lequel une famille bourgeoiſe puiſſe faire un *pas* dans le grand monde. Votre fille épouſera le Chambellan de Wilsdorf : tout ce qui vous reſte à faire, c'eſt de la lui propoſer d'une maniere honnête.

REINHARD *jette, avec fureur, ſon bonnet de nuit.*

Lui propoſer ma fille? Moi? Je propoſerois ma fille? Un pere propoſer ſa fille? J'aimerois mieux la donner à un honnête ouvrier qui me la demanderoit. A t-on jamais fait propoſition ſemblable à un honnête homme? Moi, propoſer ma fille? — (*Il ramaſſe ſon bonnet, & le met ſur ſa tête.*) Une fille avec une dot de cinq cents mille écus à un malheureux Chambellan, que les Juifs aſſiégent dans toutes les rues.

LE COLONEL *à Mad. de Schmerling.*

Je vous l'avois bien dit.

Mad. DE SCHMERLING.

Mais vous a-t-on prié de parler ?

LE COLONEL.

Allons, allons.

Mad. DE SCHMERLING *à Reinhard.*

Vous parlez comme le bas peuple.

REINHARD.

Et vous prenez le ton ridicule de l'orgueil qui mendie.

Mad. DE SCHMERLING.

Monſieur le Conſeiller !

REINHARD.

GRACIEUSE Dame.

Mad. DE SCHMERLING.

Mais je ferai beaucoup mieux de ne vous pas parler davantage. — Votre bras M. le Colonel.

LE COLONEL *bas à Madame de Schmerling.*

Je voudrois que vous fûſſiez à tous les diables avec vos emportemens. Dites-moi, je vous prie, où trouverez-vous aujourd'hui à dîner ?

Mad. DE SCHMERLING.

Taisez-vous. *Pain bis & honneur.*

LE COLONEL.

Je le veux bien.

Mad. DE SCHMERLING.

Adieu M. le *Roturier.*

REINHARD.

Adieu *gueuse* (1) *à seize quartiers.* J'aurai l'honneur cependant de vous voir à mon dîner de six plats bourgeois?

LE COLONEL.

Dites donc: oui.

Mad. DE SCHMERLING.

Je ne mets plus les pieds dans votre maison.

(*Ils sortent.*)

REINHARD.

Tant mieux! tant mieux! Ha, ha, ha. O les aimables parens!

---

(1) *Les Allemands n'attachent à ce mot grossier, d'autre idée que celle d'une personne réduite à mendier; nous avons conservé & imprimé en italique cette expression, pour faire connoître le ton des Villes Allemandes du second ordre, dont cette Comédie offre un tableau assez fidele.*

SCENE XI.

REINHARD ET Mad. REINHARD.

REINHARD.

Eh bien, VOTRE GRACE, pendant toute cette scène, vous n'avez pas dit une parole?

Mad. REINHARD *se jette dans les bras de son mari.*

O mon ami!

REINHARD *se retirant d'entre ses bras.*

Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que cela veut dire?

Mad. REINHARD.

Pardon, mon ami, pardon de toutes mes extravagances passées.

REINHARD.

T'ai-je bien entendu?

Mad. REINHARD.

Oui, mon ami, j'avoue, avec honte, que par amitié pour mes sots parens, j'ai trop long-temps abusé de ta patience; & mon imprudence a déja trop exposé mon repos, ton repos, notre félicité commune. Mais si jamais....

REINHARD.

Ma femme, parles-tu sérieusement?

Mad. REINHARD.

C'est aussi vrai qu'un Dieu veille sur nous.

REINHARD.

Tu voudrois envoyer au diable ton ridicule & froid cérémonial? Tu serois la femme Allemande d'un Allemand? au lieu de ce maudit VOUS, tu lui rendrois son TOI sensible?

Mad. REINHARD.

Ah de toute mon ame!

REINHARD.

Touche-là: & soyons avec des mœurs bourgeoises & six plats payés, plus heureux que SA GRACE de haute naissance, avec seize quartiers, & dix-huit plats pris à crédit.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Un Sallon dans la maison du Colonel.

SCENE PREMIERE.

LE COLONEL, Mad. DE SCHMERLING.

LE COLONEL *en entrant.*

ET au diable votre *pain bis & honneur.* Cela nous donnera-t-il à dîner aujourd'hui?

Mad. DE SCHMERLING.

Mais mon frere.....

LE COLONEL.

Mais, ma sœur! Venez-vous encore m'ennuyer de vos sophismes. Ce qui est vrai, est vrai, & ce qui est ridicule, est ridicule.

Mad. DE SCHMERLING.

Qu'y a-t-il donc de vrai? Qu'y a-t-il donc de ridicule?

LE COLONEL.

Vous poussez trop loin votre orgueil qui n'est

fondé sur rien ; voilà ce qui est vrai : & il est ridicule de traiter le Conseiller comme vous le faites, lui qui vous nourrit & qui vous entretient, vous & votre frere, depuis plusieurs années.

Mad. DE SCHMERLING.

Avez-vous fini ?

LE COLONEL.

Avec vous ? Jamais. Faire concevoir quelque chose de raisonnable à une femme de votre caractere, vous ôter vos sots principes, c'est encore un problême à résoudre !

Mad. DE SCHMERLING.

Vous faites, malgré vous, mon *éloge*, mon frere.

LE COLONEL.

Ce n'étoit pas mon intention, je vous assure ; & s'il falloit le faire, je serois fort embarrassé.

Mad. DE SCHMERLING.

Vous convenez que mon caractere n'est pas ordinaire, & ce qui n'est pas ordinaire....

LE COLONEL.

N'est pas toujours bon.

Mad. DE SCHMERLING.

Ah, vous faites des *distinctions* ?

LE COLONEL.

Oui, ma sœur, & je *distingue* un estomac vuide d'un estomac plein. Si vous croyez me faire oublier cette distinction par vos sottises, vous vous trompez fort. Tachez que nous ayons de quoi dîner.

Mad. DE SCHMERLING.

Vous dînerez.

LE COLONEL.

Oui? Et comment? Avez-vous envoyé quelque meuble chez votre Juif?

Mad. DE SCHMERLING.

Point du tout.

LE COLONEL.

Vous avez donc pris à crédit chez le Traiteur?

Mad. DE SCHMERLING.

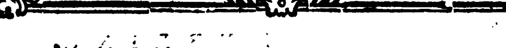
Non. Avez-vous oublié que nous dînons aujourd'hui chez le Conseiller?

LE COLONEL.

Avez-vous oublié qu'il nous a mis à la porte? Je vous crois folle.

Mad. DE SCHMERLING.

Pas aussi folle que vous le pensez. Je vous dis que nous dînons aujourd'hui chez le Conseiller, tout est bien enfilé; mais encore, mon frere, *faut-il savoir s'y prendre.*



SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, PHILIPPE.

PHILIPPE.

MADAME, le Sellier est là-bas.

LE COLONEL *s'approche de sa sœur.*

Avez-vous aussi préparé cela? Mais encore, Madame, *faut-il savoir s'y prendre.*

Mad. DE SCHMERLING.

Amusez cet homme dans l'antichambre. Vous le ferez entrer quand je sonnerai.

PHILIPPE.

Oui, Madame. (*Il sort.*)

Mad. DE SCHMERLING.

C'est une fâcheuse affaire.

LE COLONEL.

Une maudite affaire!

Mad. DE SCHMERLING.

Je ſuis un peu embarraſſée, ces ouvriers Allemands ſont ſi groſſiers.

LE COLONEL.

Heureuſement vous ſavez comment il faut s'y prendre.

Mad. DE SCHMERLING.

Parlez ſérieuſement, je vous prie, mon frere.

LE COLONEL.

De tout mon cœur. Parlons donc ſérieuſement. Si vous ne m'aviez pas dicté cette maudite lettre, ſi je n'avois pas eu la ſottiſe d'écrire toutes vos impertinences, nous ſerions encore très-bien avec le Conſeiller, & nous pourrions compter ſur ſes ſecours.

Mad. DE SCHMERLING.

Le Juif Abraham ne feroit-il pas quelques avances?

LE COLONEL.

Il faudroit donc qu'il eut perdu la tête. Et ſur quoi, je vous prie? Il a déja avancé deux années

de mes appointemens, & Trésorier du régiment n'accepte plus de mandat. Nous voilà maintenant sans savoir où aller; & grace à votre conduite, prêts à devenir la risée publique.

Mad. DE SCHMERLING *avec colere.*

Vous vous émancipez, je crois, mon frere. Je vous prie de péser ce que vous dites.

LE COLONEL.

Allons, allons, la paix!

Mad. DE SCHMERLING.

Vous avez bien le droit de parler!

LE COLONEL.

Allons, allons.

Mad. DE SCHMERLING.

Je voudrois ne m'être jamais mêlé de vos affaires.

LE COLONEL *à part.*

Et peut-être qu'aujourd'hui je m'en trouverois mieux.

Mad. DE SCHMERLING.

J'y ai sacrifié tout mon bien.

LE COLONEL *à part.*

Une terre endettée, dont pas une tuile ne lui appartenoit. - - -

Mad. DE SCHMERLING.

Et voilà les obligations qu'on a pour moi. Si vous ne m'aviez pas eue, — j'aurois bien voulu voir comment vous auriez pu vous tirer de mainte *affaire épineuse.*

LE COLONEL.

Allons, allons, ma sœur, il n'est pas, il est vrai, donné à tout le monde (*à part*) de payer *d'effronterie.*

Mad. DE SCHMERLING.

Donné à tout le monde? Que marmottez-vous donc là?

LE COLONEL.

Je dis qu'il n'est pas donné à tout le monde de réussir. — (*A part*) Je suis un grand sot de me laisser conduire ainsi à la lisiere par une femme, & de la craindre. (*Madame de Schmerling sonne.*) Que voulez-vous donc faire?

Mad. DE SCHMERLING.

Le Sellier est là qui attend.

LE COLONEL.

Et que lui direz-vous?

Mad. DE SCHMERLING.

C'eſt mon affaire.

LE COLONEL *à part.*

Si elle vient à bout de ce ruſtre-là, je dis que cette femme a le diable au corps.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LE SELLIER.

LE SELLIER.

BON jour *gracieux* Colonel & *gracieuſe* Dame, & à toute la compagnie. Pardonnez, VOTRE GRACE, mais vous m'avez fait attendre un peu long-temps. Nous autres ouvriers, pardonnez, VOTRE GRACE, nous avons bien autre choſe à faire que d'attendre dans un antichambre.

Mad. DE SCHMERLING.

Vous avez donc beaucoup d'ouvrage, mon cher ami?

LE SELLIER.

Je ne ſais où donner de la tête. Pardonnez

VOTRE GRACE, ils aiment aſſez à briller, nos gens de condition; mais s'ils payoient ſeulement le pauvre monde, pardonnez, VOTRE GRACE, c'eſt-là où le bât les bleſſe, & on a ſes peines. Pardonnez, VOTRE GRAGE. Le Juif Abraham....

Mad. DE SCHMERLING.

Le connoiſſez-vous?

LE SELLIER.

Oh oui, VOTRE GRACE. Pardonnez, VOTRE GRACE, il faut ſouvent qu'il me ſerve de caution pour nos GRACIEUX SEIGNEURS. La parole du Juif, pardonnez, VOTRE GRACE, je l'aime bien mieux que celle de nos GRACIEUX SEIGNEURS. Les grands Seigneurs oublient ſouvent ce qu'ils ont promis au pauvre monde, — & — Qu'eſt-ce donc que je voulois dire? — Le Juif Abraham qui me fait venir mon cuir d'Angleterre, pardonnez, VOTRE GRACE, m'a montré dernierement le magaſin où il met les hardes qu'on met en gage chez lui. — *Regartez Seurr, les foilà touſs panndußs la hault grands zet petits.* (1) — Il eſt plaiſant, ce Juif.

---

(1) *Pour*: Regardez, Sir, les voilà tous pendus là-haut, grands & petits.

Mad. DE SCHMERLING.

Oui, c'eſt un drôle de corps.

LE SELLIER.

N'eſt-il pas vrai, VOTRE GRACE? Oh quand il m'a fait voir ſon magaſin, pardonnez, VOTRE GRACE, il m'a fait rire: ha, ha, ha. Je croyois être déja dans le Paradis, où tout ſe trouve pêle mêle, ſans diſtinction, à ce que dit l'Ecriture. On voyoit là le Conſeiller Privé, le Conſeiller de Cour, une femme entretenue & une Baronne, un Savetier & un Miniſtre, tout cela enſemble, pardonnez, VOTRE GRACE; mais c'étoit très-plaiſant: ha, ha, ha.

Mad. DE SCHMERLING.

Je le crois. (*A part.*) L'impertinent!

LE SELLIER.

Pardonnez, VOTRE GRACE, j'ai cru y reconnoître auſſi une robe que j'ai vu à VOTRE GRACE, une robe de Cour avec des franges d'argent.

Mad. DE SCHMERLING.

Cela peut bien être, ces riches habits, on les met un jour de gala, & puis on les donne à ſes femmes.

LE SELLIER.

Je ne saurois m'empêcher de rire, pardonnez, VOTRE GRACE, ha, ha, ha. Cette robe étoit pendue à côté d'un jupon & d'un casaquin de notre voisine, de cette femme que vous savez, que j'appelle toujours Madame la Seigneur de nul endroit. Cette petite sotte, pardonnez, VOTRE GRACE, veut imiter les grandes Dames, & le meilleur lui manque. Je pense à cette petite Bourgeoise qui veut toujours se fourrer parmi la grande *coumpanie* (1). Oh l'y voilà pourtant, ha, ha, ha.

LE COLONEL *à part.*

Si je m'en croyois. ——

LE SELLIER.

Eh bien, VOTRE GRACE, voici mon contrat pour le carrosse fourni à son Excellence. Deux cents louis d'or, prix convenu, c'est un compte rond. M. le Général m'envoie chez vous recevoir mon argent, il m'a dit que je le trouverois tout prêt.

Mad. DE SCHMERLING.

Oui, mon ami, cela est vrai, l'argent est tout prêt.

(1) Il veut dire compagnie.

LE COLONEL.

C'est un diable pour mentir.

Mad. DE SCHMERLING.

Je n'ai qu'à l'envoyer chercher chez le Conseiller Reinhard. Mais, avant tout, il faut savoir si vous avez rempli tous vos engagemens.

LE SELLIER.

Pardonnez, VOTRE GRACE; mais qu'est-ce que VOTRE GRACE entend par-là?

Mad. DE SCHMERLING.

Je dis qu'il faut examiner si la voiture a été livrée au Général, comme il l'avoit demandée, & comme le détail en est fait dans votre devis?

LE SELLIER.

Pardonnez, VOTRE GRACE, mais ce que dit VOTRE GRACE; c'est pour plaisanter, sans doute; car, Dieu merci, je sais lire dans l'écriture, & ce qui a été promis, a été fourni. Pardonnez, VOTRE GRACE, il ne faut pas qu'il y manque un clou; nous savons cela: & tenez, Madame, pardonnez, VOTRE GRACE, mais je ne suis pas accoutumé à ces propos-là. J'ai fait en ma vie

plus d'une voiture, celle-ci feroit la premiere où l'on trouveroit à redire.

Mad. DE SCHMERLING.

Oh je le crois bien, & il ne faut pas vous échauffer pour cela. Je fais comme vous travaillez.

LE SELLIER.

Pardonnez, VOTRE GRACE, mais ce n'eft pas comme cela qu'il faut me parler, à moi. Le Général ne me laiffoit pas reprendre haleine, tous les jours il étoit dans mon attelier, & l'on n'y a pas mis un clou fans fon confentement. Et pardonnez, VOTRE GRACE, il me faut mon argent tout de fuite, ou je vais chercher mon carroffe fous la remife de fon Excellence, & je le ramene chez moi.

Mad. DE SCHMERLING.

Vous êtes un homme fingulier. Mais tout fe fait avec ordre dans ce monde, & pour payer un ouvrage, il faut au moins l'avoir vu.

LE SELLIER.

Oh c'eft bien dit, cela, & c'eft parler comme une Dame d'efprit. Oh, oui, fi le carroffe étoit pour VOTRE GRACE, vous le regarderiez par-

devant, par-derriere, en-dedans, en-dehors; mais pardonnez, VOTRE GRACE, il eſt pour le Général, & il en eſt content, par conſéquent, il me faut mon argent tout de ſuite.

Mad. DE SCHMERLING.

Il vous eſt égal d'être payé en argent blanc.

LE SELLIER.

Nous ſommes convenus que je ſerois payé en or; mais tout cela m'eſt égal, pourvu que vous me payez le change, j'aurai même plus de facilité pour faire mes comptes avec les autres ouvriers; car, pardonnez, VOTRE GRACE, il faut bien des mains pour faire un carroſſe.

Mad. DE SCHMERLING.

A propos, mon ami, les Dragons de Schorlemm & de Waldeck ſe plaignent beaucoup de leurs fourniſſeurs. Seriez-vous bien aiſe de faire cette fourniture-là?

LE COLONEL.

Quelle diable d'idée!

LE SELLIER.

Pourquoi pas, ſi Madame peut me la procurer.

Mad. DE SCHMERLING.

Vous l'offrirois-je, si cela ne dépendoit pas de moi? Ecoutez, mon ami, demain, en venant chercher votre argent, apportez un mémoire des prix les plus bas où vous pourriez fournir à ces deux régimens les ouvrages de Sellier & de Corroyeur.

LE SELLIER.

Volontiers, Madame, volontiers; mais pardonnez, VOTRE GRACE, je voudrois bien emporter aujourd'hui mon argent: car le samedi soir, c'est toujours chez moi: *Tous les yeux t'attendent* (1)

Mad. DE SCHMERLING.

Un jour de plus ou de moins, ce n'est rien pour vous, & si votre mémoire est plus raisonnable que celui des fournisseurs d'à présent, j'ai commission de vous charger de ces fournitures, & de vous donner une avance de deux cents écus, & vous recevrez le tout à la fois.

LE SELLIER.

Ah si c'est comme cela, je le veux bien; je

(1) Premieres paroles d'un Pseaume dont les Protestans récitent quelques versets avant de se mettre à table.

repasserai demain, Madame; mais je compte sur ces fournitures.

Mad. DE SCHMERLING.

Je vous en donne ma parole.

LE SELLIER.

Je ne puis m'empêcher de rire, ha, ha, ha, comme ils ouvriront de grands yeux, mes chers confreres, quand ils sauront que j'ai *happé* les fournitures : l'un est Juré de la Communauté, & Marguillier de sainte Catherine, ha, ha, ha.

Mad. DE SCHMERLING.

C'est bien fait, pourquoi font-ils toujours des prix exhorbitans, hé, hé, hé.

LE SELLIER.

Il y a des choses singulieres dans le monde, il y en a toujours un qui dupe l'autre. Pardonnez, VOTRE GRACE, ha, ha, ha.

Mad. DE SCHMERLING.

Cela doit être, puisqu'il y en a toujours un plus fin que l'autre, hé, hé, hé.

LE SELLIER.

Oh c'est bien vrai, Madame, ha, ha, ha. Le

Marguillier

Marguillier eſt loin de s'attendre à pareil tour, il croit avoir *mangé* tout l'eſprit à lui ſeul.

Mad. DE SCHMERLING.

Sur-tout, n'oubliez pas de venir demain.

LE SELLIER.

Je n'oublierai pas, Madame; où il y a quelque choſe à recevoir ou à gagner, Maître Singulier, y court tout de ſuite; & cependant je me recommande à VOTRE GRACE. Pardonnez, VOTRE GRACE, mais je ne ſaurois m'empêcher de rire en penſant à notre gros Marguillier, ha, ha, ha.

Mad. DE SCHMERLING.

Le voilà pour ſes fournitures, hé, hé, hé, & il ne ſaura pas d'où cela lui vient. Ne trouvez-vous pas cela très-plaiſant, mon frere?

LE COLONEL *avec contrainte.*

Oh, oui. — Ha, ha, ha.

LE SELLIER.

Très-plaiſant, ſur mon ame, ha, ha, ha, & je me recommande bien à vos *Graces*. Pardonnez vos GRACES, ha, ha, ha. — Ce gros Marguillier! — (*Il ſort.*)

SCENE IV.

LE COLONEL, Mad. DE SCHMERLING *éclatant de rire, ensuite* LE SELLIER ET LE DOMESTIQUE.

LE COLONEL.

BRAVO, ma sœur, à merveille, à merveille. — « Il vous est égal d'être payé en argent blanc, » — & elle n'a pas un sou. Elle fait un marché pour deux régimens, & à peine connoît-elle le nom des Colonels.

Mad. DE SCHMERLING.

Mais avouez qu'il étoit plaisant, de voir ce bon imbécile mordre à l'hameçon, & s'en aller avec un pied de nez.

LE COLONEL.

Oh oui, très-plaisant, si je ne prévoyois pas qu'il en résultera mille choses désagréables. Et combien de temps pourrez vous l'amuser comme cela?

Mad. DE SCHMERLING.

Un grand Général a dit : Ville qui capitule &

qui a gagné du temps, a beaucoup gagné. Je pense comme lui.

LE SELLIER *rentrant tout-à-coup.*

Pardonnez, vos GRACES, mais ne pourriez-vous pas me donner un à compte de cinq cents écus?

LE COLONEL *souriant & à part.*

Gagner du temps, c'est beaucoup gagner.

Mad. DE SCHMERLING.

De tout mon cœur, mon cher ami; mais j'ai vraiment dans ce moment-ci des affaires très-pressées. Remettons cela à demain, j'y serai deux heures pour vous seul; il faut d'ailleurs que je compare les anciens mémoires des fournitures avec celui que vous m'apporterez, & cela prend du temps.

LE DOMESTIQUE *entre.*

Madame, M. le Chambellan demande à vous voir.

Mad. DE SCHMERLING.

Il est là? Je serai fort aise de le voir. (*Philippe sort.*) Adieu, mon ami; mais gardez-vous bien de laisser rien entrevoir au gros Marguillier.

LE SELLIER.

Je m'en garderai bien, Madame. Pardonnez, VOTRE GRACE, mais je ne suis pas si bête, moi. A demain donc? & je me recommande à VOTRE GRACE. (*Il sort.*)

Mad. DE SCHMERLING.

Vous ne devriez pas, ce me semble, être si content de vos mauvaises plaisanteries, vous pourriez bien me laisser faire.

LE COLONEL.

Allons, allons, rira bien qui rira le dernier.



SCENE V.

LES PRÉCEDENS, LE CHAMBELLAN.

LE CHAMBELLAN.

BON jour, Madame, bon jour, mon Colonel. Quelle singuliere aventure vous est-il donc arrivé ce matin à la parade? Toute la Cour en plaisante. J'ai entendu parler d'une lettre déchirée du Conseiller Reinhard; — mais je n'ai pas trop bien compris l'ensemble.

LE COLONEL.

C'eſt un des tours du Conſeiller, grace à la prudence de ma très-chere ſœur.

Mad. DE SCHMERLING.

Mon frere.

LE COLONEL.

Allons, Allons.

Mad. DE SCHMERLING.

Pour vous, M. le Chambellan, je puis tout vous confier ; car le ſecret reſtera dans la famille.

LE CHAMBELLAN.

C'eſt beaucoup d'honneur pour moi, ſi cela peut avoir lieu.

Mad. DE SCHMERLING.

Je n'en doute pas un moment.

LE COLONEL.

Mais j'en doute, moi.

Mad. DE SCHMERLING.

Nous en reparlerons bientôt. — Vous ſavez quelles ſont nos vues pour le jeune Reinhard ?

LE CHAMBELLAN.

Qui doit être Officier ?

Mad. DE SCHMERLING.

Oui. J'avois *enfilé* tout cela à merveille, & je dictai au Colonel un billet....

LE COLONEL.

Que je n'aurois jamais écrit, si je n'avois pas été un imbécille.

Mad. DE SCHMERLING.

Sans m'interrompre! — Un billet au Conseiller Reinhard, pour l'instruire de ce qui lui restoit à faire. Je lui fis en même temps avaler quelques bonnes pillules, dont il avoit grand besoin.

LE CHAMBELLAN.

Sans doute?

Mad. DE SCHMERLING.

Que fait mon Conseiller? Il déchire la lettre en mille morceaux....

LE COLONEL.

Les met proprement sous enveloppe....

Mad. DE SCHMERLING.

Et les envoie au Colonel à la parade. — *Voilà tout!*

LE CHAMBELLAN.

C'est très-aimable. Aujourd'hui à dîner, nous lui en dirons deux mots.

LE COLONEL.

Oui, si nous avions l'honneur d'y dîner ensemble.

LE CHAMBELLAN.

Comment? N'avez-vous pas aussi une invitation? Je l'ai vue de mes yeux?

LE COLONEL.

Oui, mais les choses sont bien changées, depuis que ma chere sœur.....

Mad. DE SCHMERLING *avec emportement.*

Encore ma chere sœur?

LE COLONEL.

Allons, allons.

Mad. DE SCHMERLING.

J'allai trouver sur le champ M. le Conseiller, je lui parlai un peu vertement de cette *sottise*, & de tant d'autres. — La querelle s'échauffa, & bref, nous nous sommes quittés tout-à-fait *brouillés*. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que

ma chere niéce, Madame la Conſeillere, qui avoit toujours été des *nôtres*, avec laquelle j'avois eu, avant de lui parler, un petit *tête-à-tête*, a tout-à-coup changé de batterie ; elle a pris le parti de ſon époux *chaudement*.

LE CHAMBELLAN.

Chaudement?

Mad. DE SCHMERLING.

Et très-chaudement, je vous aſſure.

LE CHAMBELLAN.

J'en ſuis fâché. Je m'étois promis tant de plaiſir de votre ſociété.

Mad. DE SCHMERLING.

Ne craignez rien, cette querelle n'empêchera pas que nous y dînions enſemble. (*Le Colonel écoute.*)

LE CHAMBELLAN.

Comment cela?

Mad. DE SCHMERLING.

Vous connoiſſez la douce & bonne petite perſonne, — Mamſelle Reinhard?

LE CHAMBELLAN.

Ma future épouſe?

Mad. DE SCHMERLING.

Oui. Vous ſavez qu'elle ne ſauroit voir de la peine à perſonne. Son cœur ſenſible ſouffre dès qu'elle s'apperçoit que ſes parens ont le plus petit chagrin. Son pere en eſt fou, il a pour elle un *amour de ſinge*, & ne ſauroit lui rien refuſer. C'eſt à elle que je me ſuis adreſſée, & elle arrangera tout cela.

LE COLONEL.

Croyez-vous?

Mad. DE SCHMERLING.

Certainement. Je parie que ſous un quart d'heure elle viendra très-poliment nous inviter.

LE CHAMBELLAN.

Elle-même? A merveille. Peut-être qu'en même temps je pourrois un peu lui parler de ce mariage. *Sa Grace* a ſans doute déja fait quelques propoſitions, comme nous en étions convenus?

Mad. DE SCHMERLING.

J'ai déja parlé.

LE CHAMBELLAN.

Avec quel ſuccès?

Mad. DE SCHMERLING.

Bien, aſſez bien, comme cela.

LE COLONEL.

Dites donc la vérité ; c'eſt avec le plus mauvais ſuccès.

LE CHAMBELLAN.

J'eſpere que non.

Mad. DE SCHMERLING *au Colonel.*

Vous ne connoîtrez donc jamais les bienſéances?

LE CHAMBELLAN.

C'eſt donc vrai ?

Mad. DE SCHMERLING.

Vous connoiſſez M. Reinhard, il n'a pas pris la choſe tout-à-fait comme il auroit dû la prendre.

LE COLONEL.

Bien loin de-là, c'eſt qu'il a jetté feu & flamme; il a parlé de s'avilir.

LE CHAMBELLAN.

Comment s'avilir? Mon honneur eſt donc *compromis ?*

Mad. DE SCHMERLING.

Non pas. Comme vous prenez la choſe au sé-

rieux ! Ce n'eſt pas cette union qu'il a rejettée, c'eſt la démarche que je crois décent de lui faire faire.

LE CHAMBELLAN.

Il me ſemble que cette forme eſt néceſſaire, comme un foible dédommagement de ce que je fais pour lui. Une méſaillance ! ſe donner un *ridicule* à la Cour ! Quand je mets d'un côté dans la balance, mon nom, mon rang, mon crédit auprès du Prince, je voudrois bien ſavoir ce que M. le Conſeiller Reinhard met de l'autre côté.

LE COLONEL.

Une fille très-jolie, pleine d'eſprit, & d'excellens ducats.

LE CHAMBELLAN.

M. le Colonel paroît déja bien *familiariſé* avec la *façon de penſer à la roturiere*.

LE COLONEL.

Et M. le Chambellan, & ma chere ſœur me ſemblent tendre leur arc un peu trop fort. Je n'ai rien voulu dire, mais la propoſition qu'on fait au Conſeiller, eſt ſotte, fondée ſur des chimeres, ſur des prétentions ridicules.

Mad. DE SCHMERLING.

Extravaguez-vous, mon frere ?

LE COLONEL.

Allons, allons, la paix.

Mad. DE SCHMERLING.

Vous croyez parler à vos Enſeignes?

LE COLONEL.

Allons, allons, la paix....

LE CHAMBELLAN.

Laiſſons cela. — Je m'y prendrai d'une autre maniere. M. le Conſeiller Reinhard ignore peut-être que c'eſt moi qui le ſoutiens à la Cour, que j'ai ſouvent calmé le juſte reſſentiment du Prince, qu'il avoit mérité, par ſes refus inſolens, à ſe rendre à ſes volontés. Mais je lui dirai deux mots au nom de ſon Alteſſe.

Mad. DE SCHMERLING.

Faites cela ; cela ne peut pas nuire.

LE COLONEL.

Pas avant le dîner, de peur que perſonne d'entre nous ne perde l'appétit. Ah voilà notre Hollandois.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE LIEUTENANT.

LE COLONEL.

COMMENT vous en va, mon Lieutenant? Où étiez-vous donc allé depuis la parade? Bâtir des châteaux en Espagne?

LE LIEUTENANT.

Pardonnez, je suis allé voir quelques Officiers de l'Etat Major, j'ai passé un moment au café, & je viens offrir mon bras à ma *gracieuse* tante, pour la conduire chez M. le Conseiller.

Mad. DE SCHMERLING.

C'est très-honnête, M. le Lieutenant; mais nous avons encore du temps.

LE LIEUTENANT.

Je puis attendre.

Mad. DE SCHMERLING.

On dîne, il est vrai, à midi précis, chez le Conseiller, mais nous attendons une visite de Mamselle Reinhard.

LE LIEUTENANT *rougissant.*

De Wilhelmine?

(Je sais qu'il n'est pas trop possible à un visage couvert de fard, de rougir ou de pâlir tour-à-tour. Aussi l'Acteur ne le fait-il pas, mais c'est au Spectateur à le voir rouge & pâle, selon les circonstances. C'est à lui de croire, & de ne pas voir.)

Mad. DE SCHMERLING.

Oui. Mais il me semble qu'à ce nom, vous rougissez?

LE LIEUTENANT.

Moi? Vous vous trompez, Madame.

Mad. DE SCHMERLING.

Quand finit votre congé?

LE LIEUTENANT.

Dans quelques jours.

Mad. DE SCHMERLING.

Comptez-vous rester ou partir?

LE LIEUTENANT.

Je partirai.



SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, WILHELMINE, PHILIPPE *lui ouvre la porte, & annonce:*

LE DOMESTIQUE.

MADEMOISELLE Reinhard.

Mad. DE SCHMERLING *bas, & d'un air dédaigneux.*

Mademoiselle !

WILHELMINE *baise la main de Madame de Schmerling.*

Bon jour, ma GRAÇIEUSE tante.

Mad. DE SCHMERLING.

Bon jour, petite niéce. (*Wilhelmine veut baiser la main du Colonel, le Colonel ne le permet pas, & lui baise le front.*)

LE COLONEL.

Bon jour, ma chere petite.

(*Wilhelmine fera une grande distinction dans ses révérences au Lieutenant & au Chambellan; car je veux bien ici lui dire en confidence qu'elle aime le Lieutenant.*)

Mad. DE SCHMERLING.

Comment ſe portent-ils chez vous, petite?

WILHELMINE.

Fort bien. Mille complimens de la part de mon Pere & de ma Mere. Ils eſperent de vous avoir tous à dîner.

Mad. DE SCHMERLING *au Colonel.*

Eh bien, M. le Colonel?

LE COLONEL.

Allons, allons. (*à part*) Elle a le diable au corps.

Mad. DE SCHMERLING.

Ma niéce, puiſque nous voici tous réunis *en famille*, j'aurois un petit mot à vous dire.

WILHELMINE.

J'attends vos ordres.

Mad. DE SCHMERLING.

Vous êtes une aimable enfant, bonne, avec de l'eſprit, & en âge de vous marier.

WILHELMINE.

O ma chere tante, je n'y penſe pas encore.

Madame

Mad. DE SCHMERLING.

Nous connoiſſons ce langage, ma petite niéce. — Il ne s'agit donc plus que de vous trouver un parti convenable.

WILHELMINE.

O ma *gracieuſe tante*, quand on n'a gueres que ſeize ans, on n'a pas beſoin de ſe preſſer. Et pourquoi me preſſer? Pourrois-je vivre plus heureuſe qu'auprès de mon Pere? Je ne manque de rien.

Mad. DE SCHMERLING.

Il vous manque ſeulement ce que nous aimons toutes à échanger contre Pere & Mere.

WILHELMINE.

Ne faites-vous point d'exceptions?

Mad. DE SCHMERLING.

Je n'en fais guere. Cela eſt ſi rare.

WILHELMINE.

Cela peut être enfin, puiſque je ſuis dans ce cas-là.

Mad. DE SCHMERLING.

Vraiment? Votre petit cœur ne ſentiroit aucun vuide?

WILHELMINE.

Non, ma tante, il est rempli du plus tendre amour pour mon Pere, pour ma mere, pour tous mes parens.

Mad. DE SCHMERLING.

Ha, ha, & peut-être aussi pour le prochain? Comme elle fait la modeste, la petite sucrée.

LE COLONEL.

Ma sœur ——

Mad. DE SCHMERLING.

Mon frere — Ne vous mêlez pas, je vous prie, de me donner vos leçons.

LE COLONEL.

Allons, allons, la paix.

Mad. DE SCHMERLING.

Vous avez assez d'esprit, ma petite niéce, pour comprendre combien je m'intéresse à l'honneur de votre Maison. Elle peut devenir encore plus brillante par l'alliance d'un homme en crédit, & ce parti considérable est trouvé. Je vous présente ici le Baron de Wilsdorf, premier Chambellan du Prince, comme votre futur époux.

(O carmin, permets donc qu'à ces mots le Lieutenant puisse pâlir!)

WILHELMINE.

M. le Chambellan, un tel honneur....

Mad. DE SCHMERLING.

Ne doit pas vous étonner, quand on a le mérite que vous avez.

WILHELMINE.

J'en suis si étonnée, que je ne sais comment y répondre.

Mad. DE SCHMERLING.

C'est égal, ma niéce, c'est égal. A de telles propositions, une jeune fille peut toujours être embarrassée, ou faire semblant de l'être, selon les circonstances.

WILHELMINE.

Je le suis réellement.

Mad. DE SCHMERLING.

Je te crois, petite sotte, je te crois. Je sais ce que j'ai éprouvé il y a vingt ans, à la premiere proposition de mariage. Malheureusement on ne sent ces choses-là qu'une fois dans la vie. Alors on a le cœur serré, les yeux se troublent, & la terre tourne avec nous.

WILHELMINE.

Je vous aſſure, ma GRACIEUSE tante, que je n'éprouve rien de tout cela.

Mad. DE SCHMERLING.

Et je t'aſſure, petite, que je n'en crois rien. Mais au fait. J'eſpere, Mademoiſelle, que vous n'avez rien à dire contre la perſonne du Chambellan ?

WILHELMINE.

Ma GRACIEUSE — tante — je —

Mad. DE SCHMERLING.

Eh bien, pourquoi ce trouble, ces yeux baiſſés ?

WILHELMINE.

Ma GRACIEUSE tante, Vous me déſolez.

Mad. DE SCHMERLING.

Qu'appellez-vous déſoler ? — Il en coûte donc beaucoup d'accepter une propoſition ſemblable, dont les premieres Maiſons de la Ville ſe trouveroient fort honorées ?

WILHELMINE *jettant à la dérobée un regard ſur le Lieutenant.*

Et quand je n'aurois aucune objection à faire à cette propoſition, je ne dois point oublier que j'ai un Pere.

Mad. DE SCHMERLING.

Un Pere qui ne refuse rien à sa petite fille, nous le savons, & il faudroit qu'il fût aveugle & imbécille, quelques sots & fols que soient ses caprices, pour ne pas sentir les avantages d'une si grande alliance.

WILHELMINE *avec émotion.*

Madame, vous parlez de mon Pere.

Mad. DE SCHMERLING.

De quel autre donc croyez-vous que je parle?

WILHELMINE.

Et à sa fille?

Mad. DE SCHMERLING.

Voyez un peu comme cette petite fille se met en colere! La petite colombe a-t-elle du fiel?

LE LIEUTENANT.

Sa colere, ce me semble, lui fait honneur.

Mad. DE SCHMERLING.

Vous êtes ici vous, Monsieur? Je ne pensois plus que vous y fussiez. Je vous prie de ne prendre aucun intérêt à des affaires qui ne vous regardent pas.

LE LIEUTENANT.

C'eſt ma Couſine.

Mad. DE SCHMERLING.

Et pour ſon établiſſement vous ne vous caſſetez pas, je crois, la tête. — En un mot, Mamſelle Reinhard, vous ſavez quel eſt mon projet, vous ſavez que je n'abandonne pas aiſément un projet que j'ai formé. — J'aimerois aſſez que vous vous expliquaſſiez ici en préſence de votre famille, pour me donner plus beau jeu avec M. votre Pere.

WILHELMINE.

Encore une fois, de grace, Madame, ne me tourmentez pas.

Mad. DE SCHMERLING.

Une réponſe, s'il vous plaît.

WILHELMINE.

Puiſqu'il le faut abſolument. — M. le Chambellan, c'eſt malgré moi, que vous jouez ici un rôle déſagréable.

LE CHAMBELLAN.

En effet, je m'en apperçois.

WILHELMINE.

J'en ſuis fâchée, Monſieur, mais ayant à peine

l'honneur de vous connoître, quand je dépends de la volonté d'un Pere, sans laquelle je ne ferois pas la démarche la plus indifférente, vous devez avouer vous-même que la réponse que ma Gracieuse Tante exige de moi, est si embarrassante....

LE CHAMBELLAN.

C'est selon les circonstances.

WILHELMINE.

Quelles que soient ces circonstances, — elles ne sont pas au moins si pressantes que dans la démarche la plus importante qu'une femme puisse faire, je donne sans réflexion, & sans consulter mon Pere, une réponse définitive.

LE CHAMBELLAN.

Au moins, Mademoiselle, me sera-t-il permis d'avoir quelque espérance ?

WILHELMINE.

Aucune espérance, Monsieur.

LE CHAMBELLAN *à part.*

Est-ce-là cette tourterelle qui devoit dire toujours oui ?

Mad. DE SCHMERLING.

Bravo. A merveille, Mademoiselle. Pas la

moindre espérance ? Ce langage sied parfaitement bien à une fille comme vous. Mais entre nous, ma petite, ce n'est pas à moi à qui l'on en fait accroire. Il y a autre chose là-dessous que la simple innocence, qu'une obéissance aveugle pour la volonté d'un Pere; — mais — prenez garde — si je découvre qu'un petit Bourgeois.....

WILHELMINE.

Madame, si vous n'avez la bonté de changer de langage, je suis obligée de me retirer.

Mad. DE SCHMERLING.

Pas sans nous, s'il vous plaît. M. le Chambellan vous donnera le bras, si vous voulez bien le permettre. Nous en reparlerons à dîner. M. le Lieutenant voudra bien venir nous joindre.

LE LIEUTENANT.

Oui, Madame. (*Le Colonel donne le bras à sa sœur, le Chambellan à Wilhelmine, qui laisse tomber à dessein son éventail. Le Lieutenant s'avance, elle lui fait signe de ne le pas ramasser.*)



SCENE VIII.

LE LIEUTENANT *seul, ensuite* WILHELMINE.

LE LIEUTENANT.

T'AI-JE bien entendu, fille angélique? Ai-je.... Oh mille & mille remercîmens à ma GRACIEUSE tante, mille remercîmens. Vous avez forcé, pour mon bonheur, cette fille chérie à laisser parler son cœur! Que vous êtes bien récompensés, jours de douleurs, & vous nuits si ameres!

WILHELMINE *accourant d'un air timide.*

Il faut — que j'aie oublié par-là mon éventail.

LE LIEUTENANT *à ses pieds.*

Le voici.

WILHELMINE.

Qu'avez-vous? Que voulez-vous?

LE LIEUTENANT.

Ne vous aurois-je pas entendu?

WILHELMINE.

Charles.

LE LIEUTENANT.

Wilhelmine.

(*C'est à l'Acteur & à l'Actrice de mettre dans ces mots du cœur toute l'expression d'un amour réciproque. Ce jeu muet, si éloquent, ne se peut décrire; & quand on y réussiroit, — l'Acteur, sans talent, ne vous entendroit pas. C'est l'âme seule qui sent la nature.*)

LE LIEUTENANT *serrant la main de Wilhelmine avec toute l'ivresse de l'amour.*

C'en est assez, assez, ma Wilhelmine. — J'entends ton cœur qui parle au mien, — oui, — je l'entends.

WILHELMINE.

Laissez-moi, Charles, au nom de Dieu, laissez-moi! Je me suis dérobée un instant. — Ils m'attendent à la porte. — Il faut que je m'en aille. — Nous nous verrons à table. O Charles! Charles! (*Elle sort en courant.*)

LE LIEUTENANT, *après quelques instans de recueillement.*

Où étois-je? — Où suis-je? — Ah Dieu! Un seul moment comme celui-ci, compense tous les malheurs de la fortune. — Quel regard! — Et le son de sa voix! — Sa main serrant la mienne! — Tout le ciel étoit là. — Elle étoit là. Mon pied

touche avec respect la place sacrée où cet Ange qui m'aime, — — qui m'aime! . . . . Malheureux Charles!

SCENE IX.

LE LIEUTENANT, PHILIPPE *avec une bouteille de vin, du fromage de Hollande, & du pain.*

PHILIPPE.

GRACE à Dieu, les voilà partis.

LE LIEUTENANT.

Partis? qui?

PHILIPPE.

Les Maîtres. Vous déjeûnerez donc aujourd'hui à midi, M. le Lieutenant?

LE LIEUTENANT.

Je ne déjeûnerai pas. Je ne veux rien! — Il faut que je la voie encore une fois, ne verrois-je que le bord de sa robe. (*Il sort.*)

PHILIPPE *seul.*

Que veut dire cela? — Le diable sait ce qu'il a dans la tête. — Il ne déjeûnera pas? Il ne veut

rien? — Eh bien, je veux déjeûner, moi. (*Mettant le déjeûner ſur la table.*) Un déjeûner comme celui-ci eſt tout autre choſe que leur maudite eau noire & jaune. Il y a là de la conſiſtance, au moins. Oui, certes, c'eſt un excellent pays que la bonne Hollande. Je voudrois y être déja de retour. De belles filles! Toutes les fois que je penſe à mes petites Hollandoiſes, rondelettes, jupon court, tablier ſi blanc, & puis ces ducats à belles empreintes, que le Juif Allemand n'a point encore rognés, & toi, fromage d'Hollande, (*il coupe un grand morceau de fromage*) toutes les fois que je penſe à toi....

LE LIEUTENANT *en-dehors.*

Philippe.

PHILIPPE *laiſſe tomber couteau & fromage.*

Monſieur.

LE LIEUTENANT.

Fais mes paquets.

PHILIPPE.

Vos paquets?

LE LIEUTENANT.

Oui, oui, oui.

PHILIPPE.

Voulez-vous partir ?

LE LIEUTENANT.

Après dîner.

PHILIPPE.

Et pour aller où ?

LE LIEUTENANT.

Que sais-je ! Allons, dépêche toi.

PHILIPPE.

Mais, M. le Lieutenant....

LE LIEUTENANT.

Point de mais. — tais-toi. — Sort maudit !

PHILIPPE.

L'excellent fromage !

LE LIEUTENANT.

Pourquoi faut-il que j'aie connu cet Ange !

PHILIPPE *au fromage.*

Pourquoi faut-il que j'aie eu l'avant-goût de ton excellence !

LE LIEUTENANT.

Ses yeux....

PHILIPPE.

Les beaux yeux qu'il a!

LE LIEUTENANT.

Quand je ferai là bégayant à ses pieds un dernier adieu, — quand des larmes d'amour couleront de ses yeux attendris....

PHILIPPE.

Quand je ferai là, devant toi, que pour la derniere fois en coupant une tranche, je verrai couler tes larmes!....

LE LIEUTENANT.

Philippe.

PHILIPPE.

Monsieur le Lieutenant.

LE LIEUTENANT.

Qui suis-je?

PHILIPPE.

Vous? — Vous — vous êtes mon Maître.

LE LIEUTENANT.

Que suis-je?

PHILIPPE.

Lieutenant au service de Hollande; il est vrai

que vous devriez être déja plus avancé, si c'étoit au mérite qu'on donnât les récompenses. — Et moi aussi, je ne suis qu'un pauvre domestique.

LE LIEUTENANT.

Que suis-je de plus ?

PHILIPPE.

De plus ? — de plus qu'un Lieutenant ? Un — un honnête homme.

LE LIEUTENANT.

Imbécile. — Je suis pauvre ! — Je suis malheureux.

PHILIPPE.

Au nom de Dieu, mon cher Maître, que vous manque-t-il ?

LE LIEUTENANT.

Tout.

PHILIPPE.

Vous m'avez cependant....

LE LIEUTENANT.

Tais-toi. — Je ne suis pas d'humeur à rire de tes fadaises.

PHILIPPE *à part*.

C'est tout de bon. Essayons d'un autre côté.

— M. le Lieutenant, je ſuis votre véritable *Sancho Pança*, vous le ſavez ; un bon diable qui vous aime, qui rit & pleure tout à la fois ; mais pardon, dans ce moment, je parle ſérieuſement. A un bon & fidele domeſtique qui vous ſert depuis dix ans ; qui partage avec vous l'orage, le beau temps, le froid, le chaud, *heur* & malheur, il lui eſt bien permis de dire quelquefois un mot ou deux. — Et feu votre pere, — mes larmes ſont toujours prêtes à couler, quand je penſe à ce brave Seigneur, à ce bon vieillard. — —

LE LIEUTENANT.

Tu pleures? Je voudrois pouvoir pleurer. Mon cœur eſt plein, & rien n'en peut ſortir.

PHILIPPE.

Sur ſon lit de mort, il vous a recommandé à Philippe. Vous étiez bien jeune, dix ans, petit Cadet dans un régiment. — Philippe, me dit-il, je ſais que tu m'es attaché. — Pour moi, tout eſt fini. — Tenez, M. le Lieutenant, il faudroit que je fûſſe un miſérable pour ne pas exécuter un pareil teſtament. Au jour du jugement, que lui répondrois-je, s'il venoit me dire : Philippe, qu'as-tu fait de mon fils? — Non, je ne le veux pas, M. le Lieutenant, c'eſt moi qui ſuis obligé de répondre de vous.

LE

LE LIEUTENANT.

Toi? De moi? Un homme répondre d'un autre? —Tu es fol, tu ne connois pas les hommes.

PHILIPPE.

Pas beaucoup, par vos livres imprimés; mais par le grand, grand livre de l'expérience, je les connois aſſez bien.

LE LIEUTENANT.

Tu ſais donc qu'aujourd'hui ils ont tous un dehors trompeur?

PHILIPPE.

Ce n'eſt pas vous, Monſieur, non, j'en ſuis bien sûr, ce n'eſt pas vous.

LE LIEUTENANT.

Tu me connois donc?

PHILIPPE.

Comme moi-même.

LE LIEUTENANT.

Ha, ha, ha.

PHILIPPE.

De quoi riez-vous?

LE LIEUTENANT.

De ta ſimplicité. Si tu ne me connois pas mieux que toi-même, tu me connois fort mal.

PHILIPPE.

Il ſeroit aſſez drôle cependant que je ne me connûſſe pas moi-même.

LE LIEUTENANT.

Non, te dis-je, non. De mille & mille circonſtances, ſouvent d'aucune importance, dépend preſque toujours le changement de notre tempérament, de notre caractere, de nos paſſions. D'une minute à une autre, nous penſons & nous agiſſons tout différemment. — Je t'ordonne dans ce moment de faire mes paquets; me voilà bien décidé à partir; bien décidé à dire un éternel adieu à la jeune fille, à ne la poſſéder jamais par aucune baſſeſſe, — & cependant — hélas! — grand Dieu! — Que faire? — (*Il ſe jette dans un fauteuil.*)

PHILIPPE *étonné.*

D'une minute à l'autre, c'eſt tout différent. — Il faut que j'examine cela. (*Il goûte le fromage très-attentivement.*) Je le trouve de même qu'auparavant. (*Il boit un verre de vin.*) Je le trouve tout de même. — Oh, M. le Lieutenant, vous voilà réfuté. Et, c'eſt comme diſoit mon

Précepteur, car j'ai appris le latin, moi, un argument *ad hominem*.

LE LIEUTENANT.

Ne m'impatientes pas par tes sottises. Va t'en, te dis-je, & fais mes paquets.

PHILIPPE *à part*.

Allons, allons, c'est vraiment sérieux. Ah l'amour a fait encore là un insensé. (*Il sort.*)

LE LIEUTENANT *seul*.

Est-il situation plus malheureuse que la mienne? — Me voici — ballotté par la raison, par l'amour, comme un vaisseau, le jouet des vents. — J'aime une jeune fille, qui me donneroit sur la terre toutes les jouissances célestes; je suis aimé autant que j'aime, & je la verrai passer dans les bras d'un autre, parce que — parce que je suis né sans fortune. — Pouvoir être heureux, & ne pas oser l'être! Cela est dur! — Dur! Le Conseiller riroit de mon amour, si je lui demandois la main de sa fille. Et supposons que je l'obtienne, par charité, — *par charité*, c'est le mot. Consentirois-je à devoir ma fortune à une femme? — Mais cette femme, c'est Wilhelmine! — Ha! — fût-ce un Ange! — L'objet peut excuser une bassesse, mais non la justifier. Pars donc. (*Philippe*

rentre avec un porte-manteau très-étroit, quelques habits & du linge.) Je ſuis bien aiſe que tu faſſes promptement mes paquêts. Dépêche toi.

PHILIPPE.

Oh, il ne faut pas grand temps pour vos paquets. A quelle heure faut-il ſceller les chevaux?

LE LIEUTENANT.

A deux heures préciſes.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, LOUISE.

LOUISE.

M. le Lieutenant, l'on n'attend plus que vous.

LE LIEUTENANT.

Que moi? J'y vais. (*A part.*) Je la verrai pour la derniere fois. Allons, de la fermeté. (*Il veut partir, Philippe le retient, & lui donne un paquet de mouchoirs.*) Pourquoi cela?

PHILIPPE.

Et les adieux, & les larmes —

LE LIEUTENANT *lui jettant les mouchoirs au viſage.*

Stupide animal!

SCENE XI.

PHILIPPE, LOUISE.

LOUISE.

QUE faites-vous là?

PHILIPPE *ramassant les mouchoirs.*

Un, deux, quatre, six; il y en a précisément une douzaine.

LOUISE.

Mais vous, qu'en voulez-vous faire?

PHILIPPE.

Ne voyez-vous pas que je fais les paquets? Nous partons, & après dîner, mon Maître fait ses adieux, & comme j'ai de bonnes raisons pour croire que ses adieux ne se passeront pas sans beaucoup de larmes, je voulois, par précaution, donner quelques mouchoirs à mon Maître.

LOUISE.

Vous voulez partir? & cela si promptement?

PHILIPPE.

Oui, comme vous voyez, *dictum factum*, di-

soit mon Précepteur. (*D'un ton pleureur.*) Et puisque cela ne peut pas être autrement, qu'il faut nous séparer..... Adieu donc, chere bouteille, (*il boit*) pour la derniere fois, adieu, & à toi aussi, adieu, ma chere Louise. — (*Il veut l'embrasser.*)

LOUISE *le repousse.*

Plaisanterie à part, Philippe, partiriez-vous tout de bon?

PHILIPPE.

Ma foi!

LOUISE.

Et vous êtes si gai?

PHILIPPE.

Que faire? Il faut bien avoir un peu de raison. Croyez moi cependant, mon cœur n'est pas content. Mais si l'on se quitte avec peine, on se revoit avec grand plaisir; & j'espere que cela m'arrivera, & dans des circonstances plus heureuses. Et puis quand je reviendrai, & que je te dirai: *tu veux bien de moi, je veux bien de toi;* & que j'apporterai de jolis ducats une bourse bien garnie.

LOUISE.

Oui, mon cher Philippe, tout cela est beau & bon, si c'étoit tout de suite, je vous répon-

drois volontiers : *Tu veux bien de moi, je veux bien de toi ?*

PHILIPPE.

Oui dà ? Voilà comme on doit parler. Mais, ma chere Louise, les mariages se préparent dans le ciel, & il faut que le nôtre ne soit pas mûr encore, — puisqu'il faut que je parte.

LOUISE.

Si cela ne se peut pas autrement, il faudra bien s'y soumettre. Si cela pouvoit être mieux, ce seroit mieux.

PHILIPPE.

Voilà qui est parlé, cela.

LOUISE.

On vous verra, j'espere, avant de partir ?

PHILIPPE.

Sans doute, mon petit cœur.

LOUISE.

Allons, dépêchez-vous, je me dirai : Il faut prendre un peu de patience, tout ce qui est différé n'est pas perdu. (*Elle sort.*)

SCENE XII.

PHILIPPE *seul.*

COMME elle y va ! Si je n'avois pas plus d'esprit qu'elle, nous serions de belles affaires. On est bientôt marié : mais quand on a une femme, c'est pis que la fiévre ; on se débarrasse de celle-ci, du moins ; mais une femme, c'est pour la vie.

(*Il prend son porte-manteau, & sort.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Dans la maiſon du Conſeiller.

SCENE PREMIERE.

FRÉDÉRIC *ſort de la Salle à manger, &* LOUISE *d'un autre côté.*

FRÉDÉRIC.

C'EST à mourir de rire, ha, ha, ha.

LOUISE.

Qu'elle folie nouvelle? & qui vous fait donc rire?

FRÉDÉRIC.

Je vous dis que c'eſt à mourir de rire, ha; ha, ha!

LOUISE.

Mais encore.

FRÉDÉRIC.

Je n'oublierai pas demain le dîner d'aujourd'hui.

LOUISE.

Mais vous oubliez que je ſuis femme.

FRÉDÉRIC.

Et que toutes les femmes, à commencer par la premiere, ont toujours été un peu curieuſes.

LOUISE.

Si tu ſais cela, imbécile, pourquoi donc me fais-tu ſi long-temps languir?

FRÉDÉRIC.

Pas d'injures, Mademoiſelle, ou vous ne ſaurez rien. Il faut qu'on me parle avec amitié.

LOUISE.

Dites-moi donc, mon cher Frédéric, ce qui vous faiſoit rire?

FRÉDÉRIC.

Oui ma chere Louiſe, de tout mon cœur. Vous ſaurez juſqu'à la plus petite circonſtance. Vous ſavez déja que M. Reinhard & Madame de Schmerling ont eu ce matin une querelle fort vive?

LOUISE.

Oui, à cauſe des ſix plats.

FRÉDÉRIC.

Et pour le mariage de Mademoiselle.

LOUISE.

Comment, il se trame ici un mariage?

FRÉDÉRIC.

La trame étoit assez bien préparée; mais M. Reinhard a brouillé tous les fils.

LOUISE.

C'est dommage, cela me fait perdre un habit de noces.

FRÉDÉRIC.

Que vous n'auriez pas voulu gagner, j'espere, aux dépends du bonheur de vos Maîtres? Si je croyois, Louise, que vous eussiez parlé sérieusement.....

LOUISE.

Fi donc, comment pouvez-vous penser cela de moi. J'aime par-dessus tout mes Maîtres.

FRÉDÉRIC.

Vous êtes bienheureuse d'avoir dit cela. Ensuite de nouvelles disputes, à cause de notre jeune Maître, qui veut absolument être Officier.

LOUISE.

C'est l'état qui convient à ce libertin.

FRÉDÉRIC.

A ce libertin ?

LOUISE.

Cela. eſt vrai. Il chiffonne tous les tabliers.

FRÉDÉRIC.

C'eſt la manie des Officiers. — Mais vous, Mademoiſelle Louiſe, d'où ſavez-vous donc cela? Par ces Enſeignes, peut-être, qui ſont logés dans le voiſinage ?

LOUISE.

Vous êtes un ſot.

FRÉDÉRIC.

Si je le croyois..... Je t'ENSEIGNEROIS de maniere que de ta vie tu ne penſerois plus aux ENSEIGNES. — Fi, Louiſe, fi ! Une fille qui court après les jeunes Officiers ne vaut pas....

LOUISE.

M. Frédéric, ne ſoyez pas inſolent.

FRÉDÉRIC.

Et qui vous a donc ſi bien inſtruite? Ce n'eſt certainement pas le Lieutenant Hollandois?

LOUISE.

Oh ma foi non : le manteau & le petit colet

ſieroient mieux à ce jeune homme que ſon ordonnance, tant il eſt grave.

FRÉDÉRIC.

C'eſt un digne & brave jeune homme, le Conſeiller l'aime beaucoup. Mais pour ſon Philippe, ce bouffon....

LOUISE.

Ne dites pas de mal de Philippe. Il eſt vrai que ce n'eſt pas un grondeur comme vous.

FRÉDÉRIC.

Non, je vous aſſure, c'eſt un brave garçon, qui a vu le monde, & qui a ſenti la poudre à canon, au quartier de réſerve, derriere le bagage.

LOUISE.

Il eſt toujours bon qu'un homme ait un peu vu le monde; mais qu'eſt-ce que ce Philippe me fait à moi? — Dépêchez vous donc de me dire votre hiſtoire avant qu'ils ſe levent de table.

FRÉDÉRIC.

Oh nous avons du temps devant nous: avant que le gros Major & le Conſeiller-Clerc aient le viſage bien enluminé, la panſe bien ronde, ils ne ſe leveront pas, & ils ne ſont encore qu'à la douzieme bouteille. Vous ſaurez donc qu'aujour-

d'hui le Conſeiller de Cour & Madame de Schmerling en ſont venus à un point d'inſolence ſi révoltante, que M. Reinhard les a priés de ne plus rentrer dans ſa maiſon. Et ils ſont ſortis bien piqués. Mademoiſelle Wilhelmine, qui ſoupire & pleure dès qu'elle voit une querelle s'échauffer, eſt allée parler à ſon pere, elle a carreſſé le bon petit papa, & elle a tant fait, qu'enfin le Pere lui a dit: De par tous les diables, puiſque tu le veux, qu'ils viennent. Elle n'en demandoit pas davantage. Leſte, comme un petit chevreuil, elle diſparoît, & ramene avec elle le Colonel & les *Paraſites*. (1)

LOUISE.

Qui donc dites-vous? Je ne connois pas les Meſſieurs *Paraſites*.

FRÉDÉRIC.

Imbécille, ce ne ſont pas des perſonnes, mais ce qui eſt comme attaché à une perſonne. Vous autres ignorans.....

LOUISE.

Et votre hiſtoire que vous ne finiſſez pas.

---

(1) Au lieu de *Paraſites*, il y a dans l'original *tout l'appendix*, ce qui amene un jeu de mots qu'on ne peut traduire en François ſans indécence.

FRÉDÉRIC.

M. Reinhard s'étoit mis près la fenêtre dans un coin de la chambre avec le vieux Conseiller....

LOUISE.

Qui porte une perruque de laine, des souliers quarrés, & des vestes, dont les franges brodées lui descendent jusqu'aux genoux?

FRÈDÉRIC.

Lui-même. Il avoit aujourd'hui sur sa veste tout un verger, & une paire de manchettes de bottes toute neuve. M. Reinhard a fait semblant de ne pas entendre arriver le Colonel, & Madame de Schmerling. Et pendant qu'il continuoit sa conversation, il auroit fallu voir la gracieuse Dame! elle allongeoit le col comme un coq-d'Inde qui voit un habit rouge.

LOUISE.

Je le crois.

FRÉDÉRIC.

Quelques minutes après, notre Maître, sans se tourner, nous dit: Faites servir. On apporte la soupe, & l'on s'approche de la table. Ils étoient sans doute convenus de leurs places; mais M. Reinhard a fait un arrangement tout-à-fait différent,

& la gracieuſe Dame s'eſt trouvée entre un Bourgeois & un Conſeiller de Province, en bottes crottées, tout arrivant. Il n'y avoit rien de ſi plaiſant que de voir Madame de Schmerling arranger ſa robe pour ne la pas ſalir.

LOUISE.

Ha, ha, ha; & Wilhelmine?

FRÉDÉRIC.

Le Chambellan vouloit ſe placer auprès d'elle; mais ſon Pere l'a fait aſſeoir entre ſon frere & le Lieutenant Hollandois.

LOUISE.

Et le Chambellan?

FRÉDÉRIC.

Le Conſeiller-Clerc & le Major au large ventre l'ont pris au milieu d'eux, & l'ont voulu faire boire en Chanoine & en militaire. Il s'eſt excuſé, on lui avoit ordonné le régime. Il a laiſſé paſſer tous les plats ſans y toucher; mais voyant enfin qu'il n'y avoit pas de *hauts-goûts*, il a bien fallu ſe décider à manger d'un petit plat bourgeois. Je veux, dit le Major, que le tonnerre m'enfonce auſſi avant dans la terre qu'un liévre feroit de chemin en dix ans, ſi depuis que j'ai quitté la Poméranie,

Poméranie, j'ai mangé de meilleur bœuf ſalé, & des boulettes mieux aſſaiſonnées.

LOUISE.

Un tel plat eſt bien digne d'un jurement *de Poméranie.*

FRÉDÉRIC.

Et le nez de Madame de Schmerling ſe pliſſoit comme celui d'un écureuil qui trouve la noiſette dure. —— Wilhelmine & l'Officier, muets comme des poiſſons, avoient, je crois, par les yeux, un entretien fort tendre.

LOUISE.

Oui? Voilà donc pourquoi l'on m'envoyoit ſi vîte chercher M. le Lieutenant?

FRÉDÉRIC.

Je gagerois ma plus belle livrée, que le Hollandois aime Wilhelmine, & Wilhelmine le Hollandois.

LOUISE.

Je m'en vais ſonder Philippe là-deſſus.

FRÉDÉRIC.

Il vous apprendra grand'-choſe.

LOUISE.

Oh il eſt le gardien de la bourſe, du linge, des habits & des ſecrets de ſon Maître.

FRÉDÉRIC.

Le bagage du Lieutenant eſt ſi léger, que s'il ne gardoit pas ſes ſecrets, il n'auroit rien à garder. — Quand on a ſervi le dernier plat, Madame de Schmerling, pour reprendre haleine, a commencé à parler ſur le *ſavoir-vivre*, ſur les parvenus, ſur la méſaillance. M. Reinhard qui ſe mordoit les lévres, lui adreſſoit de temps en temps quelques ripoſtes vives. Mais quand elle s'eſt miſe à parler du mariage du Chambellan, il a été pouſſé à bout. (*on entend ſonner*) C'eſt le Conſeiller-Clerc, qui aura fini ſa douzieme bouteille. (*Il veut s'en aller.*)

LOUISE.

Attendez donc, votre hiſtoire n'eſt pas finie.

FRÉDÉRIC *en s'en allant.*

Mais je ne puis pas laiſſer mourir de ſoif notre Révérend.

SCENE II.

LOUISE *ſeule.*

Le Lieutenant & Mademoiſelle Wilhelmine! — Ah, ah! Ce ſeroit, je l'avoue, un mariage bien aſſorti. — M. le Lieutenant, avec dix écus d'appointemens par mois, & Mademoiſelle Wil-

helmine une dot de cinquante mille écus : non, M. le Lieutenant, ces raiſins là ne ſont pas mûrs pour vous.

SCENE III.

LOUISE, PHILIPPE.

LOUISE.

Ah, ah, M. Philippe! Déja prêt à partir?

PHILIPPE.

Me voilà en bottes & en éperons. Pourvû que nous ne confirmions pas le proverbe. Scellé de grand matin, & parti tard.

LOUISE.

Cela pourroit arriver.

PHILIPPE.

Tant pis, morbleu, je n'ai qu'une poignée d'avoine pour mes chevaux.

LOUISE.

Et pas grand'-choſe pour les Maîtres?

PHILIPPE.

Oh, oh, nous en avons aſſez pour arriver. Et après....

LOUISE.

Nous mourrons de faim jusqu'au jour de la paye, n'est-ce pas?

PHILIPPE.

Oh que nenni! Nous ferons notre cour à quelque femme d'un riche négociant Hollandois, &...

LOUISE.

Elles s'attendrissent sur le sort des Officiers Allemands?

PHILIPPE.

Mademoiselle, voilà comme on tire au lourdaut les vers du nez. Nous sommes modestes, & n'aimons pas à vanter nos victoires.

LOUISE.

Je m'en apperçois. C'est pour cela que vous ne m'avez rien dit de la nouvelle conquête de votre Maître.

PHILIPPE.

Nouvelle conquête! Quelle nouvelle conquête?

LOUISE.

Ce n'est pas à vous qu'on tire les vers du nez, vous êtes trop modeste pour vanter vos victoires;

nous autres, nous sommes sinceres, & nous aimons à convenir que le modeste M. Philippe a su vaincre la rusée Louise, & que M. l'Officier, tout aussi modeste, a su ajouter à ses trophées hollandois, Mademoiselle Reinhard.

PHILIPPE.

Ce seroit bien le diable. — Ha, ha! — Mes yeux s'ouvrent, & je vois....

LOUISE.

Vraiment? à présent seulement? Le clair-voyant, *le superfin* M. Philippe ne s'est apperçu de rien?

PHILIPPE *se frappant le front.*

Que je suis imbécille!

LOUISE.

Personne ne vous contredit.

PHILIPPE.

Hinc illæ lachrymæ. Voilà pourquoi ces larmes, c'est donc pour cela que nous étions toujours tristes, inquiets, rêveurs?

LOUISE.

Voilà pourquoi nous aimions à lui donner le bras à la promenade; voilà pourquoi nous laissions tomber sur elle des regards languissans; voilà

pourquoi nous faiſions la cour à M. & Madame Reinhard.

PHILIPPE.

Et Mademoiſelle Wilhelmine le voit-elle avec le même plaiſir ?

LOUISE.

Certainement, quelle jeune fille pourroit réſiſter à un joli Officier, ſvelte, qui porte un bel uniforme bien broſſé, avec des épaulettes d'or ?

PHILIPPE.

Mais pourquoi diable partons nous donc, puiſque nous pouvons dreſſer ici de ſi belles tentes? (1)

LOUISE.

Cela ne ſe fait pas ſi vîte que vous le penſez, mon bon Philippe. Je crois que votre Maître veut partir, il n'aime pas à vanner la paille, peine perdue, on ne donne pas ſa fille à un M. *SANS BIEN*.

PHILIPPE *vivement*.

Que dites-vous ?

LOUISE.

N'entendez-vous pas l'Allemand ?

---

(1) Encore une alluſion à l'Ecriture.

PHILIPPE.

Quand on dit des injures, je ne l'entends plus. Ne répétez pas cela, je vous le conſeille.

LOUISE.

Et je le répéterai dix fois, M. Reinhard ne donnera pas ſa fille à un M. SANS BIEN.

PHILIPPE.

Mille bombes ! Pas donner ? Comment pas donner ? un brave Officier qui a ſervi ſa patrie vaut toutes les jeunes filles du monde, le Grand Mogol fût-il leur Pere. Si vous ne le ſavez pas encore, je vous l'apprends.

LOUISE.

Ha, ha, ha, ha. — Le Grand Mogol, & un Lieutenant.

PHILIPPE.

Un Lieutenant ! un Lieutenant ! Ce Lieutenant peut devenir Maréchal de Camp, au lieu qu'avec tous ſes tréſors, Mademoiſelle Reinhard ne ſera jamais que — Mademoiſelle Reinhard. Et, ma foi, mon Maître ne ſe pendra pas ſi on lui refuſe Mademoiſelle Reinhard. Je vois à préſent pourquoi mon Maître veut partir. Je le connois, il eſt trop fier pour conſentir à devoir ſa fortune à une femme.

LOUISE.

Ne ſoyez pas inſolent, M. Philippe.

PHILIPPE.

Vous m'avez donc appris à l'être; l'écho répéte ce qu'on lui crie. Apprenez, Mademoiſelle, que tout eſt fini entre nous.

LOUISE.

Ha, ha, ha,

PHILIPPE.

Oui, fini, tout-à-fait fini.

LOUISE *à part.*

Je l'ai pouſſé à bout, ce bon diable. (*Haut*) Allons, Philippe, eſt-ce que tu vas me bouder?

PHILIPPE.

Ah, je n'aime pas cela. Laiſſez-moi tranquille.

LOUISE.

Eſt-ce ainſi qu'on parle à ſa tendre Louiſe?

PHILIPPE.

Au diable une tendreſſe qui n'a que des injures. *Abſit!*

LOUISE.

Pour un mot, qui par étourderie.... Mon cher Philippe — donne donc ta main.

PHILIPPE *la lui donnant sans la regarder.*

Tiens, c'eſt pour adieu.

LOUISE.

Point du tout. Fi donc. Si tu es ſi bourru pour un amant, quel mari tu ſeras ?

PHILIPPE.

Un mari qui ne te conviendroit pas.

LOUISE.

Si fait, ſi fait. Tu ne ſais pas ce que je veux faire pour toi.

PHILIPPE.

Toi ? pour moi ? Je ne veux pas de tes ſervices.

LOUISE.

Ecoute-moi, Philippe. J'ai fait un petit plan.

PHILIPPE.

Une femme & un plan ! C'eſt du nouveau cela.

LOUISE.

Oh j'ai entendu dire qu'il y a eu des femmes qui ont donné des plans de bataille.

PHILIPPE.

Il y a eu aussi un âne qui a parlé. Les prodiges sont des exceptions, & non pas une regle.

LOUISE.

Allons ne faites pas l'impertinent. Je sais que tu as une belle main, & tes billets doux sont d'un joli *stilet.*

PHILIPPE.

Mon *stilet?* Ha, ha, ha!.

LOUISE.

Eh bien! Je veux dire ta maniere d'écrire. Et je vois bien à tes phrases latines que tu as traversé un College. Voilà pourquoi je voudrois que tu ne fisses qu'accompagner ton Maître, & revenir tout de suite de Hollande. — Moi, pendant ce temps-là, je parlerois à M. Reinhard, qui te prendroit pour un de ses commis.

PHILIPPE *avec humeur.*

Moi, un barbouilleur de papier? Pourquoi pas Maître d'école de village?

LOUISE.

Et pourquoi non? Un commis peut devenir quelquefois un Conseiller-Privé. Les choses tour-

nent ſi ſingulierement dans ce monde. Tel entre aujourd'hui dans un carroſſe, qui jadis montoit derriere. Viens, viens. (*Elle le prend encore par la main.*) Faiſons la paix.



SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

VOULEZ-vous bien ne pas reſter là, Monſieur vient.

LOUISE.

Viens donc, toi, viens donc. Tu aimes ta Louiſe, n'eſt-ce pas, & tu en feras une Madame la Secrétaire? (*Philippe ſe laiſſe entraîner comme malgré lui.*)

FRÉDÉRIC.

Ah petite ruſée! J'ai toujours penſé que cet Hollandois chaſſeroit ſur mes terres. — C'eſt bien le diable de n'être pas ſon maître. Comme je les ſuivrois!



SCENE V.

REINHARD, FRÉDÉRIC.

REINHARD *en-dehors.*

Frédéric, Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Me voici, M. le Conſeiller.

REINHARD *ayant encore ſa ſerviette.*

Cours vîte, & qu'on ſerve le café dans le jardin, & que cette race maudite ne vienne pas encore ici me tourmenter. (*Frédéric ſort.*) Ils finiront par me donner des loix. — « Il faut » prendre votre café à la crême, il faut mettre » une chemiſe blanche. » — Oh, oh, la glace eſt rompue, & je réuſſirai, ou je ne voudrois plus vivre.



SCENE VI.

LE CONSEILLER DE COUR, LE CONSEILLER-PRIVÉ, LE CONSEILLER-CLERC ET LE MAJOR.

Ces deux derniers ont le visage enluminé.

LE MAJOR *ouvrant la porte.*

ENTREZ, Messieurs, entrez, voilà le Compere : Eh, eh, mon Compere, vous êtes vif, vous partez comme la poudre à canon.

LE CONSEILLER-*Privé.*

Mon cher Confrere, il ne faut pas cependant que la colere nous emporte.

LE CONSEILLER-*Clerc.*

La colere est une ivresse dangereuse, une ivresse de l'ame, une ivresse qui ébranle en même-temps l'ame & le corps, une ivresse.....

LE MAJOR.

Qu'on me réduise en poudre, si j'entends un mot de ce que vous dites. — Ha, ha, ha — l'ivresse de l'ame. Est-ce que l'ame peut boire ?

M. le ſavant, rengainez, je vous prie. On ne vous comprend pas.

LE CONSEILLER-*Clerc.*

Vous avez des idées ſenſuelles, M. le Major.

LE MAJOR.

De par le diable, vaut-il pas mieux parler ſenſuellement qu'en inſenſé.

LE CONSEILLER-*Clerc.*

Vous confondez encore ici, mon cher Major, des idées tout-à-fait différentes.

LE MAJOR.

Des idées, Monſieur? Qu'appellez-vous? — Croyez-vous, Monſieur, que je ne ſaurois avoir des idées? C'eſt moi qui me ſuis fait mes idées, & j'ai conçu le ſervice, qui n'eſt pas facile, tout auſſi bien qu'un autre, & je vous ferai une manœuvre comme le plus habile, comme le Prince Eugêne. Croyez-vous, Monſieur, qu'on puiſſe être Officier de l'Etat Major ſans avoir là de la cervelle?

LE CONSEILLER-*Privé.*

La paix, Meſſieurs, la paix. Vous reprochez aux autres leur emportement, & vous-même vous vous emportez.

LE MAJOR.

Et de par le diable auſſi, on n'ôte pas l'eſprit à quelqu'un.

LE CONSEILLER-*Clerc.*

Ce n'étoit pas non plus mon intention, M. le Major, mais.... (*Pendant toutes ces querelles, le Conſeiller rêveur, déchire ſa ſerviette.*) Que faites-vous donc là, M. le Conſeiller?

REINHARD.

Moi? j'étois plongé dans mes rêveries.

LE CONSEILLER-*Clerc.*

Quand les mains s'amuſent de cette maniere, on a ſans doute des penſées très-édifiantes, hé, hé, hé!

REINHARD.

Ah, ah, c'eſt ſingulier; je ne m'en appercevois pas.

LE MAJOR.

Cela ne vaut rien, Compere. Une belle ſerviette n'eſt pas une cartouche qu'on déchire ſans y penſer. Qu'eſt-ce donc qui vous trouble?

REINHARD.

C'eſt — c'eſt le Chambellan qui n'a pas trouvé mon dîner bon!

LE MAJOR.

Bagatelle ! Que ce papillon mange autre chose, si de bons plats allemands ne lui conviennent pas. — Je m'en embarrasserois comme de cela. — — (*Jeu d'Acteur.*)

LE CONSEILLER-*Privé.*

Se mettre en colere tout de suite après le dîner. Cela ne vaut rien pour la santé.

LE CONSEILLER-*Clerc.*

Non, non, cela n'est pas sain. La colere empêche la digestion. Mais je crois que d'autres affaires vous occupent. Les propositions de mariage de Madame de Schmerling, n'est-ce pas?....

LE MAJOR.

De belles propositions ! Je ne vous en veux pas, mon cher Conseiller, si elles vous ont déplu.

LE CONSEILLER-*Privé.*

Et vouloir faire entrer au service militaire un jeune homme qui a fait ses études, & qui sait quelque chose. Le jeune Reinhard....

LE MAJOR.

De par tous les diables, n'est pas trop bon pour cela, j'espere ?

LE

LE CONSEILLER-*Privé.*

Ce n'eſt pas là ce que je voulois dire.

LE MAJOR.

Mille tonnerres, mille diables, je ne vous le conſeillerois pas!

LE CONSEILLER-*Clerc.*

Oh mon Dieu ! faut-il donc que vous juriez toujours?

LE MAJOR.

Oui. Et je m'en vais vous dire quelque choſe: ayez plus de confiance aux gens qui jurent beaucoup qu'à ceux qui font trop de prieres. C'eſt notre ancien Aumônier qui m'a dit cela, & de par le diable, c'étoit un homme d'eſprit.

LE CONSEILLER-*Clerc.*

Il ne valoit pas mieux qu'un autre. On connoît ces Meſſieurs. Juſques dans la nuit très-avancée, ils ſont aſſis à une table de *Pharaon*, jouent, boivent & quittent le jeu pour aller prêcher. Ils doivent faire de beaux ſermons. Et ces Meſſieurs là qui vous fréquentent, ont auſſi de certaines maximes qui ne ſont pas très-ortodoxes, & qui ſentent la morale épurée de nos jours. Ils ôtent à la religion ſon habit reſpectable, pour lui en donner un joli, *à la mode.*

LE CONSEILLER-*Privé*.

Il faut être juste, Messieurs les Officiers n'aiment pas les habits noirs. Laissons chacun dans son état, & que tout le monde fasse son devoir d'après sa conscience. — Mais pour en revenir à ce que je voulois dire : il faudroit que M. votre fils se rendît capable d'occuper une place dans le Conseil. N'est-ce pas mon Confrere ?

LE MAJOR.

Il n'entend rien, il ne voit rien. (*Frappant sur l'épaule de Reinhard.*) Eh, Compere !

REINHARD *distrait*.

Je crois que vous avez raison, Messieurs, le *Taroc* vous amusera bien plus que le *Tré-sept*. Oui, vous avez raison. On a mis les tables de jeu dans le jardin.

LE MAJOR.

Qui diable a pensé au Taroc ?



SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, WILHELMINE.

WILHELMINE.

IL eſt bien aimable, ſans doute, Meſſieurs, de me laiſſer ſeule dans le jardin ; & le café qui ſera froid. —

LE CONSEILLER-*Privé.*

Nous y allons, Mademoiſelle, nous y allons.

LE MAJOR.

Eh bien, Conſeiller, venez-vous. A quoi ſervent ces rêveries ; dites aux idées noires qui vous tourmentent : Demi-tour à gauche, marche !

REINHARD.

Excuſez-moi, je vous prie, Meſſieurs, j'ai là quelque choſe à finir.

LE CONSEILLER-*Clerc.*

Cela ne vaut rien non plus ; il ne faut pas travailler après dîner.

REINHARD.

C'eſt preſſant ; mais j'aurai bientôt fini. — Je vous rejoins.

LE CONSEILLER-*Privé.*

Eh bien, allons nous-en. Un Pere de famille peut avoir des affaires qu'il n'aime point à régler devant des étrangers.

LE CONSEILLER-*Clerc.*

Je crois qu'il a des idées noires : mais que voulez-vous : après la pluie, le beau temps. *Post nubila phœbus.*

LE MAJOR *bas à Wilhelmine.*

Mademoiselle, un mot. Tâchez de nous amener votre Papa. Il n'est pas aujourd'hui de bonne humeur.

WILHELMINE.

Oh il y a déja bien long-temps qu'il est comme cela!

LE MAJOR.

Eh bien, Messieurs, MARCHE! Cet homme est tout-à-fait hors des rangs; mais quand nous l'aurons avec nous, il faudra bien qu'il y rentre. EN AVANT, MARCHE!

LE CONSEILLER-*Privé.*

Doucement, doucement, Messieurs, hâtons-nous lentement dit ma goute, *festina lente.*

SCENE VIII.

REINHARD, WILHELMINE *un peu dans l'éloignement.*

REINHARD, *après un long silence.*

HOMME, est-ce là ta destinée ? ta félicité domestique ? ta joie d'être époux & Pere ? La récompense d'un citoyen utile ? (*Il s'assied un instant, puis se releve.*) Oh ! oh ! oh ! (*Il apperçoit sa fille.*) Que veux-tu toi, qui t'unis avec eux ?

WILHELMINE.

Mon Pere.

REINHARD.

Sors.

WILHELMINE.

Mon Pere ? Que vous ai-je fait ?

REINHARD.

Fait ? Ce que tu m'as fait ! — Qui a prié, qui m'a tant tourmenté, qui ne m'a pas laissé de repos que cette race de vipere ne fût rentrée dans ma maison ?

WILHELMINE.

C'est moi, mon Pere ; mais avec de bonnes intentions.

REINHARD.

Oui, certes, parce que ton cœur de pigeon eſt prêt à ſe briſer, quand on regarde ſeulement de travers ton cher oncle & ta digne tante.

WILHELMINE.

La concorde entre parens....

REINHARD.

Eſt une choſe édifiante & belle, n'eſt-ce pas? Mais s'il en coûtoit à ton Pere ſon repos? ſi par là tu rends amers, ſi tu empoiſonnes tous les inſtans de ſa vie? Réponds. — Ou ta pitié filiale eſt-elle un devoir moins ſacré?

WILHELMINE.

Mon amour pour mon Pere eſt le plus ſaint de tous mes devoirs. Puniſſez-moi de la maniere la plus cruelle, par la perte de votre tendreſſe, ſi toujours il n'a pas été mon devoir le plus doux, le plus ſacré.

REINHARD.

Eh bien, leve-toi donc, leve-toi.

WILHELMINE *ſe leve.*

Vous me pardonnez donc?

REINHARD.

Ma Wilhelmine, je te montre le Pere foible, indulgent, n'en abuse pas.

WILHELMINE.

Jamais, mon Pere, jamais.

REINHARD *presse sa fille sur son cœur.*

Ma fille, si tu n'étois pas!..... Où est ton frere?

WILHELMINE.

Il se promene avec le Colonel & le Chambellan.

REINHARD.

Et il fait des complots contre son Pere? L'indigne!

WILHELMINE.

Ne croyez pas cela, mon Pere.

REINHARD.

Je sais ce que je sais. Le mauvais sujet veut changer son habit de collége contre l'uniforme, & continuer ainsi sa paresse & ses désordres. Tu te trompes, jeune homme, tu te trompes furieusement. Je saurai venir à bout de toi.



SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, Mad. REINHARD.

Mad. REINHARD.

Tu ne viendras donc pas rejoindre la ſociété, mon ami?

REINHARD.

Non, mon enfant, excuſe-moi. — J'ai des affaires.

Mad. REINHARD.

On ne trouvera pas cela bien, mon cœur.

REINHARD.

Mes amis ne s'en fâcheront pas, & que les autres en penſent ce qu'ils voudront; cela ne m'inquiete pas beaucoup, je t'aſſure.

Mad. REINHARD.

Tu n'es pas fâché contre moi?

REINHARD.

Non, nous avons fait la paix. Il eſt vrai qu'à table, tu aurois pu prendre moins de part aux ſottiſes de tes chers parens; j'avois grand'-peur d'une rechûte, & il étoit temps de revenir ſur tes pas.

REINHARD.

Tu n'as plus rien à craindre, mon ami. Mais mon ami, pourquoi tant s'obstiner contre ce mariage avec le Chambellan?

REINHARD.

Tu veux des raisons? Soit. C'est un fat qui s'en fait trop à croire, & il a un mauvais cœur, ou je ne connois pas les hommes. Et ma fille ne sera jamais la femme d'un sot, ni d'un homme qui pense mal, — ou (*se tournant tout-à-coup vers Wilhelmine*) le veux-tu? (*Wilhelmine s'effraie*) Eh bien, pourquoi t'effrayer? Le veux-tu?

WILHELMINE.

Non, mon Pere, non!



SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, FRÉDÉRIC, *ensuite* LE SELLIER.

FRÉDÉRIC.

Le Sellier Wunderlich auroit deux mots à dire à Monsieur.

REINHARD.

Qu'il entre. (*Frédéric sort.*) Ainsi, ma chere

amie, ne parlons plus du Chambellan. Wilhelmine n'en veut point pour époux, & moi, je n'en veux point pour gendre. Je ne le verrois même jamais, si je n'étois pas obligé de le recevoir, à cause de son grand crédit auprès du Prince, dont il flatte les foiblesses. Mais cela peut changer d'un tour de main. La faveur d'un Prince est aussi inconstante que la lune rousse, — ensuite — il n'aura de ressource que l'Amérique, ou comme un Courtisan célébre, il changera peut-être sept fois de religion pour avoir du pain. (*Au Sellier qui entre.*) Que voulez-vous, mon ami ?

LE SELLIER.

Pardonnez, M. le Conseiller, je venois seulement, M. le Conseiller, prendre quelques informations. *Sa Grace*, Madame de Schmerling m'a commandé un carrosse de parade pour son Excellence M. le Général ; & je ne sais pas trop comment tout cela s'est arrangé, pardonnez M. le Conseiller.

REINHARD.

Ni moi non plus. Eh bien ?

LE SELLIER.

Le carrosse est fini. J'ai déja vu son Excellence qui alloit dans mon carrosse à la Cour ; & par-

donnez, M. le Conseiller; mais les deux cents louis d'or qui m'ont été accordés....

REINHARD.

Deux cents louis d'or? Ce doit être un beau carrosse.

LE SELLIER.

Oh c'est un plaisir de le voir seulement, pardonnez, M. le Conseiller. Comme cela est suspendu! Comme il roule! — Pardonnez, M. le Conseiller, je devois recevoir ce matin, chez Madame de Schmerling, les deux cents louis. SA GRACE m'a remis à demain. Voilà qu'on me fait peur, pardonnez M. le Conseiller, on dit que je n'ai qu'à mettre au bas de mon mémoire: C'est perdu.

REINHARD *à son épouse.*

Eh bien, que dites-vous à cela, mon amie?

Mad. REINHARD *haussant les épaules.*

Rien.

LE SELLIER.

Mais, pardonnez, M. le Conseiller, puisque *Sa Grace* & M. le Conseiller sont alliés, & que Madame de Schmerling m'a parlé, comme si elle n'avoit besoin que de me donner un petit mandat,

pour venir chercher mon argent chez M. le Conſeiller.....

REINHARD.

Elle a dit cela? (*à ſa femme*) De mieux en mieux...

LE SELLIER.

Oui, Monſieur & Madame; & pardonnez, M. le Conſeiller, voilà pourquoi je ſuis venu ſavoir ſi Madame de Schmerling avoit déja parlé à M. le Conſeiller au ſujet de mon argent?

REINHARD.

Elle ne m'en a pas dit un mot, & probablement elle ne m'en parlera pas de ſi-tôt.

LE SELLIER.

Et, pardonnez M. le Conſeiller, elle n'a donc pas d'argent chez vous?

REINHARD.

Pas une obole.

LE SELLIER.

Ah mon Dieu! — Je n'eſpere pas que Madame de Schmerling veuille faire perdre à un honnête ouvrier, ſon pain gagné à la ſueur de ſon front!

REINHARD.

Pourquoi ne faites-vous pas attention, vous autres, à qui vous faites crédit ?

LE SELLIER.

Ah mon Dieu ! mon Dieu ! — M. le Conseiller, pardonnez, M. le Conseiller, ce sont des gens de condition, pour qui nous devons avoir du respect ; & pardonnez M. le Conseiller, on ne lit au front de personne, s'il est trompeur ou non. Que faut-il donc que je fasse à présent, mon très-digne M. le Conseiller ?

REINHARD.

Il faut attendre jusqu'à demain.

LE SELLIER.

Mais, mon Dieu ! Pardonnez M. le Conseiller, si elle n'a pas d'argent chez vous, j'en aurai aussi peu demain qu'aujourd'hui.

REINHARD.

Cela pourroit bien être.

LE SELLIER.

Et M. le Conseiller, pardonnez M. le Conseiller, vous ne payerez donc pas pour elle ?

REINHARD.

Pas un ſol.

LE SELLIER.

Pardonnez, M. le Conſeiller, ſi je fais cette queſtion, c'eſt, ſauf votre reſpect, par amitié pour vous; mais ſi vous ne voulez pas payer, comme je ne puis pas vous y forcer, je fais aſſigner SA GRACE Madame de Schmerling, pardonnez, M. le Conſeiller, & la honte en ſera pour elle.

WILHELMINE *avec émotion.*

Mon Pere !

REINHARD.

Tais-toi. — Il me ſemble, mon ami, que vous pourriez bien attendre juſqu'à demain.

LE SELLIER.

Oh, pardonnez, M. le Conſeiller, j'attendrai bien juſqu'à demain, & bien plus encore, ſi M. le Conſeiller veut me donner ſa parole.

REINHARD.

Je ne réponds pour perſonne.

LE SELLIER.

Oh alors, je vais tout droit chez l'Avocat, &

je la fais assigner, dût-elle me procurer dix fournitures.

REINHARD.

Quelles fournitures?

LE SELLIER.

Elle m'a promis ce matin les fournitures des régimens de Waldeck & de Schorlemm.

REINHARD.

C'est le Juré de votre Communauté qui les a. Ces régimens sont très-contens de lui, je le sais; c'est moi qui le paie. Il n'y a pas deux jours que j'ai renouvellé tous ses marchés.

LE SELLIER.

Eh bien, voyez donc ces menées. Ne devoit-elle pas me donner demain un à compte de deux cents louis, & moi, imbécille, pardonnez, M. le Conseiller, je me moquois déja, de tout mon cœur, du gros Juré. M. Wunderlich, on vous a donné un pied de nez! Pardonnez, M. le Conseiller; je n'avois qu'à penser à l'habit de Cour pendu chez le Juif Abraham! Sur mon ame, & c'est là un grand serment, je ne badinerai pas avec elle. Je vais de ce pas chez l'Avocat, & quand je tiendrai mon argent, je veux qu'on me nomme maître imbécille, si jamais, sans la caution d'A-

braham, je fais crédit d'une croupiere, aux gens de condition. Adieu M. le Conseiller. (*Il sort.*)

SCENE XI.

REINHARD, Mad. REINHARD, WILHELMINE.

REINHARD.

QUE de bassesses dans tous ces détours.

Mad. REINHARD.

Ce n'est que trop vrai, mon ami; mais pour cette fois seulement, ne permets pas que ce grossier fasse un affront si cruel à ma tante.

REINHARD.

Il lui arrive ce qu'elle a mérité.

WILHELMINE.

Mon Pere, vous qui êtes si bon, si généreux!—

REINHARD.

Et toi aussi? — As-tu si vîte oublié ma remontrance? Deux cents louis d'or, mon enfant, c'est un peu plus qu'une aulne de ruban.

WILHELMINE.

WILHELMINE.

Je le ſais bien, je vous aſſure; mais pour épargner un affront à nos parens.... Si vous me le permettiez, je vendrois mes habits, j'en ai tant, & auſſi mes bijoux. Me le permettez-vous, mon Pere?

REINHARD *ému.*

Wilhelmine, — tu ne tiens pas ta parole. Tu manques à nos traités. Tu connois ſi bien ma foibleſſe.

WILHELMINE.

Je connois bien la bonté de votre cœur. O mon Pere, vous le ferez, n'eſt-ce pas? Encore cette fois-ci?

REINHARD.

Puiſque tu le veux abſolument, je le veux bien, mais à une condition. — (*Il s'aſſied pour écrire.*) Cette humiliation ne peut leur nuire, & j'aurai du repos.

Mad. REINHARD.

Wilhelmine, je ſerois preſque jalouſe.

WILHELMINE.

De quoi, ma chere Maman?

Mad. REINHARD.

Je n'aurois pas obtenu cette grace de ton Pere.

WILHELMINE.

Oh oui, Maman, oh oui; il est aussi bon mari qu'il est bon pere.

REINHARD *ouvre un secrétaire, prend un sac d'argent, & le pese dans sa main.*

Si je puis, avec cela, me débarrasser d'eux, mon argent sera bien employé; mais il faut qu'ils essuyent l'humiliation. — Ah les voici, ils ont l'odorat fin; je crois qu'ils sentent l'or à mille pas.



SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, Mad. DE SCHMERLING, LE COLONEL.

Mad. DE SCHMERLING.

A merveille, vous savez vivre! Voici toute la famille rassemblée; quant à la compagnie, qu'elle *s'amuse* comme elle voudra. *Bravo!* M. le Conseiller.

REINHARD *avec ironie.*

Pardonnez, *votre Grace*, j'avois quelques af-

faires, & pardonnez *votre Grace*, il falloit les finir.

Mad. DE SCHMERLING.

Que d'élégance dans vos excuſes !

REINHARD.

Je viens d'apprendre à parler avec la plus grande politeſſe. Pardonnez, *votre Grace.* Comme il eſt ſuſpendu avec élégance ! comme il roule ! Cela doit faire une belle voiture. Pardonnez *votre Grace*, ſon Excellence s'en eſt même déja ſervi pour aller à la Cour.

LE COLONEL *bas à Madame de Schmerling.*

Vous ne voyez pas que le Sellier eſt venu ? J'avois bien penſé que tout cela ne conduiroit à rien de bon.

Mad. DE SCHMERLING.



Mon frere !

LE COLONEL.

Allons, allons, la paix.

Mad. DE SCHMERLING.

M. le Conſeiller, je vous prie de vous expliquer.

REINHARD.

Si *votre Grace* l'ordonne. Le Sellier Wunderlich eſt venu ſavoir combien vous aviez placé d'argent chez moi ; & paroît bien content des fournitures que vous lui avez procurées.

Mad. DE SCHMERLING.

C'eſt un impertinent.

REINHARD.

Certainement, il manque de *ſavoir-vivre ;* car, pardonnez, *votre Grace*, il vient de ſortir pour vous faire aſſigner.

LE COLONEL.

Eh bien, nous y voilà. Vous me ferez donner à tous les diables.

Mad. DE SCHMERLING.

Et vous l'avez laiſſé partir ?

REINHARD.

Que vouliez-vous faire ? *Votre Grace* ne m'avoit pas encore donné ſes ordres pour le payer.

Mad. DE SCHMERLING *ſe jette dans un fauteil.*

Malheureuſe que je ſuis !

WILHELMINE.

Gracieuſe tante !

Mad. DE SCHMERLING.

Va t'en.

REINHARD.

Ne repoussez pas votre protectrice. Vous lui devez mes derniers secours. Tenez, Madame, voici de l'or. Vous m'avez fait prendre l'habitude de payer vos folies; je veux bien encore réparer celle-ci. M. le Colonel, vous n'avez qu'à signer ce billet, & l'argent est le vôtre.

LE COLONEL *prend le papier, le lit, fronce le sourcil, & le jette.*

Je ne signe point.

REINHARD.

J'en suis bien aise pour vous.

Mad. DE SCHMERLING *se leve brusquement, & ramasse le billet.*

Voyons donc ce billet. — « Pour une somme » de cinq cents louis d'or, nous soussignés, pro- » mettons, l'un pour l'autre, de ne mettre jamais » les pieds dans la maison du Conseiller Rein- » hard. » —

REINHARD.

Voici l'or — voici des plumes.

Mad. DE SCHMERLING.

Et voilà ma réponse. — (*Elle déchire le billet.*) Ç'en est trop ! Mais tremblez, Monsieur, tremblez de ma vengeance. Je suis femme !

REINHARD.

Je l'entends.

Mad. DE SCHMERLING.

Et une femme offensée ! — Je veux une vengeance cruelle, je ferai jouer des mines auxquelles vous ne vous attendez pas.

REINHARD.

Il faudra contre-miner.

Mad. DE SCHMERLING.

Et je ne remettrai le pied dans votre maison maudite, que pour y triompher de vous.—Qu'importe à une femme, comment elle se venge, pourvu qu'elle se venge.

(*Elle sort.*)



SCENE XIII.

REINHARD, Mad. REINHARD, WILHELMINE, LE COLONEL.

REINHARD.

HA, ha, ha, d'une maniere ou d'autre, pourvu que j'en sois débarrassé! — Pourquoi pleurez-vous?

Mad. REINHARD.

Tu es un homme dur.

REINHARD.

Il y a trop long-temps que je me laisse mener par vous comme un écolier.

WILHELMINE.

Vous me l'aviez cependant promis.

REINHARD.

Je t'ai promis de lui donner de l'or. Ne lui en ai-je pas offert, plus même que je n'avois promis?

WILHELMINE.

Mais à quelles conditions, mon Pere?

REINHARD.

Sa conduite ne mérite pas d'autres procédés.

LE COLONEL *qui, jusqu'à ce moment, s'étoit promené d'un air rêveur.*

M. le Conseiller, j'aurois deux mots à vous dire en particulier.

REINHARD.

Mesdames, voudriez-vous aller joindre la société.

WILHELMINE *lui serrant la main.*

Mon Pere.

Mad. REINHARD.

Je te prie, je te conjure par notre amour.....

REINHARD.

De quoi donc?

WILHELMINE.

Permettez que nous restions.

REINHARD.

Point de femmes, quand deux hommes s'expliquent.

Mad. REINHARD *en ſortant.*

Viens, Wilhelmine. — M. le Colonel, c'eſt mon mari. — Vous êtes mon oncle.

LE COLONEL.

Je le ſais. (*Elles ſortent.*)

SCENE XVI.

LE COLONEL, REINHARD.

REINHARD.

EH bien, que deſirez-vous, M. le Colonel?

LE COLONEL.

Je ſuis offenſé.

REINHARD.

Je ſuis bien aiſe que vous le ſentiez.

LE COLONEL.

Je ſuis un HOMME — & militaire.

REINHARD.

Il y a long-temps que vous auriez dû vous en ſouvenir.

LE COLONEL.

Il s'agit ici du présent.

REINHARD.

Parlez, que voulez-vous?

LE COLONEL.

Il n'y a, ce me semble, qu'une chose à vouloir?

REINHARD.

Il faut nous battre, n'est-ce pas?

LE COLONEL.

Je ne sache pas un autre moyen.

REINHARD.

Cela peut être.

LE COLONEL *mettant son chapeau.*

Parlez clairement, Monsieur.

REINHARD.

Je n'ai pas là mon chapeau; car je répondrois à votre politesse. — Que je parle clairement, dites-vous? Je suis citoyen, je suis époux, je suis pere, — je ne me bats point; c'est-à-dire, à dessein prémédité, je n'exposerai point un citoyen utile, un époux & un pere.

LE COLONEL.

Excuſes.

REINHARD.

A vos yeux, peut-être, vous qui n'êtes ni époux, ni pere; vous qui, par préjugé, ne voulez pas connoître la néceſſité de conſerver l'individu pour le bonheur du *tout*. A mes yeux le duel, à deſſein prémédité, eſt un crime pour lequel je ne connois point de punition aſſez humiliante. A deſſein prémédité. Vous m'entendez. — Mais que je ſois le plus lâche des hommes, ſi je ne fais pas face à vous & au diable, ſi vous avez quelqu'envie de m'attaquer. (*Froidement.*) A préſent, M. le Colonel, ôtez votre chapeau, je n'aime pas les impoliteſſes chez moi.

LE COLONEL *ôte ſon chapeau.*

Homme! — Que voulez-vous faire de moi? — De par le diable, je ne ſens que trop bien la force de vos raiſons, — mais je ne puis les adopter.

REINHARD.

Peut-être. Ecoutez. Mon billet vous a offenſé?

LE COLONEL.

Il m'a offenſé.

REINHARD.

Si vous l'aviez ſigné, j'aurois été fâché que vous portaſſiez cet uniforme, vous en auriez été indigne.

LE COLONEL.

Monſieur, ſi je mets la main ſur mon épée...

REINHARD.

Je fais entrer mes gens. Sans emportement, M. le Colonel, point d'emportement. Je ſuis cependant bien aiſe de vous voir cette indignation. — Vous n'avez pas voulu ſigner mon billet.

LE COLONEL.

Il faudroit que j'eûſſe été bien lâche.

REINHARD.

Je l'ai penſé; mais quand vous n'avez pas voulu le faire, quand vous l'avez jetté à mes pieds, j'ai ſenti, je vous le dis franchement, pour la premiere fois, de l'eſtime pour vous.

LE COLONEL.

Pour la premiere fois?

REINHARD.

Pour la premiere fois. Vous diſiez tout à l'heure que vous étiez HOMME & ſoldat. Convient-il à

un brave homme d'être l'esclave d'une femme? (*Pause.*) Vous ne répondez rien. Vous sentez ce que je veux dire. — Et quelle est cette femme qui vous *esclave?* Ce n'est ni votre épouse, ni votre *maîtresse;* nous leur permettons quelquefois de nous tyranniser, & Dieu sait pourquoi! Ce n'est que votre sœur, qui est une folle, qui vit de vos bontés, qui, par reconnoissance, vous ruine, & pis encore, vous expose au ridicule de toute la Ville.

LE COLONEL.

Monsieur, — je — je ne me bats point avec vous.

REINHARD.

Comme vous voudrez.

LE COLONEL.

Je tuerois le Médecin qui veut me guérir. Votre main, Monsieur!

REINHARD.

Je vous la donne, & je veux être votre Médecin, si vous voulez être homme. Je n'examinerai point comment votre sœur a pris sur vous cet empire; de votre côté peut-être je ne découvrirois que des foiblesses & plus de folie

encore dans la conduite de votre sœur; mais il s'agit de vous délivrer d'une tyrannie si honteuse.

LE COLONEL.

Elle finira. Dieu me damne, je m'en delivrerai.

REINHARD.

Commencez par-là. — Et supposant, que vous ne veuillez pas encore vous battre avec moi...

LE COLONEL *se jette à son col.*

Avec vous? Avec mon ami? mon sauveur?

REINHARD.

Brisons là-dessus. Venez dès demain loger chez moi vous & vos gens, & laissez dans votre vieille mazure, votre *gracieuse* sœur, à contempler ses ancêtres. Elle donnera à manger, & se fera servir dix-huit plats aussi souvent qu'on voudra bien les lui donner à crédit, & vous accepterez chez moi six plats bien payés.

LE COLONEL.

Mon ami, comment pourrois-je....

REINHARD.

Ne m'interrompez pas. Vous pouvez vivre honorablement de vos appointemens; mais si vous mangez deux années d'avance, si pour.

payer une folie, vous en faites dix autres, vous ferez toujours embarrassé. Je veux, parce que je le veux, être votre homme d'affaires. Donnez-moi note de vos dettes, je les payerai, peu à peu je me rembourserai de mes avances, & dans quatre à cinq ans, vous serez à votre aise.

LE COLONEL.

Vous déchirez mon cœur par trop de bonté.

REINHARD.

Permettez. Voilà sans aucune signature humiliante, sans aucun reçu, cinq cents louis. Allez, payez le Sellier & vos dettes criardes.

LE COLONEL.

Monsieur, — je — je ne puis accepter votre argent. — Je vous dois tant. — —

REINHARD.

A présent, vous pouvez, vous devez le recevoir.

LE COLONEL *accepte la bourse.*

Dieu! — Et j'ai pu le méconnoître si long-temps!

REINHARD.

Il vaut mieux se repentir tard que jamais. Allez, allez. —

LE COLONEL.

Je ne puis, Monſieur, —mes larmes—comme une femme....

REINHARD *le conduiſant juſqu'à la porte.*

C'eſt bon, c'eſt bon, allez.—(*Le Colonel ſort.*) J'ai empêché un honnête homme de ſe perdre, je l'ai arraché à une furie. — Je ſuis content de moi; je ſuis heureux dans ce moment-ci. Je ne veux plus murmurer contre mon ſort. — Quand on s'attendrit ſur des maux qui nous ſont étrangers, quand la fortune nous permet de les adoucir, — eſt-on malheureux?



SCENE XV.

REINHARD *va pour ſortir, & rencontre* LE CHAMBELLAN.

LE CHAMBELLAN.

M. le Conſeiller, avant de vous faire mes adieux....

REINHARD.

Vous vous en allez déja?

LE CHAMBELLAN.

Son Alteſſe veut ſe promener à cheval cet après-dîner, & il faut que je l'accompagne.

REINHARD.

C'eſt autre choſe. Le ſervice du Maître doit aller avant le plaiſir, ſi toutefois vous trouvez du plaiſir avec nous.

LE CHAMBELLAN.

J'en trouverois peut-être davantage chez-vous, ſi M. le Conſeiller avoit voulu prendre ſérieuſement une déclaration, que le haſard a mis aujourd'hui dans la bouche de Madame de Schmerling.

REINHARD.

Je ſuis fâché, M. le Chambellan, de ne pouvoir répondre, comme je voudrois, aux ſentimens *gracieux* que vous avez pour ma maiſon.

LE CHAMBELLAN.

Vous ne le pouvez pas — ou ne le voulez pas?

REINHARD.

Cela ne revient-il pas toujours au même?

LE CHAMBELLAN.

Briſons donc là-deſſus.

REINHARD.

Avec plaisir.

LE CHAMBELLAN.

Son Altesse m'a chargé....

REINHARD.

J'attends ses ordres avec respect. Asseyez-vous. (*Ils s'asseyent.*)

LE CHAMBELLAN.

Je n'ai voulu parler d'affaires ni avant, ni pendant le repas.

REINHARD.

C'est une attention dont je suis reconnoissant.

LE CHAMBELLAN.

Son Altesse vous a fait savoir comment elle desireroit voir terminer l'affaire du Bailli BEIL, contre la veuve du Fermier de Laxhausen.

REINHARD.

Cela est vrai. Mais après avoir très-humblement exposé à son Altesse les prétentions justes & légales de la veuve, & ma sentence définitive, je suis étonné que son Altesse puisse aujourd'hui me charger de terminer cette affaire contre toute justice.

LE CHAMBELLAN.

Vous pouvez vous en étonner, M. le Conſeiller ; mais telle eſt ſa volonté ſéréniſſime & expreſſe.

REINHARD.

Je ſuis donc bien fâché de ne pouvoir, cette fois-ci, exécuter la volonté expreſſe du Prince.

LE CHAMBELLAN.

Pas exécuter ?

REINHARD.

Non.

LE CHAMBELLAN.

Ce non eſt bien ſec, je vous en demanderai, s'il vous plaît, les raiſons ?

REINHARD.

C'eſt que le Prince n'a pas ici de volonté.

LE CHAMBELLAN.

N'a pas de volonté ?

REINHARD.

C'eſt par le maintien des loix qu'il affermit ſon autorité.

LE CHAMBELLAN.

Je croyois que le Prince étoit au-deſſus des loix.

REINHARD.

Oh oui, il peut révoquer ses loix; mais tant qu'une loi n'est point anéantie, je ne souffre pas qu'elle soit violée, & par-là, je rends l'autorité du Prince bien plus respectable que si j'obéissois à sa volonté, contraire aux loix.

LE CHAMBELLAN.

Vous vous oubliez.

REINHARD.

Jamais, lorsque je parle de mon Prince & de ses loix.

LE CHAMBELLAN.

Ainsi votre sentence sera exécutée?

REINHARD.

A la lettre. La veuve reste en paisible possession de la ferme, comme le porte le testament très-clair, du Seigneur défunt. Le Bailli, son adversaire est renvoyé hors de Cour; & comme il est juste, condamné aux dépens. C'est un malheureux qui, pour s'enrichir, a voulu réduire à l'aumône, une pauvre veuve & cinq enfans mineurs.

LE CHAMBELLAN.

Faudra-t-il rendre cette réponse à son Altesse?

REINHARD.

Certainement ; ajoutez même que si son Altesse veut rendre son peuple vertueux & heureux, il faut, avant tout, qu'elle soit juste envers son peuple. L'injustice ouvre la porte aux crimes.

LE CHAMBELLAN.

Son Altesse a plusieurs livres de morale dans sa bibliotheque, elle aime mieux faire la lecture de leurs maximes, que de se les entendre dire.

REINHARD.

Et je souhaite qu'Elle ne s'en tienne pas simplement à la lecture.

LE CHAMBELLAN.

Et le Valet-de-Chambre de la Donna Valetti?

REINHARD.

Seroit pendu, si j'aimois à faire pendre. Mais pour ce misérable, coupable d'un vol avec fraction, d'un assassinat commis presque sous les yeux du Prince, la mort seroit une punition trop douce. Demain sa sentence lui sera lue; demain, il sera fouetté publiquement, les fers aux pieds & aux mains attaché à sa brouette, il enlevera les boues : exemple & punition, j'aime à réunir l'un & l'autre.

LE CHAMBELLAN.

Savez-vous au ſervice de qui eſt cet homme?

REINHARD.

Vous venez de nommer la perſonne.

LE CHAMBELLAN.

Et vous ſavez ſur quel pied cette perſonne & ſon Alteſſe....

REINHARD.

N'achevez pas. Malheureuſement, je le ſais. Le Prince a des foibleſſes. Mais voudriez-vous m'en faire un motif pour arrêter le cours de la juſtice? J'en rougis pour vous. Mais vous êtes courtiſan, Monſieur, & moi je ſuis chargé du dépôt ſacré des loix.

LE CHAMBELLAN.

Par conſéquent le pauvre diable....

REINHARD.

Attaché à ſa brouette, enlevera les boues ſous les fenêtres de la Donna Valetti.

LE CHAMBELLAN *avec ironie.*

Êtes-vous toujours auſſi ſévere, M. le Conſeiller? — Une haine particuliere contre la maîtreſſe de

cet homme n'auroit-elle aucune part à cette sentence ?

REINHARD *se leve.*

Vos questions, M. le Chambellan, sont offensantes. Je ne hais pas cette femme, — je la méprise. Mais ce mépris n'influe en rien sur ma sentence. Quand ce coquin seroit valet du premier Ministre, valet de son Altesse, il n'en brouetteroit pas moins. Le crédit d'un criminel ne diminue pas son crime ; une loi ne doit pas être une toile d'araignée où les petites mouches demeurent embarrassées, tandis que les gros moucherons passent au travers sans rien craindre.

LE CHAMBELLAN *riant.*

J'espere donc que notre homme sera un gros moucheron, & que pour cette fois il passera au travers.

REINHARD.

Croyez-vous ?

LE CHAMBELLAN.

Et vous n'en douterez pas, quand je vous aurai dit que son Altesse veut absolument qu'il soit sauvé, & que je suis chargé de vous en instruire. — Son Altesse a donné sa parole à la Donna.

REINHARD.

Son Altesse n'est point engagée par une parole qu'elle ne pouvoit pas donner.

LE CHAMBELLAN.

Savez-vous que tant d'opiniâtreté pourroit vous faire perdre votre place ?

REINHARD.

Je me trouve honoré, Monsieur, de la perdre pour la justice.

LE CHAMBELLAN.

Vous tenez donc à vos deux sentences ?

REINHARD.

A mes deux sentences. Le Bailli payera, & le Valet-de-Chambre traînera sa brouette.

LE CHAMBELLAN.

J'en ferai, mot à mot, le rapport à son Altesse. J'ai l'honneur de vous saluer mon *très-sévere* M. le Conseiller (1).

REINHARD.

Et moi pareillement, mon très-souple M. le Chambellan.

---

(1) Le mot sévere est ici à double entente; car, c'est un titre d'honneur que l'on donne ordinairement aux Juges.

SCENE XVI.

REINHARD *seul.*

DIABLE ! Quelle idée ces courtisans ont de la justice ! Et cet homme fait la société journaliere de son Altesse, possede toute sa confiance, c'est, disent-ils, son bras droit. Malheur au pays dont le Prince confie son cœur aux mains d'un sot, où il ne voit pas par ses propres yeux ou par ceux d'un sage Ministre. — Et cette charmante Donna Valetti ! — Je ne sais où j'ai pris assez de sang-froid pour parler avec tant de calme de cette prostituée. Oh comme les peuples sont heureux quand des Maîtresses se mêlent des affaires de l'Etat, & donnent leurs caprices pour loix ! On a cette expérience ! — Non, mon Prince, prenez ma Charge, prenez ma tête, — ma conscience sera toujours pure, mes devoirs me seront toujours sacrés.



SCENE XVII.

REINHARD, *son* FILS, *ensuite* FRÉDÉRIC.

LE FILS.

MON Pere, je veux me promener en voiture avec ma sœur, hors des barrieres.

REINHARD.

A présent ?

LE FILS.

Oui, je veux essayer les chevaux neufs.

REINHARD.

Et casser le col à ta sœur & à toi. Les chevaux sont encore trop fougueux.

LE FILS.

Je sais mener, je les dompterai.

REINHARD.

Ils sont pleins de feu, mon fils, ils s'élevent par bonds, ils ruent. —

LE FILS.

C'est égal.

REINHARD.

Tu crois donc réellement en venir à bout?

LE FILS.

Je le penſe. Il faut leur faire ſentir qu'on eſt maître, & enſuite quand ils ſont obéiſſans, les careſſer.

REINHARD.

Et ils ſont toujours dociles?

LE FILS.

Il le faut bien.

REINHARD.

Tu me donnes là, mon fils, une excellente leçon. Entre un cheval fougueux & toi, je trouve une grande reſſemblance; juſqu'à préſent, je t'ai toujours careſſé, je veux commencer aujourd'hui à te faire ſentir mon pouvoir. Tu ne ſortiras pas.

LE FILS.

Pourquoi pas?

REINHARD.

Parce que je ne le veux pas.

LE FILS.

Oui, voilà comme ils ſont tous! Ils nous

donnent leurs ordres pour des raiſons, & il nous reſte pour toute liberté, une aveugle obéiſſançe.

REINHARD.

Malheureux! ...

LE FILS.

Je ne ſuis plus un enfant.

REINHARD.

Plût à Dieu que tu le fûſſes, j'aurois encore à eſpérer.

LE FILS.

Pour que je diſe oui à tout, & que je baiſe la verge qui me frappe. Ce ſeroit comme cela, ſi je voulois vous en croire.

REINHARD.

Malheureux! Je ſuis ton Pere.

LE FILS.

Votre langage me l'apprend bien.

REINHARD.

Ah Dieu, quand tu me donnas un FILS!.... Que tu rends ma joie amere! Fritz, Fritz! (1) Eſt-ce-là ta reconnoiſſance pour les nuits ſans

---

(1) Diminutif de Frédéric.

ſommeil que ton enfance m'a fait paſſer dans l'inquiétude? Eſt-ce-là ta reconnoiſſance pour moi, qui ai formé ton eſprit & ton corps? Eſt-ce-là ta récompenſe pour les ſommes que tu dépenſes dans les écoles depuis tant d'années?

LE FILS.

Oh alors vous receviez d'une main ce que vous donniez de l'autre. C'étoit le bien de feüe ma Mere qu'on vous a confié juſqu'au jour où l'âge me permettra d'en jouir. Je ne vois pas quelle reconnoiſſance je vous dois pour cela.

REINHARD.

Indigne! Veux-tu que je maudiſſe dans ſon tombeau, la Mere qui t'a donné le jour.

LE FILS.

N'en faites rien. Elle vous répondroit peut-être : Pourquoi as-tu diminué, par un ſecond mariage, le bien de mes enfans?

REINHARD.

Sors de mes yeux, toi qui n'es pas mon fils.

LE FILS.

Ma Mere étoit honnête femme.

REINHARD.

Et je ferois.... Un monstre tel que toi! Sors de mes yeux.

LE FILS.

Donnez-moi le bien de ma Mere, & je pars.

REINHARD.

Qu'en veux-tu faire? Où iras-tu?

LE FILS.

En Amérique.

REINHARD.

Avec le rebut des Européens.

LE FILS.

D'honnêtes gens y vont.

REINHARD.

Ils y sont appellés par les circonstances. Qui t'appelle en Amérique?

LE FILS.

Je ne veux pas croupir en Allemagne dans une obscure oisiveté. J'ai de la vigueur dans les nerfs, la force coule dans mes os, je sens du feu dans ma tête. — Je ne veux pas ici me dépenser en détail. Tout ou rien.

REINHARD.

Pourquoi ne pas employer cette énergie & ta jeunesse pour ton pays?

LE FILS.

Laissez-moi donc servir, je veux être Officier.

REINHARD.

Tu ne le seras pas.

LE FILS.

Pourquoi pas? Qu'avez-vous contre cet état?

REINHARD.

Contre cet état, rien; c'est à tes desseins que je m'oppose. Tu ne veux porter l'habit militaire que pour recommencer où tu en es resté à l'Université. Je connois tes extravagances.

LE FILS.

Qui ne seroit pas extravagant & ridicule à vos yeux! A présent que l'âge vous a refroidi, qu'il a glacé votre sang, vous pouvez être bon & tout à votre aise philosopher. Si cependant les Peres ne vouloient pas tout-à-fait juger nos passions & nos plaisirs, d'après ce qu'ils sentent. C'est comme si un Aveugle né vouloit donner un Traité des Couleurs. En un mot, je pars pour l'Amérique, ou j'entre ici au service.

REINHARD.

Dès demain tu ſerviras ton pays dans le Conſeil.

LE FILS.

Oh non, ſur mon ame. Pour me laiſſer rabrouer par le premier Conſeiller-Privé, pour copier ce qu'un autre aura barbouillé dans un ſtyle barbare, pour mourir deſſéché d'ennui, pour n'ôſer parler quand je verrois clairement qu'on me fait écrire des ſottiſes. Réfléchiſſez à ce que je vous ai dit; ſi vous ne voulez pas ce que je veux, je décampe comme me voilà. Avec mon courage & mon intelligence, je me tirerai par-tout d'embarras. — Et à préſent je veux ſortir en voiture.

REINHARD.

Cela ne ſera pas, tu reſteras avec la ſociété.

LE FILS.

Là-bas? Je ne ſympathiſe pas avec ces gens-là: pareſſeux comme l'âne, ils ne ſavent ni penſer, ni boire. Il faut que je prenne l'air, que je ſecoue un peu mes os, & que mon ſang s'échauffe. Adieu mon Pere.

REINHARD.

Où vas-tu?

LE

LE FILS.

Je ſors en voiture.

REINHARD.

Sans ma permiſſion ? (*Il ſonne.*) Nous verrons cela. (*Frédéric entre.*)

LE FILS.

Vous le verrez.

REINHARD.

Frédéric, dis au Cocher que ſans mes ordres, il ne mette pas les chevaux, & au Sergent de la Ville qu'il faſſe attention que mon fils ne ſorte pas de la maiſon. S'il vouloit ſortir de force, vous appelleriez mes Gens, & vous l'enfermeriez dans ſa chambre.

FRÉDÉRIC.

Cela ſuffit. (*Il ſort.*)

REINHARD.

Sens maintenant ta force, — & va où tu voudras.

LE FILS.

C'eſt bien paternel ! me livrer à des domeſtiques.

REINHARD.

Tu l'as voulu.

LE FILS.

Ils veulent être Peres! Ce ſont des tyrans.....

(Il ſort.)

REINHARD *ſeul.*

C'eſt-là mon fils? O Dieu, ne me punis pas de l'indulgence que j'avois pour lui à cauſe de ſa Mere; ne me punis pas, de peur que je maudiſſe lui, ſa Mere & moi! — Mais le bois eſt encore verd.—Je le plierai, & s'il réſiſte, eh bien, comme Dieu voudra, qu'il ſe briſe, & que mon cœur ſe briſe de chagrin!

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

WILHELMINE, LE LIEUTENANT.

WILHELMINE.

Vous voulez partir abſolument ?

LE LIEUTENANT.

Ne le faut-il pas ?

WILHELMINE.

Vous pourriez bien reſter encore deux ou trois jours. Il peut arriver pendant ce temps-là bien des changemens.

LE LIEUTENANT.

Non, ma Wilhelmine, rien ne changera pour moi. Je ſerai toujours le malheureux Charles, qu'un ſort fatal s'obſtine à perſécuter.

WILHELMINE.

Ne murmurez pas, Charles. Avec ce cœur ſenſible, on ne peut pas être tout-à-fait malheureux.

LE LIEUTENANT.

Eh, c'eſt ce cœur trop ſenſible qui fait mon malheur : voyez ce cœur trop tendre, rappellez-vous que chaque jour de ma vie a été marqué d'un nouveau malheur, — & plaignez-moi.

WILHELMINE.

Mon bien-aimé Charles, toutes les fois que nous comptons avec la deſtinée, nous faiſons bien valoir nos malheurs réels & imaginaires, & nous oublions nos jours heureux.

LE LIEUTENANT.

Ah ils m'ont été meſurés avec trop d'économie, pour les mettre dans la balance. Ce jour même, ce premier moment de ma vie, vraiment heureux où j'ai lu mon bonheur dans un regard, — n'eſt-il pas l'époque d'un éternel chagrin ?

WILHELMINE.

Ne nous ôtez pas l'eſpérance, Charles.

LE LIEUTENANT.

Il n'en eſt plus pour moi.

WILHELMINE.

Homme peu courageux.

LE LIEUTENANT.

Ha ! qui veut apprendre à ſupporter votre perte, n'eſt pas, je vous aſſure, peu courageux.

WILHELMINE.

Cette perte eſt-elle donc ſi aſſurée ?

LE LIEUTENANT.

Aſſurée ! inévitable !

WILHELMINE.

Me verriez vous ſi tranquille ?

LE LIEUTENANT.

C'eſt une foibleſſe de votre ſexe, ma Wilhelmine, une foibleſſe digne d'envie, d'eſpérer même dans les derniers malheurs.

WILHELMINE.

Eh bien, deſcendez une fois juſqu'à nous.

LE LIEUTENANT.

Oh bien, volontiers, ſi j'y voyois la moindre vraiſemblance. Mais le Conſeiller connoît mon ſort, il ſait que je n'ai pour tout bien que ma réputation, & mon épée, avec laquelle je m'avancerois, je l'eſpere, dans tout autre ſervice que chez ces Hollandois paiſibles, aſſez politiques pour terminer leurs guerres avec des ducats.

WILHELMINE.

Oh voilà pourquoi je les aime ces bons Hollandois. Une once de ſang ne vaut-elle pas plus de dix livres d'or ?

LE LIEUTENANT.

Dans la bouche de Wilhelmine, de ſi doux ſentimens honorent ſon cœur ſenſible : mon épée me défend de penſer comme elle. L'homme qui n'a point d'autres eſpérances, peut-il aſpirer à la main de Wilhelmine, dont les graces, le mérite, & — permettez que je le porte en compte — dont la fortune lui donne un droit aux plus grands honneurs ?

WILHELMINE.

Les honneurs font rarement le bonheur.

LE LIEUTENANT.

Une obſervation juſte n'eſt point une réfutation.

WILHELMINE.

Cependant croyez, Charles, que mon Pere préférera certainement le vrai bonheur de ſa fille aux plus brillans honneurs.

LE LIEUTENANT.

D'accord. Je veux même que votre Pere croie

que votre vrai bonheur avec moi... (*Se frappant le front.*) Que voulois je dire ? C'eſt un beau rêve. L'eſpérance veut encore triompher de la raiſon.

WILHELMINE.

Je croirois preſque, Charles, que vous trouvez quelque plaiſir à vous tourmenter. C'eſt un beau rêve, diſiez-vous ; n'eſt-ce pas cruauté d'interrompre un ſonge ſi agréable ?

LE LIEUTENANT.

Il vaut mieux l'interrompre tout de ſuite, de peur qu'il ne vous mene trop loin, & que le réveil ſoit encore plus affreux. — Je voudrois que votre Pere fût ici en ce moment, je lui ferois mes adieux, & avec ma douleur, je m'en irois ſans plus attendre.

WILHELMINE.

Et vous ne penſez pas à mes chagrins ?

LE LIEUTENANT.

Ah Wilhelmine, quelles armes vous employez contre moi !

WILHELMINE.

Les armes de l'amour, ingrat !

LE LIEUTENANT.

Non, je ne ſuis pas ingrat, non ma Wilhel-

mine, je ne ſuis point un ingrat. Je connois votre bonté généreuſe, céleſte.

WILHELMINE.

Et tu veux partir?

LE LIEUTENANT.

Oh ne prends pas cette douce voix, cache moi ces larmes, ou je meurs à tes pieds.

WILHELMINE.

Tu veux partir?

LE LIEUTENANT.

C'eſt cruel, c'eſt briſer mon cœur, c'eſt m'ôter ma raiſon & toute ma fermeté.

WILHELMINE *un peu piquée.*

Si la fermeté eſt ici une vertu, je ne veux pas vous attendrir. (*Elle va pour ſortir.*)

LE LIEUTENANT.

Où allez-vous, ma Wilhelmine? où allez-vous? — Dieu, que vais-je devenir! Je conſens à tout! Mais, Enchantereſſe, avant que je parle à ton Pere, que je te MENDIE, — permets encore une obſervation, la derniere dont je ſois capable, & alors tu prononceras ma ſentence. Tu n'es pas une fille ordinaire, je puis te dire, ſans m'avilir,

que je suis plus épris de ta belle ame, que des charmes de ta figure, & je méprise ton or! — Veux-tu maintenant que je rampe devant ton Pere, que je *te mendie* : le veux-tu? Dis un mot, & je vais parler à ton Pere. Quelque prix qu'il m'en coûte, je n'aurai jamais assez payé tant de bonheur. Mais, sur mon honneur, (*avec la plus forte expression*) sur mon honneur, je ne survis pas à la honte d'un refus. Viens.

WILHELMINE *sur son cœur.*

O Charles, Charles! Quel homme es-tu? Et moi aussi, quelque prix qu'il m'en coûte, je n'aurai jamais assez payé tant de bonheur. — Moi, — c'est moi qui te demanderai à mon Pere, comme un bienfait, comme une aumône. Viens. (*En sortant, ils rencontrent Reinhard.*)



SCENE II.

REINHARD, LES PRÉCÉDENS.

REINHARD.

EH bien, où allez-vous? me voilà, moi. Est-il vrai, cousin, que vous vouliez partir?

LE LIEUTENANT.

Je voulois....

REINHARD.

Je voulois ! — Et cela d'un ton si doulouteux ? (*Il les regarde.*) Qu'est-ce donc ? Je crois que vous avez pleuré en *duo* ? Imbécilles ! ce n'est pas pour toujours ! — L'année prochaine, vous pourrez obtenir un autre congé, & venir passer quelques mois avec nous, on n'y regarde pas de si près dans votre service. Vous êtes des gens paisibles, vous autres Hollandois, vous tirez aussi peu l'épée que l'homme cuirassé sur vos ducats ! — Enfin, cher cousin, si absolument vous ne voulez pas qu'on vous retienne, partez heureux, & ne nous oubliez pas. — Mais vous êtes là tous deux comme des images. Avez-vous perdu la parole ?

WILHELMINE *à ses pieds.*

Mon Pere —

REINHARD.

Eh bien, qu'y a-t-il encore ? — Ah, je m'en doute. Il n'a point d'argent pour son voyage ? Combien lui faut-il ? Qu'il parle. Ah pour lui, j'aime à lui donner, c'est un honnête garçon.

WILHELMINE.

Vous m'avez toujours dit de compter sur votre amour. —

REINHARD.

Et je te l'ai prouvé j'espere.

WILHELMINE.

Oh oui, mon Pere, oui.

REINHARD.

Eh bien? Il faut que je t'en donne une nouvelle preuve, n'est-ce pas? Leve-toi donc, & parle. Je ne puis souffrir ces maudits agenouillemens.

WILHELMINE.

Nous nous aimons.

REINHARD.

Eh bien, c'est bon, c'est bon.

LE LIEUTENANT *vîte à ses pieds.*

Vous voulez donc? —

REINHARD.

Oui, oui, oui. Combien vous faut-il?

LE LIEUTENANT.

Rendez-moi à jamais heureux.

REINHARD.

Je ne vous entends ni l'un, ni l'autre. De par tous les diables, parlez donc clairement.

WILHELMINE.

Charles m'aime, — j'aime Charles. Notre félicité commune dépend de votre consentement.

REINHARD.

Ah, ah! C'est un amour qui demande la bénédiction nuptiale. J'aurois dû entendre cela à votre langage. Levez-vous. Cela ne sera pas. Levez-vous, vous dis-je; (*ils se levent.*) tu es une jolie tourterelle, tu veux déja.... Et vous, M. le Lieutenant, à quoi pensez-vous? Qu'avez-vous pour vous marier? Votre *dragonne?* Vouloir vivre de la fortune de votre femme? Vous! Vous devriez rougir.

LE LIEUTENANT.

Adieu, Wilhelmine. — (*Il s'enfuit.*)

WILHELMINE *effrayée.*

Charles! Charles! — Au nom de Dieu, mon Pere, rappellez-le, — il tiendra sa parole, — il va se tuer.

REINHARD *effaré, court après lui.*

Il n'auroit pas le diable au corps.

WILHELMINE.

Oh Dieu, s'il étoit déja bien loin! Je suis

morte, — mon cœur palpite! O Charles! O Charles! (*Reinhard revient seul, Wilhelmine qui ne voit pas Charles, jette un cri d'effroi, & tombe évanouie.*)

REINHARD *s'élance vers elle.*

Hé, Wilhelmine! Maudite affaire! Hé, Wilhelmine!

WILHELMINE *revenant à elle.*

Ah Dieu! il est mort!

REINHARD.

Ah oui, mort, bah! La petite sotte, ne m'a-t-elle pas effrayé?

WILHELMINE.

Où est-il, mon Pere? où est-il?

REINHARD.

Il viendra.

WILHELMINE.

C'est bien sûr? — Oh vous me trompez! & je suis perdue!

REINHARD.

J'ai envoyé Frédéric après lui; & il le ratrappera bien, je t'assure. Me crois tu donc aussi

leste que lui. Il s'est jetté..... Il n'a fait qu'un saut de l'escalier.

WILHELMINE.

Il s'est jetté dans le Danube?

REINHARD.

Ah oui, dans l'eau. S'il est assez sot pour se tuer, c'est d'un coup de pistolet, il est Officier.

WILHELMINE.

Oh Dieu! vous plaisantez, & moi, je meurs d'inquiétude.

REINHARD.

Ha, ha, ha. Il est bien temps de s'en appercevoir. La fille envoie son Pere courir après son amant, — & moi je cours.

LE LIEUTENANT *revient, Wilhelmine vole dans ses bras.*

Le voilà! O Charles!

REINHARD.

De mieux en mieux! à mes yeux! Voulez-vous bien finir? (*Le Lieutenant se retire des bras de Wilhelmine.*)

LE LIEUTENANT *froidement.*

Qu'ordonnez-vous, M. le Conseiller?

REINHARD.

Pourquoi s'enfuir comme un forcené?

LE LIEUTENANT.

Parce que je ne puis ſupporter un affront — de perſonne. Je prends votre fille à témoin — —

WILHELMINE.

Ah oui, mon Pere. Si vous connoiſſiez ſon excellent cœur, ſa nobleſſe, ſa grandeur d'ame! Je me ſuis offerte, & il m'a refuſée, parce qu'il penſoit trop noblement pour devoir à une femme ſa fortune.

REINHARD.

Il a fait cela. (*Pouſſant Wilhelmine dans les bras du Lieutenant.*) Tiens, prends-la.

WILHELMINE.

O Charles!

LE LIEUTENANT.

Toi? — à moi?

WILHELMINE.

A toi, Charles! à toi pour jamais!

REINHARD *jouit de leur ivreſſe, & eſſuie une larme de joie.*

Je ne ſuis pas tout-à-fait à plaindre, j'ai encore fait deux heureux!

TOUS LES DEUX *le ſerrant dans leurs bras.*

O mon Pere !

REINHARD.

Allons, c'eſt bon, c'eſt bon ! Que votre cœur attendri ne ſoit qu'amour, & vous ôte l'uſage de la voix, tout cela eſt fort bien ; je ſuis plus de ſang-froid, moi, écoutez : Que le ciel vous béniſſe. (*Ils tombent tous deux à ſes genoux.*) Qu'il rende votre mariage plus heureux que ne l'a été — mon premier, — plus heureux que mon ſecond. Levez-vous ! (*Il les embraſſe.*) Jeune homme, j'ai toujours penſé à réparer, de cette maniere, les injuſtices de la fortune envers toi. Je t'obſerve depuis long-temps, & j'ai cru trouver en toi, celui qui peut rendre ma Wilhelmine heureuſe.

LE LIEUTENANT.

Ah, heureuſe ! toujours heureuſe !

REINHARD.

Nous le jurons tous avant les nôces. Je ne compte pas ſur tes ſermens, mais ſur ton cœur. Vous m'avez prévenu, j'en ſuis bien aiſe, puiſque dans le fond de mon cœur, je vous avois deſtinés l'un pour l'autre, & je ſuis plus tranquille. Cher Couſin ! — à préſent mon fils ! qui doit remplacer

la

la perte d'un autre fils. (*Une larme tombe de ſes yeux.*) Mon fils, dans cette jeune fille, je te confie la plus grande partie de ma félicité, la prunelle de mon œil. Quand l'enthouſiaſme de l'amour & ces premiers jours ſi doux ſeront paſſés, ſi alors tu ne l'aimes pas auſſi tendrement, — ſi tu ne la rends pas auſſi heureuſe que je le ſouhaite, que je l'eſpere, tu me feras deſcendre dans le tombeau.

LE LIEUTENANT.

Oh mon Pere, mon Pere!

REINHARD.

Paix. C'eſt la paſſion qui parle en toi. — Reſtez ici mes enfans. Les amans ont toujours beaucoup & rien à ſe dire. Je ne veux pas glacer votre enthouſiaſme. Que Dieu vous comble de ſes bienfaits! (*Il ſort, & rencontre Frédéric.*)



SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

M. le Confeiller.

REINHARD.

Qu'eft-ce?

FRÉDÉRIC.

Voici un louis.

REINHARD.

Pourquoi faire?

FRÉDÉRIC.

C'eft un pour-boire, fi je remets au Chambellan cette lettre de M. votre fils.

REINHARD.

Une lettre de mon fils au Chambellan?

FRÉDÉRIC.

Oui, mais j'ai penfé qu'elle feroit mieux entre vos mains. Il ne faut pas qu'elle contienne de bien bonnes chofes, car il jure & brife tout dans fa prifon.

WILHELMINE.

Dieu, mon frere en prison !

REINHARD.

Donne. (*Il prend la lettre.*)

FRÉDÉRIC.

Ce n'est qu'en prison dans sa chambre.

REINHARD.

Garde ce louis, en voici un autre pour ton attention.

FRÉDÉRIC.

Je vous remercie, Monsieur.

REINHARD.

Il jure donc ?

FRÉDÉRIC.

Ça fait trembler. Il vouloit absolument sortir ; mais le Sergent de Ville avoit fermé la porte cochere à la grand'-clef, & quand il a voulu la forcer, il a appellé le Cocher. M. votre fils lui a donné un grand coup sur la tête, & lui a presque arraché une moustache ; mais l'autre lui a jetté ses bras autour du corps, & l'a emporté sur son dos comme un sac d'avoine.

REINHARD.

Allez, & reſtez dans l'anti-chambre, j'aurai peut-être beſoin de vous. (*Fréderic ſort, Reinnard ouvre la lettre.*) Quelles intrigues auroit-il donc avec ce Chambellan ? — Quelque nouvelle méchanceté !

WILHELMINE.

Mon Pere, c'eſt votre fils.

LE LIEUTENANT.

C'eſt à préſent mon frere, & je prie auſſi pour lui.

REINHARD.

Rien. Il a méconnu le bon Pere, il faut qu'il apprenne à connoître un Pere ſévere.

LE LIEUTENANT.

Peut-être que des raiſons ? ....

REINHARD.

Avec lui ? Croyez-vous que je n'aie pas commencé par-là. Vains efforts, j'ai tout employé, juſqu'à la priere. Et à préſent, tout eſt dit. Sévérité, c'eſt bienfaiſance, & celui qui demande ſa grace, eſt ſon ennemi. Ainſi, pas un mot en ſa faveur ; je vous prie, pas un mot. — Voyons

donc ce qu'il machine avec le Chambellan. (*Il ouvre la lettre, & lit :*) « Je ne puis vous tenir » parole, & vous livrer ma sœur à Laxhausen. »—

WILHELMINE.

Me livrer ? moi ?

LE LIEUTENANT.

Au Chambellan ?

REINHARD.

« Mon Pere m'a refusé de la mener promener. » Je suis même enfermé. Tâchez seulement qu'on » me rende ma liberté, nous trouverons d'autres » moyens »

WILHELMINE.

Dieu, est-il possible ?

LE LIEUTENANT.

Un frere !

REINHARD.

Priez donc pour lui ! Parlez lui raison. Oh Dieu, à quel malheur étois je réservé ?

LE LIEUTENANT.

Mais quel peut être son dessein ?

REINHARD.

Le projet de ce misérable ? Faire de sa sœur la

femme du Chambellan, voilà ce qu'il veut. Et un enlevement. — — Peut-être même.... La pensée seule m'en fait frémir! En voudroit-il faire la maîtresse du Prince?

WILHELMINE.

Non, mon Pere, il n'est pas capable de tant de bassesse.

REINHARD.

Il est capable de tout : mais je veux m'éclaircir. (*Il sonne.*) Frédéric, envoyez sur le champ à la poste, & demandez une chaise avec quatre chevaux, qu'elle se rende tout de suite à la barriere Saint-Jacques, & qu'elle attende, & qu'on se dépêche. (*Frédéric sort.*)

LE LIEUTENANT.

Que voulez-vous faire?

REINHARD.

Vous avez votre Domestique avec vous?

LE LIEUTENANT.

Oui.

REINHARD.

Emmenez aussi mon Gaspard; c'est pour avoir tout prévu. Vous & Wilhelmine, allez droit à Laxhausen, & descendez à l'auberge. Observez

le Chambellan, voyez si l'on a fait certains préparatifs. Si le Prince vient avec lui, je saurai alors à quoi m'en tenir.

LE LIEUTENANT.

Mais songez-vous aussi.....

REINHARD.

A Tout. Tu n'hésiteras pas, j'espere à promener ta femme future? — Tu es amant, & tu n'es pas déja à Laxhausen?

WILHELMINE.

Mon Pere, je tremble; si l'on employoit violence!

LE LIEUTENANT *la main sur son épée.*

Je ne crains pas cela.

REINHARD.

Ni moi non plus. Le Prince ne le permettroit pas. Avec quelque plaisir que les Grands fassent quelquefois le mal, ils veulent toujours sauver les apparences. Allez, mes enfans, allez. — Avant une heure, j'y serai avec vous, s'il n'arrive rien de plus important.

WILHELMINE.

Vous le voulez, mon Pere.

LE LIEUTENANT.

Viens ma Wilhelmine, quand je t'aime de toute mon ame, je ne crains aucun danger.

(*Ils ſortent tous deux.*)

SCENE IV.

REINHARD, *enſuite* FRÉDÉRIC.

REINHARD *ſeul.*

Si, comme je le préſume, c'eſt une des mines que ma *gracieuſe* tante veut faire joüer, — ſi le Chambellan ne fait que tirer les flêches que l'autre prépare, — je contreminerai de maniere que l'un & l'autre pourront s'en repentir.

FRÉDÉRIC *annonce.*

Le Bailli de Laxhauſen.

REINHARD.

Qu'il entre. (*Frédéric ſort.*) Encore un des honnêtes protégés du Chambellan. Il ſera furieuſement étonné, quand il ſaura que ſon puiſſant protecteur n'a rien obtenu.



SCENE V.

REINHARD, LE BAILLI, *ensuite* FRÉDÉRIC.

REINHARD.

QUI vous amene, Monsieur?

LE BAILLI.

M. le Conseiller, c'est M. le Chambellan qui m'a dit que vous aviez déja prononcé dans mon affaire.

REINHARD.

M. le Chambellan a eu grand tort. Ce que je lui ai dit, lui a été confié pour le Prince, & non pour le publier. Vous auriez toujours bien entendu votre sentence demain.

LE BAILLI.

Ah Monsieur, ne vous en fâchez pas. Pourquoi a-t-on des amis dans le monde? Et auprès de Messieurs les Juges, nous en avons plus besoin qu'ailleurs.

REINHARD.

Pour cette fois, vos amis ne vous serviront

pas. Je ne conçois point du tout, M. comment il vous eſt venu ſeulement dans la tête d'entamer ce procès, d'attaquer un teſtament clair & précis?

LE BAILLI.

C'eſt que toujours on ſe préfere aux autres. Cependant je n'ai pas tout-à-fait tort; ſi vous aviez ſeulement la bonté de jetter les yeux ſur ce titre, & d'y réfléchir. (*Il offre au Conſeiller une liaſſe de papiers.*)

REINHARD.

Vous les produirez dans votre appel, ſi vous avez quelqu'envie de groſſir vos frais.

LE BAILLI.

Il n'y auroit pas ſans doute beſoin d'appel, ſi vous vouliez agréer ce titre, *il eſt de poids*, & peut donner à mon affaire une tout autre tournure. Un Juge, M. le Conſeiller, doit tout peſer.

REINHARD.

Je ſuis cependant curieux devoir quelles nouvelles raiſons apparentes a pu inventer votre Avocat. Je ſais qu'il eſt un fort habile chicaneur. (*Il ouvre le paquet, & il en tombe un rouleau de ducats.*) Ha, ha, j'entends; il eſt vrai, ce titre a du poids. (*Il ſonne, Frédéric entre.*) Frédéric,

va dire à M. le Conſeiller-Privé que je le prie de venir ici un moment. Quelqu'un prendra ſes cartes. Ecoutez. (*Il lui parle bas, Frédéric ſort.*)

LE BAILLI.

M. le Conſeiller, je vais maintenant avoir l'honneur de vous ſaluer.

REINHARD.

Non, reſtez un moment. (*Il ramaſſe le rouleau.*) Ce titre, mon ami, va donner un autre tournure à votre cauſe. Mais il a trop de poids, pour que je puiſſe décider ſeul.

LE BAILLI.

Ce titre, Monſieur, ne regarde que vous ſeul. Je vous prie de vouloir bien l'examiner. Permettez-moi, en attendant, de me retirer.

REINHARD.

Non, non, reſtez.



SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE CONSEILLER-PRIVÉ, *ensuite* LE SERGENT DE VILLE.

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Eh, eh, mon confrere, vous ne viendrez donc pas joindre la société ?

REINHARD.

J'ai des affaires, comme vous voyez.

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Qu'y a t-il donc pour votre service ?

REINHARD.

Vous savez, M. le Conseiller, où en est la cause de cet homme là.

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Ah ! ah ! contre la veuve Meyer ?

REINHARD.

Oui.

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Mon ami, vous êtes fou, & vous perdez votre

argent en procès. Laissez tranquilles cette bonne femme & ses enfans. Demain, quand vous aurez entendu votre sentence, retirez-vous, & soyez content d'en être quitte à si bon marché. Entendez-vous l'Allemand ?

REINHARD.

Cependant, M. le Conseiller-Privé, dans la cause la plus désespérée, se trouve quelquefois une circonstance favorable, par exemple......

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Oui ? Cela m'étonneroit !

LE BAILLI.

Et bien, je me retire.

REINHARD.

Non, non, vous n'avez qu'à rester.

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Restez.

REINHARD.

Voudriez-vous avoir la bonté de peser ce titre qu'on vient de me présenter. (*Il lui donne les papiers & le rouleau.*)

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Je n'y vois rien, moi. — Qu'est-ce donc ? (*Il*

seroit venue en tête ; mais c'est M. le Chambellan qui me l'a conseillé. Je ne le voulois pas, je vous assure, mais il a insisté, en ajoutant même qu'il avoit ses raisons pour l'exiger.

REINHARD *à part.*

Ha, ha ! encore une mine éventée.

LE BAILLI.

M. le Conseiller, si vous vouliez me permettre de retourner chez moi., je vous découvrirois bien autre chose.

REINHARD.

Point de conditions. Si vous n'avouez pas de bonne volonté, je trouverai moyen de vous faire parler. (*Il prend la sonnette.*)

LE BAILLI.

M. le Conseiller, ne me traitez pas comme je l'ai mérité, faites-moi grace, & j'avouerai tout. Dans ma maison de Laxhausen, M. le Chambellan a retenu une petite chambre pour Mademoiselle votre fille.

REINHARD.

Pour ma fille ?

LE BAILLI.

Il m'a dit que Mademoiselle avoit envie de

l'épouser,

l'épouſer, e vous ne le vouliez abſolument pas, & qu'elle reſteroit ſecrétement chez moi, juſqu'à ce qu'elle puiſſe obtenir votre conſentement.

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Mais, mais! ha, ha! Cela ſeroit poſſible! Je n'aurois jamais penſé cela de Mademoiſelle Reinhard.

REINHARD.

Pouvez-vous ſeulement ſoupçonner ma fille? — Mais, je vous remercie, mon ami, de la nouvelle que vous m'apprenez, & pour votre bonne volonté à (*Il ſonne, le Sergent entre.*) vous prêter à de telles infamies, vous eſſayerez pendant huit jours, comme on vit au pain & à l'eau.

LE BAILLI.

M. le Conſeiller....

REINHARD.

Pour huit jours ſeulement. Vous en trouverez après la ſoupe meilleure. Sergent, faites le deſcendre dans la priſon; & au pain & à l'eau pendant huit jours.

LE SERGENT.

Cela ſuffit, M. le Conſeiller. (*à part, en conduiſant le Bailli*) Ç'à lui fera tomber ſes groſſes joües. (*Ils ſortent tous les deux.*)

SCENE VII.

REINHARD & LE CONSEILLER-PRIVÉ.

REINHARD.

EH bien, que dites-vous du favori de ſon Alteſſe Séréniſſime?

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Je ſuis là comme pétrifié.

REINHARD.

Mais je ſuis bien aiſe que vous en ayez été témoin.

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Nous en profiterons. Le temps mûrit tout. C'eſt Mademoiſelle votre fille qui me trotte dans latête.

REINHARD.

Ne craignez rien. Je ſuis ſans inquiétude ſur ma fille. Ce que le drôle vient de nous dire, c'eſt le Chambellan ſeul qui l'a inventé.

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Cher ami, une jeune fille, eſt une jeune fille; & du verre eſt du verre, & — votre fille. ...

REINHARD.

Est ma fille. Elle est en sûreté.

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Eh bien, si cela est, *Concedo.* Pour moi, je ne permets pas seulement aux jeunes filles de traverser la rue. Et quand une jeune fille, dans les grandes Villes sur-tout, est une fois allée à confesse, (1) je dis toujours : *Periculum in mora.* Ha, ha, ha.



SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE CHAMBELLAN, FRÉDERIC.

FRÉDÉRIC *ouvrant la porte au Chambellan.*

M. le Chambellan. (*Frédéric sort.*)

LE CHAMBELLAN *en habit de cheval.*

Messieurs, votre très-humble serviteur.

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Votre très-humble.

(1) Les Protestans ne commencent à aller à confesse qu'à l'âge de quatorze ou quinze ans.

REINHARD.

Qu'y a-t-il pour votre ſervice?

LE CHAMBELLAN.

Je viens de la part de ſon Alteſſe.

LE CONSEILLER-PRIVÉ *voulant ſortir.*

Je ne veux pas vous déranger.

REINHARD.

Reſtez M. le Conſeiller. (*Au Chambellan.*) Vous n'avez rien de ſecret à me dire?

LE CHAMBELLAN.

C'eſt encore un ſecret, mais demain toute la Ville le ſaura.

REINHARD *au Conſeiller-Privé.*

Ainſi.....

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Qu'eſt-ce donc?

LE CHAMBELLAN.

Je ſuis fâché d'être porteur de cette nouvelle déſagréable; mais je vous avois prévenu, vous n'avez pas voulu écouter mes conſeils.

REINHARD.

Point de *préface*, s'il vous plaît.

LE CHAMBELLAN.

Volontiers. Son Alteſſe, irritée de l'obſtination avec laquelle vous êtes toujours à vous oppoſer à ſes hautes volontés, ſe laſſe de tant de rudeſſe, & dès ce moment, vous remercie de vos ſervices.

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Qui? Le Conſeiller?

LE CHAMBELLAN.

Lui-même.

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Un homme tel que lui!

LE CHAMBELLAN.

Son Alteſſe regrette peut-être elle-même la perte d'un habile Conſeiller; mais elle veut auſſi que la ſoumiſſion ſe trouve avec l'habileté.

REINHARD *très-calme.*

Son Alteſſe a toujours de grandes bontés pour moi, & même en ce moment elle prévient mes deſirs.

LE CHAMBELLAN.

Comment cela ?

REINHARD.

Sous peu de temps, ſi de certaines choſes n'avoient pas changé, j'aurois été contraint de demander ma démiſſion. Son Alteſſe m'accorde la liberté, le repos, & c'eſt une grace que je n'oſois pas encore eſpérer. Je puis me paſſer de ſon Alteſſe, — ſi ſon Alteſſe peut ſe paſſer de moi, je m'en réjouis. C'eſt une preuve que dans ſes Etats il ne manque pas de gens inſtruits, & ce que je crois facilement, de gens plus ſouples.

LE CHAMBELLAN.

C'eſt-là toute votre réponſe.

REINHARD.

Oui, Monſieur, & vous m'obligerez de la lui rendre mot pour mot.

LE CHAMBELLAN.

Vous avez encouru ſa diſgrace, craignez ſa colere.

REINHARD.

Je plains le Prince, que la vérité peut irriter.

LE CHAMBELLAN.

Un mot d'excuſe, — mon interceſſion —

REINHARD.

Je n'ai point d'excuſes à faire, & je vous diſpenſe de plaider ma cauſe. — Au reſte, M. le Chambellan, je vous fais mon compliment.

LE CHAMBELLAN.

A moi? Dequoi donc?

REINHARD.

De ce qu'un pareil ſort ne tombe pas ſur vous.

LE CHAMBELLAN.

Comment cela?

REINHARD.

Si l'on vous avoit remercié, que feriez-vous? Encore une fois, je vous félicite d'être en faveur.

LE CHAMBELLAN.

Vous êtes bien fier, Monſieur.

REINHARD.

De joie, donc? Ce qui me fait peine, c'eſt qu'à préſent ma fille ne ſera plus un parti qui puiſſe vous convenir. (*Le Chambellan l'obſerve avec attention.*) La fille d'un Conſeiller remercié, — & le favori d'un Prince! — —

LE CHAMBELLAN *avec indifférence, de maniere que le Conseiller puisse l'entendre comme il voudra.*

Peut-être serois-je au-dessus de cela? Peut-être seroit-ce un moyen.....

REINHARD.

De rentrer en grace? Vraiment? Ha, ha, ha! Ne vous donnez pas cette peine, mon cher Protecteur, je vous plains seulement de n'avoir pas réussi dans ce nouveau projet. Il y a dans le monde des gens singuliers, qui ne laissent aucune prise pour s'en emparer. — On a beau tirer sur eux, les traits ne portent pas. —Vous êtes pressé, à ce que je vois, M. le Chambellan. Vous allez faire, avec son Altesse, quelque promenade à Laxhausen? Si vous avez projetté quelque *partie de plaisir*, je serois bien fâché qu'elle vous manquât. Je me recommande à vos bontés, & je vous le répéte, je vous fais mon compliment.

LE CHAMBELLAN.

Et moi je souhaite que vous conserviez toujours une aussi belle humeur; je crains que tant de joie ne soit bientôt troublée, ha, ha, ha.

REINHARD.

Ne craignez rien. Après l'orage, le beau temps, ha, ha, ha! (*Le Chambellan sort.*)

SCENE IX.

REINHARD, LE CONSEILLER-PRIVÉ.

REINHARD.

Eh bien, M. le Conseiller, à quoi pensez-vous donc là ?

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

J'en suis encore tout étourdi.

REINHARD.

De quoi donc vous étonnez-vous ?

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Si le Prince coupe ses plus beaux arbres, que deviendra bientôt sa forêt ! Eh, eh, eh !

REINHARD.

Un joli bois éclairci, au travers duquel les vents souffleront tout à leur aise. Quand on place un imbécille au gouvernail, on jette les gens raisonnables par-dessus le pont, de peur qu'on ne s'apperçoive qu'il engage le vaisseau sur un banc de sable.

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Un homme qui ne servoit, pour ainsi dire, qu'*honoris causâ*, qui sacrifie au bien de l'Etat plaisirs & fortune — — Lui donner sa démission ! Eh, eh, eh !

REINHARD.

Reconnoissance de Prince. Pour me payer de mes longs services, il me permet de vivre tranquille, & content — de mon argent.

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Me prêterez-vous bien votre voiture ?

REINHARD.

Où voulez-vous aller déjà ?

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Demander ma démission, ou l'on vous rendra justice. Je ne veux pas être dans mes vieux jours la risée des enfans, ce qui arriveroit, si l'on m'enlevoit de tels hommes, pour les remplacer par des poupées ambulantes.

REINHARD.

Ne faites pas une démarche pour moi, je vous en prie. Donnez-y la tournure que vous voudrez, c'est toujours m'exposer à une humiliation.

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Je demande donc ma démiſſion, dûſſé-je aller à la Cour avec ma goutte & boitant, ſi vous me refuſez votre voiture.

REINHARD.

Mon cher ami témoignez-moi votre amitié d'une autre maniere, laiſſez-moi paſſer dans le repos & dans le ſein de ma famille, cette poignée de jours que j'ai encore à vivre. Quand j'aurai placé mon fils, ce qui ſera bientôt, j'eſpere vivre en paix & heureux.

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Mon ami, les vieillards ſont entêtés. Je vous en prie, au nom de notre amitié, faites atteler vos chevaux, ou je pars clopin, clopant, traînant ma goutte.

REINHARD.

Si abſolument vous le voulez. Je vous recommande ſeulement....

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Votre honneur eſt mon honneur, je ne vous en ôterai pas de l'épaiſſeur d'un cheveu. Mais j'aurai bien mérité de mon pays & de mon Prince, en lui ouvrant les yeux; & s'il ne veut pas voir,

je n'ai rien à me reprocher. La puissance d'un Prince ne doit pas être un glaive entre les mains d'un enfant; c'est à nous d'y veiller.

REINHARD.

Faites donc ce que vous desirez; mais je n'en ferai pas moins de mon côté ce qui me plaira. (*Il sonne, Frédéric entre.*) Frédéric, qu'on mette les chevaux à ma voiture, M. le Conseiller veut faire une course. (*Frédéric sort.*)

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Et je veux perdre votre amitié, vous direz que je suis un vieux enfant, si vous n'êtes pas content de moi.

REINHARD.

Ecoutez donc, je me rappelle que vous ne trouverez pas le Prince, il se promene à cheval.

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Si je ne le trouve pas, j'attendrai. Le temps qu'on donne à son maître & à ses amis, est toujours bien employé. — Où donc est ce joli titre? — Ah, ah, — le voici! — Attends, courtisan, il est de poids à te renverser. (*Secouant la main de Reinhard.*) Mon ami, une satisfaction éclatante, ou j'aurai aussi ma démission — jusques-là,

adieu. (*Reinhard veut l'accompagner.*) Ah, point de cérémonie *inter amicos*. Reſtez, reſtez. (*Il ſort.*)



SCENE X.

REINHARD *ſeul.*

Je voudrois en reſter là. Libre du joug pénible où je m'étois moi-même attaché, ma vie en ſeroit plus cachée, plus heureuſe. — Au point où en ſont à préſent les choſes, je voudrois que mes enfans fûſſent déja ici. Comme ils ouvriront de grands yeux, quand ils verront une ſi belle piece de gibier qui leur échappe. C'eſt un *morceau de Prince*, que ma Wilhelmine. On a vu plus d'une fois un Séréniſſime endetter ſon pays.... & il y avoit de la différence ! Mais elle eſt en bonnes mains. C'eſt un brave garçon que ce Lieutenant. Pourquoi mon fils ne lui reſſemble-t-il pas?



SCENE XI.

REINHARD, LE MAJOR, LE CONSEILLER-CLERC.

LE MAJOR.

MILLE bataillons ! Quel diable de jeu aujourd'hui. Le Conſeiller-privé s'en va clopinant, & Madame Reinhard court à ſa cuiſine. Elle ne s'en mêloit pas autrefois, ce me ſemble.

REINHARD.

Elle a commencé d'aujourd'hui, M. le Major.

LE MAJOR.

Bravo, que le diable m'emporte, c'eſt très-bien. Une femme ne doit pas rougir de mettre quelquefois la main à la pâte, —fût-elle femme d'un Surintendant (1).

LE CONSEILLER-CLERC.

J'entends, M. le Major, l'épigramme s'adreſſe à ma chere moitié qui ne ſort pas de ſon appar-

(1) C'eſt une très-grande place dans le Clergé Proteſtant.

tement. La fumée gâte le *teint*, dit-elle ; & pourquoi a-t-on des gens ? Pour conserver la paix, il faut laisser passer que deux & deux font cinq.

LE MAJOR.

En attendant, le ménage va au diable. A la vérité, vous autres Messieurs qui vivez de l'Autel, vous n'avez pas besoin d'y regarder de si près, sur-tout quand on a l'inspection sur des Provinces entieres.

LE CONSEILLER-CLERC *à Reinhard.*

Voulez-vous prendre les cartes du Conseiller-Privé ?

LE MAJOR.

Ha, ha ! Il fait demi-tour à gauche.

REINHARD.

Je ne le puis pas encore, Messieurs. C'est aujourd'hui un jour de trouble pour moi. J'ai eu tout à l'heure une scene à laquelle je m'attendois bien ; mais qui cependant m'a surpris. Et j'ai aussi une affaire douloureuse à terminer. — Vous avez donné vos ordres, M. le Major ?

LE MAJOR *à voix basse.*

Ils sont là. Au premier signal....

REINHARD *au Conseiller-Clerc.*

C'est une affaire pour laquelle je n'ai pas, il est vrai, besoin du bras éclésiastique, mais vous aussi, vous êtes Pere. Voyez combien il en coûte, & combien il est difficile d'être Pere, quand on veut en remplir les devoirs. (*Il sonne.*)

LE CONSEILLER-CLERC.

Les enfans donnent des peines; mais les vôtres, ce me semble, vous donnent de la joie.

REINHARD.

Vous allez voir quelle est ma joie! (*A Frédéric qui entre.*) Que fait mon fils!

FRÉDÉRIC.

Pour s'amuser, il casse les vîtres l'une après l'autre.

REINHARD.

Qu'il vienne. (*Frédéric sort.*)

LE CONSEILLER-CLERC.

Auroit-il un accès *in cerebro.*

REINHARD.

Plût à Dieu que ce ne fût qu'un accès de folie. J'aimerois mieux voir mon enfant à l'hôpital des fols que sur le chemin des galeres. Que Dieu me pardonne cette pensée!

LE CONSEILLER-CLERC.

Dieu m'en garde ! Il en feroit au point de défobéir à fon Pere ? ce feroit un autre Abfalon ?



SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, FRÉDÉRIC, REINHARD FILS.

LE FILS *pouffant Frédéric d'un coup de pied.*

MARAUD, je trouverai bien le chemin fans toi.

REINHARD.

Mon fils !

LE FILS.

Votre fils ? Je commence à croire que je ne le fuis pas : vous ne traiteriez jamais votre fils comme cela.

LE CONSEILLER-CLERC.

Allons, allons, M. Reinhard, parle-t-on ainfi à fon Pere ?

LE FILS.

On répond à ce que difent les Peres.

REINHARD.

Fritz, j'ai toujours été un Pere patient, indul-

gent, & je le ferai encore ſi tu le veux. Cela dépend de toi; je te prie, je te conjure même, de ne me pas forcer d'être, par amitié pour toi, un Pere ſévere.

LE FILS.

Eſt-ce auſſi par amitié que vous me faites ſaiſir par un Cocher & un Palfrenier, & qu'on me jette là comme un chien dans un foſſé? Maudite amitié. —

REINHARD.

Pourquoi t'oppoſois-tu à mes ordres? Et quel bonheur! — Un Ange tutélaire m'a inſpiré de ne pas te laiſſer ſortir. — Apprends, & ſi tu peux encore rougir, rougis de honte; apprends que les motifs de ta promenade me ſont connus.

LE FILS *à Frédéric.*

Coquin!

REINHARD.

Tais-toi! S'il avoit été un coquin, ta ſœur... Je veux encore t'épargner tant d'humiliation, & ne pas dévoiler ton infamie en préſence de ces Meſſieurs. Fritz, pour la derniere fois, ton Pere te parle avec bonté. — Tu ne ſortiras pas de chez moi que ta conduite ne me raſſure. Je t'enverrai dans ta chambre des Mémoires & des Procédures, tu peux travailler, tu peux reprendre

l'étude de ton droit, que tu as si honteusement négligé depuis quelque temps, & par une application soutenue, car tu ne manques pas de talent, tu mériteras bientôt les premieres places de la Magistrature.

LE FILS.

Je n'en ferai rien.

REINHARD.

Mon fils.

LE FILS.

Je n'en ferai rien. Faites-moi donner le Brevet d'Officier que le Prince m'a promis.

REINHARD.

Je t'en prie.

LE FILS.

Je n'en ferai rien.

REINHARD.

Tu veux donc que j'emploie la force. Tu as prononcé ta sentence toi-même; tu brises mon cœur; mais je ne veux pas emporter dans la tombe, le reproche d'avoir causé ton malheur. (*Il se promene à grands pas, & cherche à calmer son émotion.*)

LE CONSEILLER-CLERC.

Allons, M. Reinhard, allons, c'est une ob-

ſtination dont vous devez rougir. Allez, profitez encore du moment favorable, embraſſez les genoux de votre Pere....

LE FILS.

Gémir, ramper? je ne ſuis pas un enfant.

REINHARD *avec beaucoup de ſang-froid.*

Mon fils, pour devenir bon Officier, il faut connoître le ſervice dans tous ſes détails. — Frédéric! (*Frédéric ouvre une porte de côté, & deux bas-Officiers s'avançent.*) M. le Major, je vous donne un recrue. (*Aux bas-Officiers.*) Meſſieurs, ce jeune homme a grand'envie de ſe faire ſoldat. Mon ami, M. le Major, a la bonté de le prendre dans ſa Compagnie : vous aurez donc la complaiſance de veiller à ce qu'il lui faſſe honneur.

LE BAS-OFFICIER.

C'eſt notre affaire, M. Reinhard, quand de bonnes paroles n'ont pas d'effet, (*il leve ſa canne*) nous employons.....

REINHARD.

Fort bien. M. le Major prendra ſoin du reſte.

LE MAJOR.

Laiſſez-moi faire, je ſuis venu à bout de bien

d'autres têtes ; nous avons dans la Compagnie plus d'un enfant gâté. Touchez-là, mon ami, que le diable m'emporte, si, dans peu, le pain de munition & un bon jeai d'Espagne, n'en ont pas fait un jeune homme raisonnable. — (*Au fils.*) Vous suivrez les deux Sergens jusques chez moi, où l'on vous donnera l'uniforme, & sur le champ vous commencerez à marcher. Caporal !

LE BAS-OFFICIER.

M. le Major.

LE MAJOR.

Il couchera dans votre chambrée, & vous ne le perdrez pas de vue, de peur que l'idée de déserter ne le prenne, quoique je ne pense pas qu'il ait envie de danser dans la grande allée : (1) le soir à la retraite & le matin au réveil, il vous accompagnera à l'appel, afin qu'il apprenne à se coucher & à se lever à des heures réglées. Pour qu'il n'oublie point à écrire, vous lui ferez souvent copier les listes des Compagnies. (*Au jeune homme, qui se ronge les ongles.*) Eh bien, comment vous tenez-vous là ? Levez la tête. (*Il le redresse.*) La poitrine en avant, rentrez ce ventre,

(1) De passer par les verges.

les bras contre le corps. Marche! tout ira bien. (*Les deux bas-Officiers le prennent chacun par un bras, & l'emmenent.*)

REINHARD.

Voyez l'opiniâtreté. Il n'a pas dit un mot. Il faut que je prenne l'air. Vous en avez été témoins, Messieurs, vous qui êtes Peres. Pouvois-je faire mieux? pouvois-je en faire davantage?

(*Ils sortent.*)

FRÉDÉRIC *seul.*

Non, sur mon ame. Il ne l'a que trop mérité, ce mauvais garnement. Il a coûté plus d'un bel écu à son Pere, & n'en est pas moins un vaurien. Nous autres, qui serions si heureux de pouvoir nous instruire, nous manquons de moyens. Mais on lui apprendra à vivre. Va, ils te rendront bien les gourmades, & les coups de pieds dans le ventre quil m'a fallu recevoir.



SCENE XIII.

FRÉDÉRIC, LOUISE.

LOUISE *hors d'haleine.*

MON Dieu, Frédéric, qu'y a-t-il donc? Où vont-ils conduire notre jeune Maître? Je l'ai rencontré ſuivi de deux bas-Officiers. Tout le monde s'eſt amaſſé dans la rue.

FRÉDÉRIC.

Ha, ha! — Vous ſavez qu'il vouloit être Officier; mais il s'eſt avancé à reculons, il eſt ſoldat.

LOUISE.

Notre jeune Maître, ſoldat?

FRÉDÉRIC.

Certainement. L'uniforme & une longue queue, tout cela lui ſiera à merveille. Vous rappellez-vous quand il eſt revenu de Jena, ſa queue plus groſſe que mon bras, ſon gilet court; au moins, avec cela, diſiez-vous, on voit que c'eſt un joli homme. Voilà pourquoi je parie, vous aimez tant ce beau palefrenier hollandois?

LOUISE.

Tu es un imbécille.

FRÉDÉRIC.

C'est un joli garçon, fait au tour.

LOUISE.

Ce n'est pas un grossier comme toi.

FRÉDÉRIC.

Oh non, c'est un galant Palefrenier, très-galant, il sait un petit mot de latin, & il écorche le François.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, Mad. REINHARD.

Mad. REINHARD.

QUE faites-vous là tous deux? Déchirez-vous vos Maîtres? — Où est mon mari?

FRÉDÉRIC.

Il est descendu dans le jardin.

Mad. REINHARD.

On fait aujourd'hui dans cette maison, un ta-

page à n'y pas tenir. Eſt-ce bien vrai ce qu'on vient de me dire?

FRÉDÉRIC.

Quoi donc, Madame?

LOUISE.

Certainement c'eſt vrai. Je l'ai vu de mes yeux.

Mad. REINHARD.

Son fils ſoldat?

FRÉDÉRIC.

Oui, Madame. Monſieur a dit que puiſqu'il vouloit être Officier abſolument, il falloit commencer par porter le mouſquet.

Mad. REINHARD.

Mon Dieu, à quoi penſe-t-il, Monſieur; s'avilir ainſi dans ſon propre fils. Cela fera tenir dans la Ville de jolis propos.

LOUISE.

Les enfans dans la rue en parlent.

Mad. REINHARD.

C'eſt un affront pour toute la famille. Pourquoi auſſi ai-je permis..... Dieu! quel homme! quel homme! — Je ſuis dans mon cabinet, ſi l'on me demande. (*Elle ſort.*)

FRÉDÉRIC.

Quel homme ! quel homme ! C'eſt un HOMME, Madame. — Mademoiſelle Louiſe ; ſi vous me demandez, je ſuis dans mon cabinet. (*Il ſort.*)

LOUISE.

Je m'embarraſſe bien de toi. (*Elle s'en va d'un autre côté.*)

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Mad. REINHARD, LE COLONEL.

Mad. REINHARD *sortant de son cabinet.*

On ne le voit pas, on ne l'entend pas. Il faut que je descende. Je ne sais comment je pourrai me présenter aux yeux de la société. O Dieu! les maris sont bien détestables, quand ils ont quelque chose en tête. (*Elle va pour sortir.*)

LE COLONEL *entre.*

Ah! bon soir, ma niéce. Où est votre mari? (*Lui serrant la main.*) Quel mari vous avez!

Mad. REINHARD.

Un homme singulier, vif.

LE COLONEL.

Quelquefois, cela est vrai, quand on l'a poussé à bout; mais du reste, le meilleur des hommes.

Mad. REINHARD.

C'est vous qui dites cela?

LE COLONEL.

Qui, je le dis, & j'enverrois au diable qui diroit le contraire.

Mad. REINHARD.

Cette apoſtrophe pouvoit s'adreſſer à moi ; car peu s'en eſt fallu que je ne le diſe.

LE COLONEL.

Vous ? Sans vous entendre, vous avez tort. Vous avez tort. Nous l'avons tous méconnu, vous & moi, & moi plus que les autres. Je l'ai méconnu, trompé par une femme qui ne mérite pas en vérité d'être ma ſœur.

Mad. REINHARD.

Ma tante ?

LE COLONEL.

Qui ne mérite pas d'être votre tante. C'eſt elle qui nous a tous expoſés au ridicule. Elle m'a rendu aveugle ſur ce brave homme, elle m'a fait faire des dettes & des ſottiſes, & votre mari me tire de tous ces embarras ſans l'avoir mérité.

Mad. REINHARD.

Je n'aurois jamais cru que vous deviendriez ſon Apologiſte.

LE COLONEL.

J'y ſuis forcé, — oui forcé ! Et je verrois un glaive ſur ma tête..... (*Montrant ſa bourſe.*) Voilà ce qui me reſte, toutes mes dettes payées. Mais ce n'eſt pas pour ce vil argent que je l'eſtimerai jamais, c'eſt pour m'avoir arraché à l'ignominie, c'eſt qu'il m'a rendu attentif à ma dignité, & qu'il m'a délivré d'une furie ſous les traits d'une femme.

Mad. REINHARD.

Vous êtes hors de vous.

LE COLONEL.

Ma foi, c'eſt de plaiſir. Je ſens que je ſuis libre, & je reſpire le bonheur. Dès aujourd'hui je viens loger dans cette maiſon pour y joüir de ma vie, dans la ſociété d'un homme qui veut être mon ami.

Mad. REINHARD.

Vous? — Loger chez nous, dans cette maiſon?

LE COLONEL.

Oui, oui, chez vous, dans cette maiſon. Tous mes paquets y ſont déja.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, Mad. DE SCHMERLING.

Mad. DE SCHMERLING.

Ah! bon ſoir! Eh bien, petite niéce, M. le Conſeiller baiſſe-t-il un peu le ton à préſent, que ſon Alteſſe l'a remercié de ſes bons offices?

Mad. REINHARD.

Qui? mon mari?

Mad. DE SCHMERLING.

Mon enfant, vous ne le ſaviez pas? Je ſerois fâchée que vous fûſſiez dans un état où une frayeur ſubite.....

LE COLONEL.

Le Conſeiller remercié?

Mad. DE SCHMERLING.

Oui, mon frere. Je viens de l'*aſſemblée* du Miniſtre; il avoit déja donné l'ordre de lui expédier ſa démiſſion. D'abord le Chambellan lui a

tout annoncé. Si l'on s'en étoit fait un ami, si l'on ne s'étoit pas permis certaines insolences, tout cela ne seroit peut-être pas arrivé. Mais c'est la maniere de s'y prendre qui fait tout.

Mad. REINHARD.

Grand Dieu ! Mon mari remercié !

LE COLONEL *à sa sœur.*

Vous dites cela d'une joie de démon ?

Mad. DE SCHMERLING.

J'avois juré de ne plus rentrer dans la maison que pour y triompher de lui. Il a sa démission, & me voici.. Comme on fait son lit on se couche. Il ne demandoit que cela.

LE COLONEL.

Vous avez donc tenu la main au jeu ?

Mad. DE SCHMERLING.

J'ai fait & donné.

LE COLONEL.

Monstre !

Mad. DE SCHMERLING.

Est-ce à moi ?

LE COLONEL.

Oui, à toi, que je ne reconnois plus pour ma ſœur, dont je veux pour jamais....

Mad. DE SCHMERLING.

Êtes-vous fou? Eſt-ce à moi que l'on parle ſur ce ton là?

LE COLONEL.

Voilà comme j'aurois dû vous parler depuis long-temps. Mais patience, vous aurez un beau jeu, l'on a auſſi fait & donné pour vous.

Mad. DE SCHMERLING.

Ha, ha, ha!

LE COLONEL.

Ris, démon, ris! Nous verrons qui rira le dernier.

Mad. REINHARD.

Oh Dieu! Mon mari! mon mari!

LE COLONEL.

Soyez tranquille, chere niéce, tout peut ſe réparer, peut-être; & après, quand tout en reſteroit-là. Votre mari n'a pas beſoin du Prince, & le Prince a beſoin de lui.

Mad. REINHARD.

Tout cela eſt excellent; mais les propos de

toute

toute la Ville. Coup sur coup. O ma tante, qu'avez vous fait ?

Mad. DE SCHMERLING.

Ce qu'il falloit faire ; je lui apprendrai à traiter les gens de ma naissance *en bagatelle.*



SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

M. le Colonel, j'ai fait monter vos paquets. Mettra-t-on vos chevaux avec les nôtres ?

LE COLONEL.

Oui, mon ami, je vais descendre & donner un coup-d'œil à tout cela.

FRÉDÉRIC.

Cela suffit, Monsieur.

Mad. DE SCHMERLING.

Que veut cela dire ?

LE COLONEL.

Comme on fait son lit on se couche. Riez

donc. Je déloge, Madame, pour ne plus habiter ſous le même toît avec une telle furie. Je vous apprendrai à traiter un frere *en bagatelle.* Eh bien, riez donc. Et demain, à vos yeux, je fais afficher & vendre la maiſon au plus offrant, & alors ſi cela vous fait plaiſir, — vous irez loger, *pardonnez votre Grace*, chez le Sellier Wunderlich. Eh bien, vous ne riez pas?

Mad. DE SCHMERLING.

De tout mon cœur, ha, ha, ha!

LE COLONEL.

Ce ris ſonne faux, *l'inſtrument* n'eſt pas d'accord.

Mad. DE SCHMERLING.

Ma foi non, je ris de vous de tout mon cœur. Quelle pauvre & chétive créature vous êtes! Comme un roſeau fragile, vous êtes balotté par tous les vents. Et vous danſez — comme on vous chante.

LE COLONEL.

Votre chanſon eſt finie, ma ſœur; & dès aujourd'hui, pour vous faire danſer à votre tour, on vous prépare une muſique, qui probablement ne ſera pas tout-à-fait de votre goût.

❋

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, REINHARD.

Mad. Reinhard *courant au-devant de lui.*

O mon ami, qu'avez-vous fait?

REINHARD.

Moi?

Mad. DE SCHMERLING.

Ah, votre ſervante, M. l'Ex-Conſeiller.

Mad. REINHARD.

Il eſt donc vrai, mon ami? vous avez votre démiſſion?

REINHARD.

Oui, mon enfant. N'es-tu pas bien aiſe que le Prince ait la bonté de me rendre à moi & aux miens?

Mad. DE SCHMERLING.

Vous prenez votre parti en homme ſage.

REINHARD.

Madame, que cherchez-vous dans ma maiſon?

Mad. DE SCHMERLING.

Je viens m'édifier de votre courage à ſupporter les revers.

REINHARD.

Vous faites fort bien. Commencez à vous y préparer à temps, vous pourriez un jour en avoir beſoin. — (*A ſa femme.*) Mon enfant, ſois tranquille, tu vois que je le ſuis. A quoi bon ces lamentations? — Bon ſoir mon cher Colonel, comment vous trouvez-vous ce ſoir?

LE COLONEL.

Très-bien, mon ami, très-bien — Voilà un homme! — Je ne puis pas parler; (*lui ſerrant la main*) vous ſentez tout ce que j'ai à vous dire.

Mad. DE SCHMERLING.

Mais voilà une amitié vraiment fraternelle.

LE COLONEL.

Quoique je ſois bien déja de votre maiſon, mon ami, je n'ai pas d'ordres à donner dans cette chambre. Je vous demande ſeulement la permiſſion (*il prend ſa ſœur par la main*) de purifier l'air.

Mad. DE SCHMERLING.

Allons, allons: doucement.

REINHARD.

Non, M. le Colonel ; Madame, d'ailleurs, ne pourra pas nous honorer long-temps de sa présence ; elle aura dans son hôtel de nouveaux arrangemens à faire.

Mad. DE SCHMERLING.

De l'ironie ! M. le Colonel est donc vraiment venu se loger chez vous ?

REINHARD.

Oui, Madame.

Mad. DE SCHMERLING.

Pour être un parfait Parasite ?

LE COLONEL.

Femme ! ——

REINHARD.

Point d'emportement. C'est à ma priere, Madame, que M. votre frere est venu loger chez moi, c'est pour mettre un peu d'ordre à ses affaires, tout-à-fait dérangées, non à sa honte, mais à la vôtre. C'est pour prévenir sa ruine entiere où le précipitoit votre sage économie. Je me suis fait, avec plaisir, son homme d'affaires, & vous, Madame, prenez garde que vos créanciers ne se chargent des vôtres.

Mad. REINHARD.

Et il me faut entendre tout cela ! — M'eſt-il permis de demander ?.....

REINHARD.

Quoi ?

Mad. REINHARD.

Si réellement notre fils....

REINHARD.

Il apprend à faire l'exercice depuis une heure.

LE COLONEL.

Qui ?

Mad. DE SCHMERLING.

Votre fils ?

Mad. REINHARD.

O Dieu ! Un tel affront ! Le faire conduire en plein jour par la Ville.

REINHARD.

C'eſt *mon* fils. Celui qui en ſouffre le plus, c'eſt moi. Je ſuis chargé du ſoin de ſon éducation, & c'eſt à moi de corriger ſes défauts, s'il eſt poſſible. Il y a différens moyens à employer, j'ai été obligé de prendre celui-ci. C'eſt encore à vous, Madame, en grande partie, à qui j'ai cette obli-

gation. Si vous ne lui aviez pas mis cette folie en tête, mon fils n'y auroit pas pensé. Je suis fâché de suivre un peu votre volonté. Vous en vouliez faire un Officier, & il commence d'abord par être fusilier.

Mad. DE SCHMERLING.

Mon Filleul, fusilier?

REINHARD.

Votre filleul, fusilier, dans la compagnie du Major de Wurm.

Mad. REINHARD.

Et imaginez la honte, ma chere tante, le faire conduire par les rues en plein jour.

Mad. DE SCHMERLING.

C'est abominable! — Mais je l'en aurai bientôt délivré. Demain matin je vais trouver son Altesse.

REINHARD.

Ne vous donnez pas cette peine, Madame. Le pouvoir d'un Prince ne s'étend pas jusqu'à violer les droits d'un Pere, sacrés par la nature & par les loix.

Mad. DE SCHMERLING.

Non?

REINHARD.

Non, Madame, non, non!

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, FRÉDÉRIC, *& ensuite* LE SELLIER WUNDERLICH.

FRÉDÉRIC *annonce.*

Le Sellier Wunderlich.

REINHARD *un peu étonné, bas au Colonel.*

N'est-il pas satisfait ?

LE COLONEL *bas.*

Oui, mais je lui ai défendu d'en rien dire.

REINHARD.

Bon ! — Faites entrer cet honnête homme. (*Frédéric sort.*) Cela vous regarde, Madame.

LE COLONEL.

Riez donc, ma sœur. C'est une des flûtes qui vous feront danser.

Mad. DE SCHMERLING *cachant sa colere.*

Je verrai pourtant comment pourra s'y prendre un pareil drôle, pour faire payer une femme de mon rang? Ce qu'il dira ?

REINHARD.

Tout ce que lui permet la Justice de sa demande. Croyez-vous, à l'abri du nom de vos ancêtres, pouvoir impunément fouler aux pieds foi & loi. Non, Madame, vous aviliriez la noblesse. La vertu, l'honneur, une probité sévere, le respect pour les loix; voilà ce qui donne à la noblesse son mérite, son éclat & ses prérogatives.

Mad. DE SCHMERLING.

Grand merci, M. le moraliste, de vos leçons.

LE SELLIER *entre d'un air soumis & railleur.*

Pardonnez, M. le Conseiller, j'ai pour votre maison le plus grand respect, je n'aurois (*montrant Madame de Schmerling*) que deux mots à dire à *sa Grace* que voici.

REINHARD.

Tant que vous voudrez.

LE SELLIER.

Pardonnez, votre Grace, pouvez-vous me payer?

Mad. DE SCHMERLING.

Vous êtes un homme bien impitoyable, bien pressant, vous venez à chaque instant me tour-

menter. Je vous ai dit de paſſer demain : cela doit vous ſuffire.

LE SELLIER.

Et cela ne me ſuffit pas, pardonnez votre Grace. Je ſais que j'en aurai demain auſſi peu qu'aujourd'hui. — Je ſais, pardonnez, votre Grace, que vos fournitures ne ſont qu'un jeu. Je ſais auſſi, pardonnez votre Grace, que vous êtes allée chez le Juif Abraham, & que vous avez fait le tour de la Ville pour emprunter, & que vous n'avez pas réuſſi, parce que vous n'avez pas le moindre crédit, pardonnez votre Grace.

Mad. DE SCHMERLING.

Et moi, je ſais que vous êtes un impertinent, un groſſier.

LE SELLIER.

Groſſier par-ci, groſſier par-là, Maître Wunderlich eſt la politeſſe même, *nota bene;* quand on le paie, s'entend. Pardonnez votre Grace, vous n'avez pas l'air de pouvoir me payer. Je viens tout à l'heure de votre hôtel, j'y ai vu de beaux préparatifs pour me payer. Foi d'honnête homme, il n'y a déja plus ni tables, ni chaiſes, ni lit, ni rideaux, rien, abſolument rien, que de grands vilains tableaux enfumés & rongés des vers. Pardonnez votre

Grace, mais le Juif Abraham n'en donneroit pas six sols.

Mad. DE SCHMERLING *en colere.*

Vous n'auriez pas poussé a ce point *l'impertinence?*

LE COLONEL.

J'ai pris ce qui étoit à moi.

LE SELLIER.

Et mon Avocat à qui j'ai conté mon affaire, m'a dit que vous étiez un — un *spectre.*

REINHARD *riant.*

Suspecte. — *Fugæ suspecta.*

LE SELLIER.

Pardonnez, M. le Conseiller, je ne connois rien au *baragouin* des Avocats; mais on m'a dit qu'en Allemand, cela vouloit dire quelqu'un qui, pour ne pas payer, s'enfuit, & pardonnez votre Grace, je me suis dépêché de vous amener deux Gardes, qui accompagneront par-tout votre Grace, jusqu'à ce que mon carosse soit payé.

Mad. REINHARD.

Ma tante, avec des Gardes? Je ne permettrai pas cela, je ne laisserai pas insulter ma tante.

REINHARD.

Si pourtant tu voulois bien ne pas te mêler d'affaires qui ne te regardent pas.

Mad. REINHARD.

Qui ne me regardent pas? L'honneur de ma famille ne me regarde pas?

REINHARD.

Il me semble en avoir assez fait pour conserver cet honneur. Ne me forcez pas de trop parler en présence de cet homme.

Mad. REINHARD.

Mais je ne souffrirai pas qu'elle soit arrêtée.

LE SELLIER.

Eh bien, Madame, pardonnez, si vous avez la bonté de payer pour *sa Grace*, je suis accommodant, moi, je le veux bien.

REINHARD.

Ma femme ne peut rien payer sans mon aveu. (*A Madame de Schmerling.*) Donnez donc, Madame, une réponse satisfaisante à cet ouvrier.

Mad. DE SCHMERLING *pleurant de rage.*

Qu'il revienne demain.

LE SELLIER.

Oui, Madame, pardonnez votre Grace, je reviendrai ; mais en attendant, les Gardes vous accompagneront par-tout où vous irez.

Mad. REINHARD.

Mon cher ami, je vous prie pour tout au monde....

REINHARD.

A présent, maître Wunderlich, que vous avez vos sûretés, faites attendre là-bas vos Gardes, & allez vous coucher sans inquiétudes. Madame a des amis puissans à la Cour, elle y trouvera sans doute tout ce qu'elle voudra.

LE SELLIER.

Eh bien donc, pardonnez, M. le Conseiller, de vous avoir incommodé si tard ; mais nous autres pauvres ouvriers, que deviendrions-nous, si l'on trompoit tous les jours à droite & à gauche. Bon sommeil à toute la compagnie. (*Il sort.*)



SCENE VI.

REINHARD, Mad. REINHARD, Mad. DE SCHMERLING, LE COLONEL.

LE COLONEL.

Eh bien, ma sœur, pourquoi cet air rêveur? Comme on fait son lit on se couche.

Mad. DE SCHMERLING.

Très bien, très-bien. Mais cela vous coûtera cher à tous.

REINHARD.

Madame, ne nous punissez point pour des crimes que nous n'avons pas commis. J'ai déja cruellement senti le puissant crédit que vous avez à la Cour; mais est ce ma faute si cet homme n'a pas de savoir vivre? Il me semble qu'il est assez puni de ne pas obtenir les fournitures promises.

Mad. DE SCHMERLING.

Prenez un ton plaisant, — mais je ne dormirai pas à mon aise que je ne sois bien vengée.

LE COLONEL.

Oh pour dormir à son aise, ce ne sera pas cette

nuit, au moins; car elle n'a pas un lit dans toute la maiſon.

Mad. REINHARD.

Je vous conjure, mon ami, par notre amour...

REINHARD.

Non, mon amie, trop eſt trop. A tout il y a des bornes, même aux devoirs de la parenté & de l'amitié. Je crois, ſans orgueil, avoir plus fait qu'on avoit lieu de l'attendre d'un parent. Pardonnez mon ami, ſi je ſuis forcé de parler de ces choſes là en votre préſence.

LE COLONEL *l'embraſſant.*

Oh mon ami, vous avez plus fait pour nous qu'un frere pour ſon frere.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, FRÉDÉRIC, *enſuite* PHILIPPE.

FRÉDÉRIC.

MONSIEUR, voilà Philippe qui arrive à plein galop.

REINHARD.

Il arrive? Je commençois à être inquiet. Qu'il monte tout de ſuite.

FRÉDÉRIC.

Le voici déja. (*à Philippe*) Diable, comme tu vas!

PHILIPPE.

Voilà comme on va au ſervice. (*Frédéric ſort.*)

REINHARD.

Qu'apportes-tu?

PHILIPPE.

D'abord, moi. Mon Maître m'a fait prendre les devant, & me voici.

REINHARD.

Les devant? Ils te ſuivent donc de bien près?

PHILIPPE.

A une portée de canon.

REINHARD.

Eh bien, qu'eſt-il arrivé?

PHILIPPE.

Des choſes bien drôles. Nous trouvâmes la chaïſe toute prête, par conſéquent nous partîmes tout de ſuite. Je vous aſſure que nous n'avons pas épargné nos roſſes, pour gagner une marche ſur l'ennemi. Deſcendu à l'auberge, mon Maître

distribua

diſtribua ſes poſtes. Il nous renvoya ſur la grande route, je reſtai à cinquante pas de la barriere, & Gaſpard à la barriere. Nous n'avons pas été longtemps à appercevoir les avant-poſtes de l'ennemi. Mais n'ayant point *ordre* d'en venir aux mains, je ne me ſuis point *eſcarmouché* avec eux, j'allai rejoindre l'autre poſte, pour nous réunir au corps de l'armée.

REINHARD.

Tu es un imbécille. Au fait.

PHILIPPE.

Ah, M. le Conſeiller, une *relation* doit être claire & bien détaillée. L'ennemi approche, il étoit plus fort que nous, mais mon Maître & Mamſelle Reinhard....

Mad. REINHARD.

Et qui?

PHILIPPE.

Et Mamſelle Reinhard s'étoient retranchés au premier étage, & attendoient l'ennemi de pied ferme, à la fenêtre.

Mad. REINHARD.

A-t-il perdu la tête. Que dit-il donc là de ma fille?

REINHARD.

Ne l'interromps pas.

PHILIPPE.

J'étois resté avec mes chevaux devant la porte de la maison ; l'ennemi arrive, & vient reconnoître. — « A qui cette chaise ? » me crie le Chambellan, dès qu'il peut nous voir le blanc des yeux.

REINHARD.

Le Prince étoit avec lui ?

PHILIPPE.

Certainement. « A mon Maître », dis-je. » Qui » est votre Maître ? » — Le voilà la haut à la fenêtre. Je n'oublierai jamais quels grands yeux ils ont ouvert en appercevant mon Maître & Mamselle Reinhard. Ils ne comptoient pas sans doute nous trouver en si bonne *disposition*.

Mad. REINHARD.

Que je meure, si je comprends un mot à tout ce bavardage.

REINHARD.

De grace, laissez-le continuer.

PHILIPPE.

Ils passent. Une minute après, le Chambellan est *détaché* pour parlementer. Il descend, & moi aussi je descends, nous montons en-

ſemble l'eſcalier. Les premiers *complimens* furent courts & froids. Enfin le Chambellan dit à mon Maître : « Monſieur, j'ai à vous demander, de la » part de ſon Alteſſe, ce que vous faites ici avec » cette Demoiſelle? Il lui paroît ſuſpect de vous » y voir tous les deux ſeuls, & avec des chevaux » de poſte. » — « M. le Chambellan, répondit mon Maître, » ſi vous me parlez au nom de ſon » Alteſſe, dites lui que je me promene avec ma » Prétendue. »

Mad. REINHARD & Mad. DE SCHMERLING.

Prétendue? Quelle Prétendue?

REINHARD.

Cela eſt vrai, vous n'en ſaviez rien encore. Il y a deux heures que j'ai promis ma fille au Lieutenant d'Altdorf.

Mad. REINHARD.

Wilhelmine?

Mad. DE SCHMERLING.

Au couſin Charles?

LE COLONEL.

Bravo! J'en ſuis bien aiſe pour cet honnête garçon.

REINHARD.

J'eſpere que toi, mon enfant, & vous, M. le Colonel, vous apprenez cette nouvelle avec plaiſir, c'eſt un brave jeune homme.

LE COLONEL.

Cela eſt bien vrai. Que je vous embraſſe, vous qui encouragez ainſi un jeune Officier pauvre, mais brave.

REINHARD.

C'eſt un nouveau pardon que j'ai à vous demander, Madame, pour avoir encore dérangé un de vos plans. Vous voyez, toutes vos mines ſont éventées. — La petite chambre qu'on avoit retenue dans la maiſon du Bailli, étoit vraiment jolie. C'eſt bien dommage que cet honnête homme n'y étoit pas; mais depuis deux heures, il eſt au pain & à l'eau. Votre intention étoit bonne, malheureuſement je n'ai pas vû la choſe des mêmes yeux; vous vouliez me faire donner là une centaine de beaux ducats, & j'ai été aſſez ſimple pour refuſer de les gagner, & il ne s'agiſſoit que d'une très-petite friponnerie.

Mad. DE SCHMERLING *à part.*

Eſt-il poſſible! Tout eſt découvert!

REINHARD.

Tout. A moins que vous n'ayez encore des mines bien cachées.

Mad. REINHARD.

Sérieusement, vous avez promis Wilhelmine à mon cousin ?

REINHARD.

Très - sérieusement.

Mad. REINHARD.

Et où est-elle donc ? Je la croyois dans le jardin.

REINHARD.

Non, depuis deux heures, elle est sortie avec mon gendre. Permettez ma chere amie, que Philippe continue. Eh bien, Philippe ?

PHILIPPE.

Le mot de *Prétendue* allarma terriblement le Chambellan. Il avoit l'air d'un canon *démonté*. « Si de votre propre curiosité, continua mon » Maître, vous me faites cette question, Mon- » sieur, je vous prie de vous *retirer*—ou »....—Il met la main sur son épée » je vous montrerai » votre chemin par l'escalier ou par la fenêtre. » — Sans doute que le Chambellan ne sait pas

voltiger; car il n'avoit point du tout l'air de vouloir accepter le défi. Voyant qu'il n'y avoit pas moyen de penser à *capituler*, il s'est retiré prudemment. — Cependant il n'a pas tardé à revenir. — « Il paroît suspect à son Altesse, Mon- » sieur, que la fille d'un homme distingué de la » Ville se trouve ici seul avec un Officier étranger, » Elle vous prie d'y retourner sans tarder. »

REINHARD.

Et cela, pour tâcher d'exécuter encore leur projet dans un moment plus favorable. Eh bien?

PHILIPPE.

« Je plains votre Prince, » a répondu mon Maître, » s'il a des Officiers dans son Corps qui » lui fassent soupçonner qu'un Officier soit capable » de tant de bassesse. »

REINHARD.

Bien répondu! Brave garçon!

LE COLONEL.

Quand il s'agit de l'honneur, il n'entend pas raillerie.

PHILIPPE.

« Non pour obéir à ses ordres, car je sers les » Etats-Généraux & non pas lui; mais parce qu'il

» eſt tard, je rentre à la Ville. » —Et lui tournant le dos, il monte avec Mamſelle Reinhard dans la chaiſe, & le voilà parti. Il me fait ſigne, je pique des deux, mon cheval m'emporte, & me voici.

REINHARD.

Tu es un drôle de corps. As-tu été à la guerre ?

PHILIPPE.

J'y ſuis né, M. le Conſeiller; j'ai fait ma premiere *campagne* ſur le dos de ma Mere, mon Pere étoit Sergent, & ma Mere blanchiſſeuſe & cuiſiniere de la *Compagnie* du feu Colonel d'Altdorf, de ce bon maître, & elle me portoit partout. Enſuite j'ai bien couru le monde. Feu mon Maître avoit de l'amitié pour moi, il m'aimoit beaucoup. — Pardonnez M. le Conſeiller, je ne puis m'empêcher de pleurer toutes les fois que je penſe à lui, je lui dois tant. L'Aumônier étoit chargé de m'inſtruire, je m'appliquois, & j'en ai appris un peu plus qu'il n'en faut pour mon état, & çà m'a bien ſervi. Quand feu mon Maître eſt mort, il a donné Philippe à ſon fils pour Gouverneur, pour Valet-de-Chambre, & pour Palefrenier.

REINHARD.

C'eſt un bon garçon que Philippe, n'eſt-ce pas Colonel ?

LE COLONEL.

Je le connois.

PHILIPPE.

Je crois que nous nous ſommes toujours tirés d'affaires en braves & honnêtes gens. Dans ſa treizieme année, mon maître s'eſt vu au fort d'une *bataille*, & il y faiſoit chaud; mais il alloit dans le feu comme un Brandebourgeois, & dans quelque endroit qu'il fût, j'étois toujours là, quoique par mon état j'aurois bien pu reſter derriere le *bagage*. — Mais nous n'aimons pas à parler de nos *campagnes*.

REINHARD.

Va, va, j'ai préparé ici à ton maître un bon quartier d'hiver.

PHILIPPE.

C'eſt vrai, Monſieur, mais auſſi vous avez un gendre qui vous fait honneur.

REINHARD.

Je prendrai auſſi ſoin de toi.

PHILIPPE.

Cela ne vous regarde pas, Monſieur, je vivrai & je mourrai avec mon Maître.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, FRÉDÉRIC, LOUISE, *ensuite* LE LIEUTENANT, WILHELMINE, *& presqu'aussi-tôt* LE CHAMBELLAN.

FRÉDÉRIC & LOUISE *entrant tous deux avec précipitation.*

Les voilà ! les voilà !

REINHARD.

Qui? qui est là ?

FRÉDÉRIC & LOUISE.

Mademoiselle Reinhard, Mademoiselle Reinhard, & M. le Lieutenant.

LE LIEUTENANT & WILHELMINE *accourant dans les bras du Conseiller.*

O mon Pere !

REINHARD *les embrasse.*

Mes enfans ! — (*Il apperçoit le Chambellan.*) Que souhaitez-vous, Monsieur ?

LE CHAMBELLAN.

Son Altesse m'a donné ordre de suivre la chaise.

REINHARD.

C'eſt beaucoup d'honneur pour mes enfans.

LE CHAMBELLAN.

Son Alteſſe ſuppoſoit....

REINHARD.

Je ſais ce que vous avez fait ſuppoſer à ſon Alteſſe, je ſais auſſi, Monſieur, ce que vous ſuppoſiez. — Voici, M. le Chambellan, une lettre de mon fils, qui vous parvient un peu tard, elle a été retardée en chemin. (*Il lui donne la lettre.*) Je vous plains d'avoir fait une promenade inutile, & manqué ſi malheureuſement votre *partie de plaiſir.*

LE CHAMBELLAN *lit, & paroît auſſi embarraſſé qu'un Courtiſan peut l'être.*

Si vous vouliez parler plus clairement, peut-être je vous entendrois.

REINHARD.

Les préparations étoient parfaitement bien faites, n'eſt-ce pas, M. le Chambellan? Cette jeune fille, ma Wilhelmine, qui vous aimoit tant, qui deſiroit tant de vous épouſer, & ſon bourru de Pere qui s'obſtinoit à n'y pas conſentir. Il falloit donc s'y prendre d'une autre maniere. On

vâ trouver le frere, un vaurien, qui promenera la fœur; on retient chez le Bailli, qui eft un fripon, une petite chambre auffi commode qu'on peut l'avoir à la campagne. Bravo, M. le Chambellan, bravo. — Je croirois prefque, Monfieur, que tout l'art de la diffimulation d'un Courtifan ne fauroit vous empêcher de rougir.

LE CHAMBELLAN *fe tournant tout-à-coup vers Madame de Schmerling.*

Comment fe porte Madame?

REINHARD.

Pas trop bien non plus. — Fi donc, M. le Chambellan, eft-ce qu'un Courtifan comme vous perd tout de fuite contenance, au point de vouloir cacher fon trouble, fous un COMMENT VOUS PORTEZ VOUS, que vous bégayez encore. — *Il faut faire bonne mine à mauvais jeu.*

LE CHAMBELLAN.

Vous pourriez vous épargner, Monfieur, ces mauvaifes plaifanteries.

REINHARD.

Vous n'êtes point obligé de les écouter, cela ne dépend que de vous. Faites-moi la grace de fortir de ma maifon, que vous avez voulu dés-

honorer. Vous êtes démasqué, Monsieur, vous, & vos amis, vos fideles agens. Madame auroit quitté, depuis long-temps, sa chaise & son air désespéré, pour me priver de l'honneur de sa présence; mais que voulez-vous, elle n'ose pas sortir de la maison, *des Anges gardiens* l'attendent.

LE CHAMBELLAN.

Qui?

REINHARD.

Madame que voici. Certain maraud de Sellier est assez *impertinent* pour demander l'argent qu'il a gagné, & il est si grossier, qu'il fait arrêter Madame. Il est affreux, en vérité, de trouver dans le peuple si peu de *savoir vivre*.

Mad. DE SCHMERLING *se leve*.

Chambellan, n'auriez-vous pas deux cents louis sur vous?

LE CHAMBELLAN *bas à Mad. de Schmerling*.

Pas un. Hier, dans ce maudit *reversi*, j'ai tout perdu, je ne sais pas même en ce moment où prendre une obole; j'allois, tout-à-l'heure, m'adresser à vous.

Mad. DE SCHMERLING.

Maudit contre-temps!

REINHARD.

Encore quelque contrariété? — Eh bien, M. le Chambellan, apprenez donc des nouvelles de vos deux amis: M. mon fils eſt engagé fuſillier dans le régiment de Brandt, pour ſe rendre propre à la place qu'on lui fait obtenir, & M. le Bailli, au pain & à l'eau, fait des *élégies* ſur la perte de ſes ducats qui ſont confiſqués.—A préſent que vous ſavez tout ce qui peut expliquer votre hiſtoire, permettez que je faſſe maintenant comme ſi j'étois chez moi. — Mes enfans, embraſſez votre Mere.

LE LIEUTENANT & WILHELMINE.

Ma bonne & ſenſible Mere, donnez-nous votre bénédiction. (*Le Chambellan & Madame de Schmerling qui ſe retirent à l'écart, paroiſſent avoir enſemble un entretien très-vif.*)

Mad. REINHARD.

Couſin Charles — & toi auſſi, Wilhelmine, vous m'avez trompé tous deux. Je n'attendois pas cela de vous. Mais point de reproches, mon mari conſent, & le Prêtre a dit que ma volonté doit être ſoumiſe à la ſienne. Soyez heureux, mes enfans. Je le ſerois tout-à-fait, ſi. . . .

REINHARD *vivement.*

Si? —

Mad. REINHARD.

Si tu voulois exaucer ma derniere priere.

REINHARD.

Mon enfant, je suis inexorable, je t'en conjure, ne trouble pas ma joie.

WILHELMINE *au Colonel.*

Bon cher oncle, je vous demande aussi votre bénédiction.

LE COLONEL *la souleve, & l'embrasse.*

Viens, ma fille, une fille d'or, je t'ai toujours aimée comme mon enfant. (*Il l'embrasse encore.*) Point de jalousie, M. le Lieutenant, vous n'avez rien à craindre avec moi.

LE LIEUTENANT.

J'en suis sûr.

LE COLONEL *serrant avec amitié le Lieutenant contre son cœur.*

Et toi aussi, tu es un brave & honnête jeune homme, je t'ai toujours estimé; malheureusement, pauvre diable comme ton Pere, je n'ai pu rien faire pour toi. Te voilà à présent bien récompensé.

LE LIEUTENANT.

Ah oui, je ſuis récompenſé au-delà de mes plus hautes eſpérances. O Wilhelmine ! ô mon Pere !

REINHARD.

Mes enfans, l'état d'un Pere de famille eſt un état dur, pénible, plein d'amertumes ; mais un ſeul moment, comme celui-ci, où l'on voit ſes enfans heureux, fait oublier toutes ſes peines.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, LE MAJOR, LE CONSEILLER-CLERC.

LE MAJOR.

OH, oh ! voici grande compagnie, & on me laiſſe là-bas tout ſeul me battre au piquet avec le Clergé.

LE CONSEILLER-CLERC.

Je n'oublierai jamais votre dernier quatre-vingt-dix.

LE MAJOR.

Ha, ha, ha ! De par tous les diables, il étoit bien calculé celui-là.

LE CONSEILLER-CLERC.

Et toujours quatorze de dames.

LE MAJOR.

Oui, j'ai toujours été heureux avec les Dames, excepté quand j'ai épousé ma femme.

REINHARD.

Vous êtes en bonne humeur? j'en suis bien aise, mais je dois vous demander pardon de vous avoir laissés seuls si long-temps.

LE MAJOR.

C'est égal, M. le Conseiller, c'est égal, vous avez vos affaires.

REINHARD.

Je viens d'en terminer une bien agréable. J'ai fait le bonheur d'un de mes enfans; je donne ma Wilhelmine au cousin Altdorf.

LE MAJOR.

Je vous en fais compliment, mon camarade de guerre, & nous aurons de beaux enfans. Mais j'ai un conseil à vous donner. Si vous voulez vous avancer, quittez le service de Hollande, il n'y a là que des fromages à sabrer.

LE LIEUTENANT.

J'y songerai; mais M. le Major, ce qui peut-

être

être eſt le réſultat de la plus profonde, j'ôſe le dire, de la meilleure politique, ne mérite pas vos plaiſanteries; & tant que je porterai cet uniforme, je ne ſouffrirai jamais.....

LE MAJOR.

Bien, mon camarade, bien. — Il faut chanter la chanſon de celui qui nous verſe à boire, — & je vous demande votre amitié.

LE LIEUTENANT.

C'eſt un honneur pour moi.

LE CONSEILLER-CLERC.

A merveille, la paix nourrit, dit le proverbe, & la diſcorde détruit. — C'eſt un beau couple, il faut l'avouer. J'ai toujours été le très-dévoué ſerviteur de votre maiſon, je prends part de tout mon cœur à cette augmentation de votre eſtimable famille, & je me recommande toujours à votre bonne amitié.....

LE MAJOR.

Oui, oui, oui, n'ayez pas peur, c'eſt vous qui les marierez.

LE CONSEILLER-CLERC.

Faut-il donc que vous m'interrompiez tou-

jours? — Salut & bénédiction aux jeunes époux futurs....

LE MAJOR.

Et des enfans bien portans, &c, &c.

LE CONSEILLER-CLERC.

On ne peut pas parler avec vous.

REINHARD.

Mes amis, mes enfans, il est tard, ce me semble. Où en est la cuisine, ma chere amie?

Mad. REINHARD.

On servira quand tu voudras.

REINHARD.

Vraiment? — J'ai appris avec le plus grand plaisir, qu'aujourd'hui, pour la premiere fois, tu étois allée à la cuisine. Bravo, ma petite femme, bravo. Cela ne déshonore jamais une femme. — VOTRE GRACE, & vous, M. le Chambellan, je n'ai absolument que mes six Plats, & comme je voudrois souper le cœur en joie, je vous prie de me faire l'honneur de ne pas être des nôtres.

Mad. REINHARD.

Wilhelmine! La tante.... Prie donc ton Pere.

WILHELMINE.

Mon Pere?

REINHARD.

Cause donc avec ton Charles, & laisse-moi faire. M. le Colonel — — (*Il lui parle bas.*)

LE COLONEL.

Oui, oui, je l'ai sur moi, le voici. (*Il lui donne un billet.*)

REINHARD.

Je vais, Madame, vous délivrer de ces Gardes qui vous font peur. Voici la quittance du Sellier, il est payé. Voyez à vous faire rembourser de vos avances par le Général, je vous en fais cadeau. Mais, foi d'homme d'honneur, c'est le dernier que vous recevez de moi, & ne mettez plus les pieds dans ma maison, je suis las du trouble que vous avez mis dans ma famille.

Mad. DE SCHMERLING *lui arrachant des mains la quittance du Sellier.*

A présent que je suis débarrassée d'un poids qui m'accabloit, je me ris de vous & de toute votre famille. (*Elle s'en va.*)

LE COLONEL *courant après elle.*

Pain bis & honneur.

Mad. DE SCHMERLING *se retournant.*

Je vous méprise trop pour vous honorer seulement de ma colere. *Pain bis & honneur vaut mieux que de ramper devant la canaille.*

REINHARD *avec une profonde révérence.*

La canaille vous rend grace.

(*Madame de Schmerling sort.*)



SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, *sans Mad. de Schmerling*, LE CONSEILLER-PRIVÉ.

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

OUF! Madame de Schmerling m'a presque renversé. (*Il s'assied.*) Permettez, cette maudite goute — & les escaliers du Château, qui sont rudes.....

REINHARD.

Si tard, mon ami? Je suis bien aise que vous veniez completter notre petite société.

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Et quand il m'auroit fallu l'attendre jusqu'à minuit, j'y serois resté. Je l'ai guetté à la porte de son cabinet.

REINHARD.

Qui?

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Vous savez bien, mon cher ami, où je suis allé. Notre entretien a été court, mais vif, — & — tenez, lisez, en voici le résultat. Lisez, lisez. (*Il lui donne la lettre.*)

REINHARD.

De la main de ſon Alteſſe ?

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Oui, oui, il y avoit peut-être long-temps qu'il n'avoit mis la main à la plume, M. le Chambellan étoit autrefois chargé de la correſpondance ſecrette. Ha, ha, je ſuis bien aiſe de vous voir ici, M. le Chambellan.

LE CHAMBELLAN.

Son Alteſſe ordonne-t-elle quelque choſe ?

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Ecoutez ſeulement. — Vous, mon ami, liſez, & liſez haut.

REINHARD *ouvre le billet, & le donne à lire au Lieutenant.*

Liſez, mon fils, je ne veux plus rien lire de ce qui vient de la Cour.

LE LIEUTENANT *lit.*

« Mon digne Conſeiller-Privé de Schenk m'a » ouvert les yeux ſur différens objets, qui m'ont » été préſentés ſous un faux jour. C'eſt une triſte » deſtinée que celle des Princes, puiſque ceux » qui les entourent & qui poſſedent leur con-

» fiance en abusent pour des injustices; heureu-
» sement qu'il leur reste le pouvoir de les ré-
» parer. »

REINHARD.

Pas toujours, mon Prince, pas toujours.

LE MAJOR.

Souvent on vous tranche injustement une tête, & pour la remettre, que le diable m'emporte si les Princes y entendent rien.

LE LIEUTENANT.

« Je me hâte de réparer mon injustice envers
» vous, j'ai été surpris d'apprendre quel piége
» honteux vous ont tendu vos propres parens &
» le Chambellan de Wilsdorf, & de la bassesse
» de ce dernier, dans sa conduite d'aujourd'hui.
» Continuez de me servir moi & ma Maison, en
» qualité de mon Conseiller-Privé.

LE MAJOR.

Bien, mon Prince, bien. Je vous en fais compliment, M. le Conseiller-Privé.

LE CONSEILLER-CLERC.

De tout mon cœur.

REINHARD.

Si j'accepte.

LE MAJOR.

Vous devez accepter, mon compere, vous le devez, ou le diable m'emporte. Quand un Prince reconnoît ses torts, il faut répondre à ses bontés.

REINHARD.

Continuez, mon fils.

LE LIEUTENANT.

« En qualité de mon Conseiller-Privé, avec » ce même zele & cette fermeté, que je suis » forcé d'admirer, puisque j'apprends que c'est » par amour pour la justice, & non par obsti- » nation que vous vous êtes opposé à ma vo- » lonté. Vous signifierez à Wilsdorf » .....

LE MAJOR.

Oh, ho! Plus de Chambellan?

LE LIEUTENANT.

« De ne plus reparoître à la Cour, & de ne » pas sortir de la Ville sans permission. J'ai des » raisons très-importantes de lui faire faire son » procès en forme, à cause de différentes plaintes » que je n'avois pas voulu écouter jusqu'à ce » moment, où mes yeux s'ouvrent. Je suis votre » affectionné »

CHARLES AUGUSTE.

R e i n h a r d *prenant la lettre.*

M. de Wilſdorf, c'eſt la main du Prince, la connoiſſez-vous? Voyez. N'avois-je pas raiſon ce matin de vous féliciter d'être en faveur. Que faire à préſent? Nous n'avons appris qu'à faire la Cour.

L e M a j o r *ſe plaçant à côté de lui comme pour le toiſer.*

Il a la taille!

L e C h a m b e l l a n.

Meſſieurs, avant que l'affaire ſoit terminée, ne prenez pas ce ton railleur, je vous prie. — C'eſt donc vous qui avez fait ce grand coup de Maître?

L e C o n s e i l l e r - P r i v é.

C'eſt moi-même, ne vous déplaiſe, je n'ai pas craint, malgré ma goutte, de monter, en boîtant, les éternels eſcaliers du château, pour ouvrir les yeux à mon Prince, pour venger ce brave homme, & pour ôter à un.... comme vous, le pouvoir de nuire.

L e C o n s e i l l e r - C l e r c.

Qui creuſe un foſſé pour un autre, y tombera.

LE CHAMBELLAN.

Je n'y ſuis pas encore tombé.

LE MAJOR.

Mais il faudra faire la culbute.

LE CHAMBELLAN.

Quelle expreſſion !

LE MAJOR.

Elle vient de la Poméranie, il ſe peut bien qu'elle ne ſoit pas auſſi douce, ni auſſi élégante que les vôtres, M. de Wilſdorf.

LE CHAMBELLAN.

Votre ſerviteur, Meſſieurs.

(Il ſort.)



SCENE XI.

REINHARD, Madame REINHARD, LE LIEUTENANT, WILHELMINE, LE COLONEL, LE MAJOR, LE CONSEILLER-CLERC, LE CONSEILLER-PRIVÉ, FRÉDERIC, LOUISE, PHILIPPE.

LE MAJOR.

Le fat ! Il m'a toujours déplu. Il infectoit l'air, & tout le bataillon, avec ses parfums, quand il venoit à la parade.

LE CONSEILLER-PRIVÉ *se leve.*

Eh bien, mon digne confrere, je suis bien aise d'être encore attaché avec vous au même joug ! Notre destinée, c'est du travail, mais aussi quel plaisir de bien servir son Prince & sa Patrie.

REINHARD.

Vous l'avez dit. — Celui qui a la force de remplir un devoir, même pénible, ne doit pas s'en débarrasser. J'accepte de tout mon cœur.

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Bien, mon confrere, bien. S'user & blanchir

dans les travaux, c'eſt plus glorieux, ce me ſemble, que de vieillir ſur un lit de moleſſe. Croyez-moi, cette penſée me ſoulage quelquefois dans mes douleurs. (*Il frotte ſes jambes goutteuſes.*) Au moins, je ne dois ma goutte ni à l'oiſiveté, ni aux vins de liqueurs, c'eſt pour avoir veillé aux intérêts des malheureux.

REINHARD.

Senſible ami, je vous dois donc des remercîmens?

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Rien, rien; ſi tous les Princes avoient autant de bonne volonté pour écouter les plaintes, & pour examiner par eux-mêmes ſi on leur a dit la vérité, s'ils vouloient bien, comme Auguſte, ne pas oublier qu'ils ne ſont que des hommes, & par conſéquent ſujets à l'erreur, & qu'ils voulûſſent encore avouer leurs fautes & les réparer comme notre bon Souverain, maint pays ne ſeroit pas ſi opprimé.

LE MAJOR.

Vous parlez comme Socrate, ou le diable m'emporte; mais en voilà aſſez, plus de morale, de la gaieté. — Voyez donc un peu nos jeunes gens, comme leurs yeux ſont pleins d'amour. Vous allez être unis, patience, M. le Chevalier, vous ne tarderez pas à traîner les aîles.

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Qui ſe marie donc ici?

REINHARD.

J'ai donné ma Wilhelmine au couſin Charles.

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Oui? Pardonnez, jeune homme, vous êtes un militaire, & je n'ai pas grande confiance en ces Meſſieurs; mais puiſque cet homme là vous a choiſi pour gendre, je vous eſtime.

REINHARD.

Il le mérite.

LE CONSEILLER-PRIVÉ.

Recevez donc mes vrais complimens. Une belle femme & un beau jeune homme, c'eſt bien aſſorti. *Gratulor ex animo.*

REINHARD.

Je vous remercie. Allons, mes ſix Plats nous attendent. Je n'aurois pas imaginé qu'à ce jour plein de troubles, eut ſuccédé une ſoirée ſi heureuſe.

LE MAJOR.

Ah oui, de la gaieté, de la franche gaieté. —Et avec votre permiſſion, Compere, les grands

bocaux feront plus d'une fois le tour de la table, nous boirons la joie à pleine coupe, & puis nous chanterons :

(1) *Celui qui, après avoir fini son ouvrage,*
N'aime pas les femmes, le vin & la chanson,
Ne sera jamais qu'un sot.

(Ils sortent tous, excepté les Domestiques.)



SCENE XII & *derniere.*

FRÉDÉRIC, LOUISE, PHILIPPE.

FRÉDÉRIC.

PHILIPPE, que ferons-nous de celle-là ?

LOUISE.

A la courte paille, n'est-ce pas ?

FRÉDÉRIC.

Non pas. En veux-tu la moitié ?

PHILIPPE.

Fi, camarade, à la guerre, comme à la guerre; mais en garnison, — tout ou rien.

---

(1) Une maxime de Luther.

LOUISE *à Philippe.*

Tu m'auras — toute à toi.

PHILIPPE.

Eh bien, j'y ſuis moi, me voilà pris.

FRÉDÉRIC.

Je l'aurois juré. Ces étrangers viennent chaſſer ſur nos terres, & nous enlevent, ſous le nez, ce que nous avons de meilleur.

Fin du onzieme Volume.

